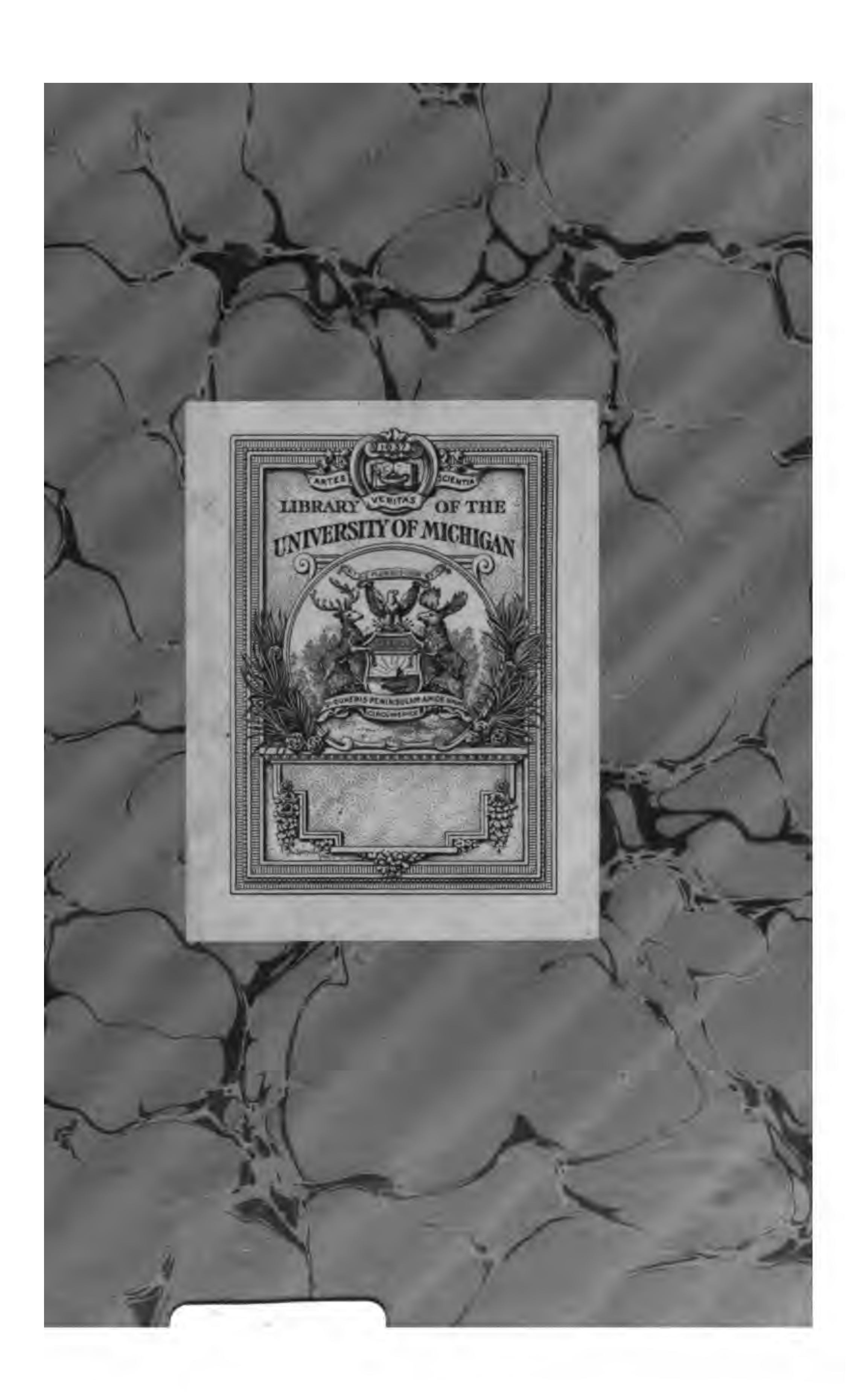
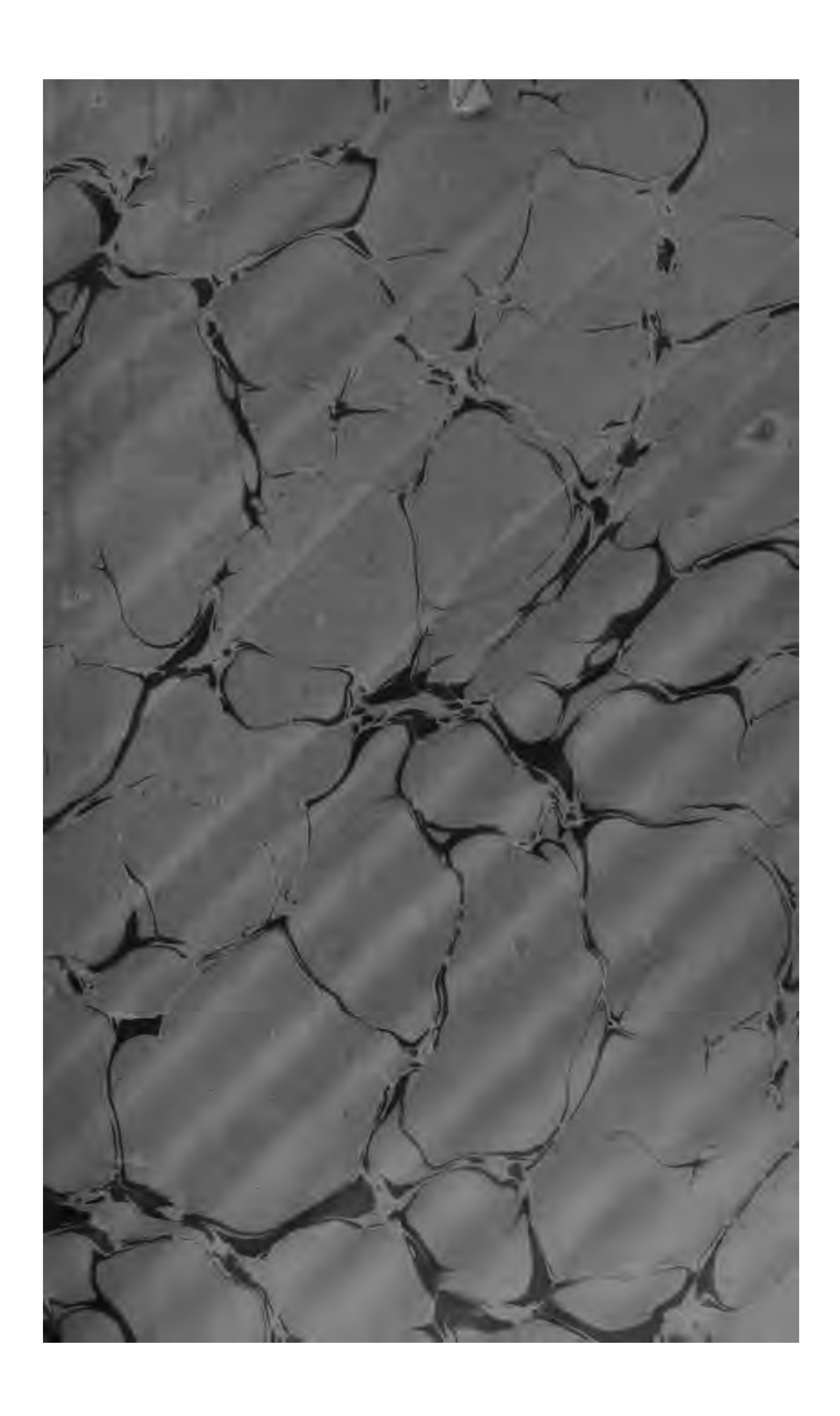

B 987,146


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN



CHRISTIAN MARECHAL
Agrégé de l'Université

Le Véritable « Voyage en Orient » de Lamartine

D'APRÈS LES

Manuscrits originaux de la Bibliothèque Nationale

(*Documents inédits*)

PARIS
LIBRAIRIE BLOUD ET Cie
4, RUE MADAME, 4
1908

Le
Véritable « Voyage en Orient » de Lamartine

d'après les Manuscrits originaux de la Bibliothèque Nationale

(*Documents inédits*)

DU MÊME AUTEUR

Essai d'un système de Philosophie Catholique (1830-1831), ouvrage inédit de F. de La Mennais *recueilli et publié d'après les manuscrits, avec une Introduction, des Notes et un Appendice.* 1 vol. gr. in-16 de XXXVIII-432 pages. Paris, Bloud. Prix : **3** fr. **50** ; *franco* **4** fr. » »

Lamennais et Lamartine. 1 vol. in-16. Paris, Bloud. Prix : **3** fr. **50** ; *franco* . . . . **4** fr. » »

La Clef de « Volupté » (*Lamennais et Sainte Beuve*). 1 vol. in-8, Paris, Savaète. Prix : . . . . **1** fr. **50**

Lamennais et Victor Hugo, 1 volume in-8, Paris, Savaète, Prix : . . . . **2** fr. » »

Un Correspondant inconnu de Lamennais, *Lettres inédites de Lamennais à Mme Clément.* 1 broch. in-8, Paris A. Colin, (*épuisé*).

Pour paraître prochainement :

Josselin inédit, *de Lamartine*, d'après les manuscrits originaux.

Le Véritable

« Voyage en Orient »

de Lamartine

D'APRÈS LES

Manuscrits originaux de la Bibliothèque Nationale

(*Documents inédits*)

PAR

CHRISTIAN MARECHAL
Agrégé de l'Université

PARIS
LIBRAIRIE BLOUD ET Cie
4, RUE MADAME, 4

1908

PRÉFACE

Ce livre est le résultat de recherches entreprises en vue du premier chapitre de la troisième partie de l'ouvrage récemment paru Lamennais et Lamartine. *On a pensé que ce travail assez délicat une fois accompli, il y avait intérêt à en donner communication au public qui s'intéresse à ce genre d'études et qui n'est pas ennemi des précisions dans l'ordre littéraire, historique et philosophique. Ce public est déjà nombreux, et l'habitude, le besoin même de plus en plus répandu des disciplines exactes le multiplie tous les jours. C'est à lui que ce volume s'adresse.*

L'auteur se plaît à penser — il l'avouera sans difficulté — qu'en parcourant ces pages le lecteur informé, comprenant sur quelles bases critiques reposent chacune des parties de l'œuvre qu'il a

conçue et dont il livre et livrera successivement les fragments au public, sera porté à ne pas traiter en improvisation ce qui est le fruit d'un long et patient effort. Toutefois, ce souci d'apologie personnelle n'aurait pas suffi à décider l'auteur à entreprendre cette publication, s'il n'était convaincu qu'elle porte en elle-même un intérêt de premier ordre. Nous attendons — et des informations puisées à la source la plus sûre ne permettent pas de douter que nous n'attendions longtemps encore — l'édition critique des œuvres de Lamartine. Seuls des travaux analogues à celui que nous publions ici suppléeront en quelque mesure à cette lacune infiniment regrettable. Il faut que l'étude des manuscrits de notre grand poète, mise par la presse à la portée de tous, apporte sur son œuvre et sa vie les lumières les plus abondantes. En publiant ce volume, on voudrait seulement contribuer, pour une part très modeste, à élever au plus généreux, au plus religieux génie poétique du XIX

(1) C'est un devoir pour l'auteur d'adresser ici de publics remerciements à la *Société propriétaire des Œuvres de La-*

On indiquera sommairement ici la méthode qui a présidé à ce travail et la manière dont il doit être lu. On a pris pour base de la publication le manuscrit du Voyage en Orient, *conservé à la Bibliothèque nationale. Ainsi, en suivant les lignes imprimées en caractères courants (italiques ou autres), sans tenir compte des interlignes en petit texte, le lecteur aura sous les yeux la reproduction fidèle et partiellement inédite du manuscrit. Tout ce qui figure en italiques dans cette partie du texte, a été supprimé ou modifié ultérieurement par le poète, et ne se rencontre pas dans la version du* Voyage *publiée par lui et jusqu'ici seule connue. Les mots et les phrases qu'on trouvera sous les italiques, dans l'interligne, en petits caractères, sont ceux qui, dans l'ouvrage tel que Lamartine l'a fait paraître, ont remplacé ces parties inédites. Par suite, en lisant exclusivement tout ce qui n'est pas en italiques (y compris la partie du texte en caractères minuscules), on aura la reproduction fidèle du texte publié par Lamartine. L'avantage de ce*

martine et à son distingué secrétaire, M. R. Vallier, dont la bienveillante intervention lui a permis de réaliser le projet qu'il avait formé.

dispositif est de mettre simultanément sous les yeux du lecteur la leçon manuscrite et la leçon publiée, et de lui permettre de les embrasser pour ainsi dire d'un seul regard. Les chiffres à la marge du côté gauche de la page indiquent la pagination du manuscrit; ceux du côté droit, la pagination de l'édition Hachette in 16.

Deux autres ouvrages conçus d'après la même méthode et exécutés sur le même plan que la présente publication la suivront à peu d'intervalle : les manuscrits de Jocelyn *et de la* Chute d'un Ange *y seront rapprochés des versions publiées de ces deux poèmes.*

On a voulu montrer dans l'introduction suivante quel parti l'on pourrait tirer des documents qui sont mis a la disposition du lecteur.

Desvres. Septembre 1907.

INTRODUCTION

I

LES DEUX LEÇONS

Dans l'*Avertissement* du *Voyage en Orient*, Lamartine déclare qu'il livre à regret ses notes de voyage au public; notes destinées à moi seul, dit-il, et prises tantôt « à midi, pendant le repos du milieu du jour, à l'ombre d'un palmier ou sous les ruines d'un monument du désert; plus souvent le soir, sous notre tente battue du vent ou de la pluie, à la lueur d'une torche de résine; un jour, dans la cellule d'un couvent maronite du Liban; un autre jour, au roulis d'une barque arabe ou sur le pont d'un brick... Rentré en Europe, ajoute-t-il, j'aurais pu sans doute revoir ces fragments d'impressions, les réunir, les proportionner, les composer, et faire un voyage comme un autre. Mais... un voyage à écrire n'était pas dans ma

pensée. Il fallait du temps, de la liberté d'esprit, de l'attention, du travail ; je n'avais rien de tout cela à donner. Mon cœur était brisé, mon esprit était ailleurs, mon attention distraite, mon loisir perdu ; il fallait ou brûler, ou laisser aller ces notes telles quelles. Des circonstances inutiles à expliquer m'ont déterminé à ce dernier parti » (1).

Même à son ami et confident le comte de Virieu, il écrivait le 8 avril 1835 : « J'ai paru avant-hier... Je le lis comme d'un autre, *n'en ayant rien revu* et pas corrigé une épreuve ; c'est pour moi comme si tu l'avais écrit » (2).

Choisir la perspective et, si j'ose dire, le décor qui lui paraît le mieux convenir à son œuvre, est un droit de l'écrivain qu'on ne songe pas à contester ; Lamartine eut raison d'en user. Mais ce droit de l'écrivain fait le devoir de la critique : contrôler soigneusement, en vue de la pleine intelligence des œuvres, les assertions des auteurs, voilà sa première tâche. A la lumière de cet examen méthodique et patient, un jour nouveau éclaire les procédés de travail de Lamartine

(1) Lamartine, *Voyage en Orient*, t. I, éd. Hachette, in-16, p. 6-7, éd. Hachette, in-8°, (1875), p. 3-4.

(2) Lamartine, *Correspondance*, éd. in-16, t. III, p. 361.

et la composition du *Voyage en Orient*; et l'on ne peut plus accepter sans réserves les affirmations précitées du poète.

Autant du moins qu'on en peut juger d'après les parties du manuscrit primitif que nous possédons, ces fragments, Lamartine les a revus, ces notes, il les a réunies, proportionnées, composées, corrigées. Il a donc eu la patience, l'attention, la liberté d'esprit de se livrer à ce travail. Nous savons même, et sans doute à peu de choses près l'époque où il l'a accompli et le temps qu'il y a consacré : en arrivant à Monceau le 21 juillet 1834, il se déclarait « libre, mais avec cinq volumes à écrire dans mes cinq mois » (1), ajoutait-il. Ces cinq volumes sont les quatre tomes du *Voyage en Orient* et *Jocelyn*. Le 24 juillet 1834, il annonçait au comte de Virieu : « Je termine la copie de mes mauvaises notes » (2). Deux mois ! quelle aisance et quelle rapidité dans le labeur ! Car — on nous excusera d'y insister, — il ne s'agit pas d'une copie, nous en apportons la preuve, mais bien d'un remaniement, d'une mise au point comportant des additions, des changements considé-

(1) *Correspondance*, éd. in-8°, t. V, p. 45, éd. in-16, t. III, p. 340, 21 juillet 1834.

(2) *Ibid.*, éd. in-16, t. III, p. 342.

rables de la forme et de la pensée. Le lecteur jugera lui-même combien heureux sont les premiers, et combien curieux les autres.

Déjà la simple comparaison entre le texte publié du *Voyage* et le contenu de la *Correspondance* devait faire naître des doutes dans l'esprit du lecteur attentif. La première page du *Voyage* est datée : *Marseille, 20 mai 1832* (1). Or, la *Correspondance* nous apprend qu'à cette date Lamartine était encore à Mâcon (2), et que, le 28 mai, jour fixé pour son départ, il avait été retenu par la maladie de sa fille Julia prise soudain d'un catarrhe aigu, suffocant (3). Il ne fut à Marseille que le 20 juin (4). Que penser donc des pages datées 20 mai, 22 mai, 28 mai, 13 juin, 17 juin, et toujours de Marseille, dans le texte imprimé (5) ? Et comment ne pas supposer que cette introduction de l'ouvrage fut rédigée après coup, pendant les vacances de l'année 1834 ?

A vrai dire, le problème ainsi posé n'aurait comporté que des solutions hypothétiques, si nous n'avions pas la bonne fortune de posséder le manuscrit original

(1) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 91, in-8°, p. 5.
(2) *Correspondance*, in-16, p. 275.
(3) *Ibid.*, p. 276.
(4) *Ibid.*, p. 278.
(5) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 9-19 : in-8°, p. 5-14.

d'une partie considérable du *Voyage en Orient*. Nous les avons, ces précieuses notes, prises à l'ombre d'un palmier ou sous les ruines d'un monument du désert, ou sous la tente battue des vents, ou dans la cellule d'un couvent maronite. Feuilletons-les : le simple examen du manuscrit permet déjà de supposer que toutes ne furent pas écrites dans des conditions aussi pittoresques, mais aussi peu confortables. Beaucoup sont rédigées à l'encre. Mais plus souvent c'est au crayon que cette écriture régulière, élégante et féminine, sans ratures, s'étale sur les pages des albums où Lamartine fixait ses impressions. — Plus d'une fois de simples indications hâtives, esquisses pour un développement futur, lors du retour en France, témoignent qu'alors du moins le vent, la pluie ou la fatigue faisaient obstacle au développement régulier de la pensée et du récit.

Rien n'est plus intéressant, on espère le faire sentir, rien n'est plus utile à étudier que ce manuscrit du *Voyage*. Déposé à la *Bibliothèque nationale* par les soins de deux membres de la Société propriétaire des œuvres de Lamartine, il se compose de six albums numérotés de 1 à 6 de la main même du poète. Entre ces albums, le texte, tantôt au crayon, tantôt à l'encre, est réparti de la manière suivante :

1er Album — (*N. a. f. Lamartine*, 43). Volume de 70 feuillets. — Les feuillets 65-66 sont mutilés ; les feuillets 67-69 sont non écrits.

2eme Album.— (*N. a. f. Lamartine*, 44).— Volume de 23 feuillets. — Les feuillets 10-23 sont non écrits.

3eme Album. — (*N. a. f. Lamartine*, 45). — Volume de 78 feuillets. — Les feuillets 33-78 sont non écrits.

4eme Album. — (*N. a. f. Lamartine*, 46). — Volume de 73 feuillets. — Les feuillets 40 à 73 recto sont non écrits.

5eme Album. — (*N. a. f. Lamartine*, 47). — Volume de 74 feuillets. — Les feuillets 12-15, 45-67 et 73 sont non écrits.

6eme Album.— (*N. a. f. Lamartine*, 40).— Volume de 63 feuillets. — Les feuillets 41-63 sont non écrits.

Enfin l'album *N. a. f. Lamartine*, 53, contient, avec divers autres fragments, 8 feuillets numérotés 1 à 9 (le feuillet 8 fait défaut), intitulés *Athènes et le Parthénon*, et datés de 1834.

Les premières constatations, toutes sommaires qu'elles soient, auxquelles on va se livrer, aideront pourtant à montrer quelles différences considérables existent entre la leçon manuscrite de la Bibliothèque nationale et la leçon imprimée qui lui correspond.

Même une première et toute superficielle comparaison nous prouve que les premières pages du texte imprimé, jusqu'au paragraphe daté 10 juillet (1), et plus exactement encore jusqu'aux mots : *Pour m'expliquer à moi-même comment, touchant déjà à la fin de ma jeunesse...* (2) ; n'appartiennent pas à la rédaction primitive, dans laquelle ils ne figurent pas, et sont donc une addition de juillet-septembre 1834. — Le premier album manuscrit (3) correspond, avec des variantes considérables qui seront étudiées plus loin, au texte publié jusqu'aux : *Pensées en voyage*, plus précisément, jusqu'aux mots qui précèdent ces vers : *Je passe les journées sur le pont* (4). Comme les pages 65 et 66 du manuscrit sont déchirées, et comme sur un fragment de cette dernière page encore adhérent à l'album on lit au crayon la date, *4 août*, ce qui laisse supposer que des notes y figuraient, on peut croire sans trop s'aventurer que Lamartine y avait jeté la poésie qu'il a rétablie à l'impression, et qu'il avait détaché ces feuillets et les suivants pour les adresser à son beau-frère,

(1) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 9-19, in-8°, p. 5-15.
(2) *Ibid.*, in-16, p. 19, in-8°, p. 15.
(3) Lamartine, n. a. f. 43. (*Bib. nat.* ms).
(4) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 72-76, in-8°, p. 63-66.

M. de Montherot. Le 2e album (1) correspond au texte qui commence immédiatement après les vers adressés à M. de Montherot, par les mots : *Le 6, à midi* (2)... Mais à partir des mots : *devant la nature et devant Dieu* (3), la leçon publiée devient la paraphrase de la leçon manuscrite, beaucoup plus développée, et dont la rédaction définitive appartient donc à juillet-septembre 1834 (4).

Il en est de même de la partie du texte publié qui fait suite immédiatement à celle-ci et qui commence par les mots : *Enfin nous sommes partis* (5)... Elle n'est représentée dans le manuscrit que par quelques notes qui remplissent le recto de la première page du 3e album (6) et quelques lignes du verso de cette même page. La rédaction développée qui figure dans le texte imprimé appartient donc elle aussi à l'été de 1834 (7). A partir des mots : *A notre droite l'île d'Egine adoucissant ses pentes...* (8) le texte imprimé correspond

(1) Lamartine, n. a. f. 44. (*Bib. nat.* ms.)

(2) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 76, in-8°, p. 67.

(3) *Ibid.*, in-16, p. 87, in-8°, p. 76.

(4) *Ibid.*, in-16, p. 87-92, in-8°, p. 76-81.

(5) *Ibid.*, in-16, p. 92, in-8°, p. 82.

(6) Lamartine, n. a. f. 45. (*Bib. nat.* ms.)

(7) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 92-95, in-8°, p. 82-84.

(8) *Ibid.*, in-16, p. 95, in-8°, p. 84.

au texte manuscrit, avec cette réserve cependant que le passage : *De tous les livres à faire, le plus difficile à mon avis...*, — ne figure pas dans le manuscrit. On le trouve dans un autre manuscrit (1), composé de 9 feuillets écrits à l'encre seulement au recto et daté de la main même de Lamartine : *Le août 1834* (*sic*). Il est donc certainement du mois d'août 1834, constatation essentielle puisque ce chapitre, comme on le verra, se termine par une profession de foi religieuse des plus caractéristiques.

La correspondance entre la leçon manuscrite du 3e album et la leçon imprimée reprend avec la *Visite au Pacha* (2). Au crayon dans les précédents albums et dans celui-ci, le texte est à l'encre à partir des mots : *La figure de ce Turc avait le caractère...* (3). — Le texte, dans ce troisième album, s'arrête au milieu d'une phrase : *Le pays, qu'on m'avait vanté comme une oasis des îles de la Méditerranée, ressemble entièrement à toutes les îles pelées, ternes,*

(1) LAMARTINE, n. a. f. 53. (*Bib. nat.* ms.) La feuille 8 de ce ms. fait défaut, des mots : « *tout travail, n'est que chef-d'œuvre pulvérisé* » ; aux mots : « *retiré le souffle de vie* ». Cf. *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 109-114, in-8°, p. 96-101.

(2) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 114, in-8°, p. 101.

(3) *Ibid.*, in-16, p. 116, in-8°, p. 102.

nues de l'Archipel; — *c'est la carcasse d'une...* (1)

Jusqu'ici nous avons pu déterminer exactement la relation existant entre le manuscrit primitif et le texte imprimé; aucune lacune importante n'a été constatée dans le manuscrit. Mais il n'en sera plus de même à présent. Le 4e album (2), au crayon, ne commence qu'avec les mots : *Le 13, à trois heures de l'après-midi...* (3). — Tout ce qui sépare ces deux parties du texte publié ne figure pas dans les manuscrits de la Bibliothèque nationale. Est-ce à dire que toute cette partie du texte soit une addition de 1834 ? — Je n'oserais l'affirmer, et même, à vrai dire, je ne le crois pas. Il est plus probable qu'un album manque, qui devait s'intercaler ici. Mais que contenait-il ? Si l'on veut bien observer que le récit de la visite à lady Stanhope porte dans le texte imprimé : *Le 30 à trois heures de l'après-midi*; — tandis que le manuscrit est ainsi rédigé : *13 septembre 1832*, — *Lady Esther Stanhope.* — *Le 13, à trois heures de l'après-midi*, — on est fondé à croire que la visite a bien eu lieu le 13 et non le 30 septembre. Dès lors, on pourrait supposer que tout ce qui est daté postérieurement au 12 septembre dans

(1) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 122, in-8o. p 108.

(2) Lamartine, n. a. f. 46. (*Bib. nat.* ms.)

(3) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 169, in-8o, p. 151.

la version imprimée est une interpolation de 1834. Il faudrait ce ce cas attribuer à un manuscrit manquant de 1832 la correspondance avec le texte publié depuis les mots : *de ces îles enchantées...* (1) jusqu'aux mots : *c'est le site de mes rêves, j'y reviendrai tous les jours* (2) — et à la rédaction de 1834 la leçon depuis : *16 septembre 1832* (3) aux mots : *Je n'attendis pas longtemps la réponse* (4). Toutefois, si l'on observe que le texte imprimé ne porte aucune mention de l'emploi du temps du 12 au 16 septembre, ce qui correspond bien au temps demandé par la visite à lady Stanhope, on peut supposer que le récit de cette curieuse excursion devait se placer immédiatement après un manuscrit perdu contenant la suite du texte publié depuis l'interruption du précédent manuscrit jusqu'aux mots : *j'y reviendrais tous les jours.* Alors, on pourrait admettre qu'un autre album qui manque également renfermerait la leçon manuscrite de 1832 correspondant à la leçon publiée depuis la date *16 septembre 1832* (5) jusqu'aux mots : *comme nous au-*

(1) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 122, in-8°, p. 108.
(2) *Ibid.*, in-16, p. 145, in-8°, p. 129.
(3) *Ibid.*, in-16, p. 145, in-8°, p. 139.
(4) *Ibid.*, in-16, p. 159, in-8°, p. 151.
(5) *Ibid.*, in-16, p. 145, in-8°, p. 130.

rions pu faire dans une maison d'Européens (1). En ce cas on ne devrait considérer comme une addition de 1834 que les pages qui commencent à l'intitulé : *Visite à Lady Esther Stanhope* (2) pour aller jusqu'aux mots : *Je n'attendis pas longtemps la réponse* (3). J'incline fortement pour cette dernière hypothèse : rien, dans les parties du texte imprimé qui précèdent la visite à lady Stanhope, ne nous autorise, en l'absence du manuscrit, à en fixer la rédaction première en 1834.

Quoiqu'il en soit, la concordance entre les deux textes manuscrit et imprimé se retrouve à partir des mots : *Le 13 [30] à trois heures de l'après-midi...* (4), c'est-à-dire au début du 4ᵉ album, et se prolonge jusqu'à la phrase : *On apporta le café, les longues pipes qu'on renouvela plusieurs fois, et la conversation continua pendant près d'une heure* (6). Mais ici s'intercale une lacune considérable dans les manuscrits de la Bibliothèque nationale que nous possédons, par rapport au texte imprimé. La concordance du manuscrit

(1) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 164, in-8°, p. 140.
(2) *Ibid.*, in-16, p. 164, in-8°, p. 147.
(3) *Ibid.*, in-16, p. 169, in-8°, p. 151.
(4) *Ibid.*, in-16, p. 169, in-8°, p. 151.
(5) *Ibid.*, in-16, p. 195, in-8°, p. 173.

et de l'imprimé ne se retrouve qu'avec le chapitre intitulé : *Syrie, Galilée* (1). On peut distinguer dans cette partie publiée dont nous n'avons pas le manuscrit, deux éléments vraisemblablement d'époques différentes : d'abord la portion qui fait suite immédiatement à la phrase citée plus haut : *Je fus ravi des manières nobles*, etc. ; ce passage et les *Notes sur l'Emir Beschir* qui lui font suite (2) et qui viennent interrompre le cours normal du récit sont vraisemblablement de 1834. Quant au chapitre intitulé : *Les Druzes* (3) et qui commence à la date 30 octobre 1832, comme aussi celui qui lui fait suite intitulé : *Voyage de Bayrouth à travers la Syrie et la Palestine à Jérusalem*, ils doivent être sans aucun doute attribués à 1832, et correspondre à un album du manuscrit primitif que nous ne possédons pas.

Par contre, nous avons conservé le manuscrit primitif du chapitre intitulé : *Syrie-Galilée* (4). La concordance entre ce manuscrit et le texte imprimé est facile à établir pour les premières pages de ce dernier (5).

(1) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 268, in-8°, p. 238.
(2) *Ibid.*, in-16, p. 195-219, in-8°, p. 173-195.
(3) *Ibid.*, in-16, p. 219-268, in-8°, p. 195-237.
(4) Lamartine, n. a. f. 47. (*Bib. nat.* ms.)
(5) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 268-273, in-8°, p. 238 241.

Mais à partir des mots : *Après nous être reposés et désaltérés...* (1), la suite du texte imprimé n'est plus représentée dans le manuscrit que par quelques notes très succinctes. On se fera une idée de leur caractère sommaire quand on saura que le développement imprimé sur M. Cattafago (2) n'est représenté dans le manuscrit que par les mots : *A Nazareth. Nouvelles de la peste de Jérusalem reçues par M. Cattafago.* Du feuilleton du journal des *Débats* où l'on citait les *vers à Walter Scott* (3), et des réflexions sur *l'éblouissement de l'esprit humain qui court avec trop de rapidité pour se rendre compte de sa marche* (4) ; du passage daté 20 octobre 1832, et où se trouvent de si singulières réflexions sur les moines espagnols de Terre Sainte, point de trace dans le manuscrit. Quelques notes correspondent au récit du parcours de Nazareth à Kaïpha (5), et ont dû servir de plan à ce récit, les souvenirs et l'imagination suppléant pour le reste : aucune trace de l'orage (6) dans ces notes, ni de la

(1) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 273-337, in-8°, p. 242-299.
(2) *Ibid.*, in-16, p. 273-274, in-8°, p. 242-243.
(3) *Ibid.*, in-16, p. 274-275, in-8°, p. 243-244.
(4) *Ibid.*, in-16, p. 276 et seq., in-8°, p. 244 et seq.
(5) *Ibid.*, in-16, p. 279 et seq., in-8°, p. 248 et seq.
(6) *Ibid.*, in-16, p. 281, in-8°, p. 249.

réception pittoresque de Mme Malagamba (1) dont le nom n'est même pas cité ; Lamartine mentionne en passant, Kaïpha, insistant seulement sur le Carmel dont il approche. La suite du récit, mais à partir du moment où il est question de MM. Damiani (2), n'est représentée également dans le manuscrit p. 68 recto que par des notes sommaires qui servirent manifestement de plan au développement. Point de trace, dans la leçon manuscrite, de ce qui sépare ces deux parties du récit (3). La concordance entre le texte imprimé et le manuscrit ne reprend qu'avec le chapitre intitulé *Jérusalem* (4). On doit donc supposer que la rédaction de ces nombreuses pages qui manquent totalement ou ne sont qu'esquissées en des notes sommaires dans le manuscrit doit être attribué aux vacances de 1834. Un autre indice d'additions et d'enjolivements nombreux : Lamartine, dans le manuscrit, quitte le couvent de Saint-Jean-Baptiste pour Jérusalem le 18 octobre, c'est-à-dire trois jours après le départ de Nazareth ; le texte imprimé donne au con-

(1) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 284-289, in-8°, p. 252-256.
(2) *Ibid.*, in-16, p. 311, in-8°, p. 276.
(3) *Ibid.*, in-16, p. 289-311, in-8°, p. 256-276.
(4) *Ibid.*, t. I, in-16, 337, in-8°, 299.

traire la date 28 octobre (1). Il n'a pas semblé trop à Lamartine d'une addition de 10 jours pour rendre vraisemblables toutes les anecdotes dont, en 1834, il paraît bien qu'il ait enrichi son récit.

La correspondance entre le manuscrit et le texte publié se continue jusqu'à la phrase : *Vallée qui doit entendre une fois le grand bruit du torrent des âmes roulant devant Dieu et se présentant d'elles-mêmes à leur fatal jugement* (2) ! A partir de cette phrase jusqu'au chapitre intitulé : *Paysages et Pensées en Syrie* (3), le manuscrit fait entièrement défaut. Il ne reprend qu'avec ce chapitre, qui figure dans le 6e album, mais d'une manière incomplète ; puisque le texte manuscrit de la Bibliothèque nationale s'arrête aux mots : *Nous nous arrachâmes lentement à ce spectacle, et nous marchâmes vers le midi, où la tête des cinq colonnes gigantesques s'élevait comme un phare au-dessus des...* (4).

Tels sont les rapports du manuscrit original des notes de voyage conservé à la Bibliothèque Nationale,

(1) *Voyage en Orient*, t I, in-16, 337, in-8°, p. 299.
(2) *Ibid.*, in-16, 355, in-8°, p. 314.
(3) *Ibid.*, in-16, t. II, p. 1 et seq., in-8°, t. I, p. 429.
(4) *Ibid.*, in-16, t. II, p. 21, in-8°, t. I, p. 446.

TABLE DE CONCORDANCE

Date	Manuscrit	Manuscrit	Ed. Hachette in-16	Ed. Hachette in-8°
	Numéros	Pages	t. I Pages	t. I Pages
1832	43	1 — 64 verso	19-72	15-63
1832	44 (moins l'anecdote du pirate grec).	1 recto — 7 verso	76 87	67-76
1832-1834	44 (notes de 1832 développées dans le texte publié)	7 verso — 9 recto	87-92	76-81
1832-1834	45 (notes de 1832 développées dans le texte publié)	1 recto — 1 verso	92-95	82-84
1832	45	1 verso — 21 recto	95-109	84-96
1834	53	1-9 (manque la p. 9)	109-114	96-101
1832	45	21 verso — 32 recto	114-122	101-108
1832 ?	Pas de manuscrit		122-164	108-147
1834 ?	Pas de manuscrit		164-169	147-151
1832	46	2 recto — 39 recto	169-195	151-173
1834 ?	Pas de manuscrit		195-219	173-195
1832	Pas de manuscrit		219-268	195-237
1832	47	1 recto — 9 verso	268-273	238-241
1832-1834	47 (notes de 1832 développées dans le texte publié)	10 verso	273-274	242-243
1834 ?	Pas de manuscrit		274-279	243-247
1832-1834	47 (notes de 1832 développées dans le texte publié)	10 verso — 11 verso	279-281	248-249
1834 ?	Pas de manuscrit		281-311	249-276
1832-1834	47 (notes de 1832 développées dans le texte publié)	68 recto — 72 recto	311-337	276-299
1832	47	16 recto — 44 verso	337-355	299-314
?	Pas de manuscrit		355-484	314-429
1832	48	1 recto — 40 verso	t. II 1-24	429-446

et du texte publié du *Voyage en Orient*. La table de concordance suivante résumera pour le lecteur les premiers résultats tout matériels de nos recherches :

Il est facile de se rendre compte en jetant les yeux sur ce tableau des lacunes considérables que présente le manuscrit du *Voyage en Orient* par rapport au texte imprimé. Des passages tout à fait essentiels et caractéristiques, comme la visite de Jérusalem et surtout les réflexions du poète au tombeau du Christ, ne se rencontrent pas dans les albums de la Bibliothèque nationale. La démonstration que nous renouvelons ici et que nous avons déjà tentée ailleurs (1) par rapport à l'évolution religieuse du poète et surtout à l'influence dominante qui l'a déterminée, ne pourra devenir définitive que le jour où les possesseurs actuels de ces importants documents les auront livrés au public. On en sentira mieux tout le prix quand on aura vu quelles différences essentielles pour la forme et pour le sens séparent cette première rédaction de la rédaction définitive de 1834, publiée en 1835.

(1) Christian MARECHAL, *Lamennais et Lamartine*, 1 vol. in-16, Paris, Bloud, IIIe partie, chap. I.

II

LE STYLE

Et d'abord, elle témoigne avec évidence combien il est injuste de prétendre que Lamartine ne se corrigeait pas. On l'a tout récemment démontré pour les vers; je vais — pour la première fois, je crois — montrer qu'il n'était pas moins soigneux de la forme de ses écrits en prose. L'erreur de ceux qui, après un examen superficiel des manuscrits de Lamartine, les ont déclarés sans intérêt, s'explique et, dans une certaine mesure, s'excuse, par l'aspect extérieur de ces albums couverts de sa grande écriture anglaise régulière et sans ratures. Ce n'est pas sur la page qui avait reçu son premier jet que Lamartine travaillait d'habitude; mais en recopiant son texte primitif sur un nouvel album tout

aussi net, tout aussi vierge de ratures que le précédent. Il faut donc, pour déterminer quelles modifications le poète a introduites dans sa rédaction première, comparer le texte imprimé au manuscrit. On aperçoit alors les différences considérables qui distinguent les deux leçons. Ce ne sont pas seulement des erreurs de lecture du copiste, comme celle-ci, que je cite à titre de specimen : *A peine à trois lieues en mer* (1), dans le manuscrit, devient dans l'imprimé : Même jour *à trois heures* en mer (2). Evidemment, Lamartine a relu *heures* pour *lieues* et cette fausse leçon a entraîné les corrections adjacentes. On trouverait assez facilement à multiplier les exemples de cette espèce. Je n'y insisterai pas.

Je préfère montrer d'abord comment il corrige un passage, et je choisis à cet effet, à peu près au hasard, celui-ci, qui se trouve p. 61-62 de l'édition in-8, et p. 31-72 de l'édition in-16.

« La masse *immense* (il substitue : *gigantesque*, qui est plus imagé mais aussi plus exact, puisqu'il s'agit surtout de la masse en hauteur) et noire du corps de vaisseau se détachait *vivement* (il imprime :

(1) *Manuscrit* 43, p. 9 verso.

(2) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 26, in-8°, p. 21.

en sombre, plus précis et évoquant mieux l'image) de sa base argentée, et se dessinait sur l'*horizon pâle et azuré* du ciel, de l'air et de la mer (il s'agit d'un tableau par opposition de couleurs ; il accentue donc le contraste en substituant : *sur le fond bleu* du ciel, de l'air et de la mer) ; pas un soupir de vie ne sortait de ce *sombre* (*majestueux* substitué pour éviter la répétition, à la suite de la correction mentionnée plus haut) édifice ; rien n'indiquait à l'œil et à l'oreille (il imprime : *ni* à l'œil *ni* à l'oreille) qu'il fût animé de tant d'êtres *vivants* (supprimé), pensants et agissants. On *eût pu le prendre* pour *une de ces masses flottantes, pour un de ces vaisseaux échoués et abandonnés de leurs équipages* (afin d'alléger la phrase et d'évoquer le sinistre qui a transformé le navire en épave, il remplace par : on l'eût pris pour *un de ces grands débris des tempêtes flottant sans gouvernail*) que le navigateur rencontre avec effroi sur les solitudes de la mer du Sud, *témoins muets d'un grand naufrage* (il supprime cette antithèse, et lui substitue une expression plus discrète et plus vraie : *et où il ne reste pas une voix pour dire comment il a péri*), registre mortuaire *de quelques centaines d'infortunés*, *monument funèbre mais vide* (il débarrasse la phrase des épithètes banales et lourdes : registre mortuaire *sans nom et sans date*) que la mer

laisse surnager quelques jours avant de l'engloutir *à jamais* (1) (remplacé par : *tout à fait*, plus exact ; car qui sait si la mer ne rendra jamais cette épave ? Correction curieuse par le scrupule dont elle témoigne.)

On voit, par cet exemple pris entre beaucoup d'autres, avec quelle conscience et quel succès Lamartine savait à l'occasion se corriger. Non que ses corrections soient toujours parfaitement heureuses ; on en relèverait plusieurs au moins très contestables ; mais elles sont relativement rares ; je n'en donnerai qu'un specimen, afin d'en être quitte une fois pour toutes : à propos des montagnes qui avoisinent le golfe de la Ciotat, il avait écrit : « Aucune plante, aucun lichen n'y trouve même une fente *pour se nourrir et y suspendre comme aux rochers des Alpes ses lianes flottantes et ses fleurs que Dieu seul respire* » (2). Comparez la phrase par laquelle il remplace celle-ci : « Aucune plante, aucune *mousse* n'y trouve même une fente pour se suspendre *et s'enraciner, pour y faire flotter ces guirlandes de lianes et ces fleurs que l'on voit si souvent onduler sur les parois des rochers de la Savoie, à des hauteurs où Dieu seul peut respi-*

(1) *Manuscrit* 43, p. 63 recto et verso.
(2) *Manuscrit* 43, p. 21 recto.

rer (1). Que d'embarras et de lourdeur d'expression : *Les fleurs que Dieu seul respire* évoquait une image hardie, mais frappante dans sa concision. En voulant la justifier et l'expliquer, Lamartine lui enlève sa force et sa vraisemblance. Du moins, je le répète, de telles erreurs sont-elles des plus rares. Le plus souvent Lamartine se corrige d'une plume habile et tout à fait sûre.

Il veille de très près, d'abord, à la propriété des termes. S'il lui a échappé d'écrire : *Les ondulations de l'abîme* (2), il remplace cette image inexacte par : *les ondulations de la mer* (3). Ailleurs, il rappelle les heures où « des horizons... de poésie philosophique, épique, religieuse, *moderne* se déchiraient, dit-il, devant moi » (4). Mais comment ses poèmes n'eussent-ils pas été *modernes* ? Ce n'est donc pas le mot propre ; il remplace modernes par *neuves* (5). Au même ordre de préoccupations se rattache son perpétuel souci de substituer aux expressions communes les termes techniques du vocabulaire marin ; *un mille* par exemple (6) rem-

(1) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 37, in-8°, p. 31.
(2) *Manuscrit* 33, p. 24 verso.
(3) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 40, in-8°, p. 33.
(4) *Manuscrit* 43, p. 9 recto.
(5) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 25, in-8°, p. 20.
(6) *Ibid.*, in-16, p. 26, in-8°, p. 20.

place *une demi-lieue* (1). Il avait écrit : « les cordages de deux *vaisseaux* de guerre mouillés entre *nous* et les *belles* et noires montagnes du Var » (2). Il imprime : « les cordages de deux *bricks* de guerre mouillés *non loin de nous* entre *notre ancrage* et les noires montagnes du Var » (3). Ce sont presque les corrections d'un scrupuleux en matière de style. « Les pavillons *descendirent* du mât » (4), lisons-nous dans le manuscrit ; et dans le texte publié : « les pavillons *glissent* du mât » (5). Et ceci non moins caractéristique : « *Le bruit des chaînes* de l'ancre qu'on rattachait *au bord* » (6) figure dans le manuscrit ; et dans le volume : « *Les coups de la chaîne* de l'ancre qu'on rattachait *à la proue* (7). » Ailleurs, il s'était qualifié lui-même « homme d'une époque effacée *dont quelques larmes ont été harmonieuses, dont quelques soupirs ont eu un poétique accent* (8). » L'harmonie des larmes et le poétique accent des soupirs formaient des associations à la fois impropres

(1) *Manuscrit* 43, p. 10 recto.
(2) *Ibid.*, p. 11 recto.
(3) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 27, in-8°, p. 22.
(4) *Manuscrit* 43, p. 11 verso.
(5) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 27, in-8°, p. 22.
(6) *Manuscrit* 43, p. 13 recto.
(7) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 29, in-8°, p. 24.
(8) *Manuscrit* 43, p. 8 verso, 9 recto.

et de mauvais goût. Lamartine les supprime donc (1).

Le besoin très réel de précision l'entraîne à développer la pensée s'il en juge l'expression obscure ou équivoque. Il nous montre les matelots berçant leurs enfants « avec cette tendresse dans l'accent et ces larmes dans les yeux, *hommes aux cœurs de bronze et aux cœurs de nourrices*, rudes et doux, etc. » (2). Mais ces *cœurs de bronze* pouvaient surprendre ici, rien n'ayant préparé ni justifié l'expression. Lamartine corrige ainsi : « avec cette tendresse dans l'accent et ces larmes dans les yeux *qu'auraient pu avoir des mères ou des nourrices. Braves gens aux cœurs de bronze contre les dangers*, aux cœurs de *femme pour ce qu'ils aiment*, rudes et doux » (3). Les exigences d'une expression rigoureuse vont très loin ; Lamartine avait-il écrit : « les brumes de mon pays natal » (4). Il corrige : « les brumes *d'automne et d'hiver* de mon pays natal » (5). En effet, le printemps, l'été surtout, y sont éclatants.

Il convient de mettre en contraste avec cette préoccupation d'être exact le souci de soulager l'expres-

(1) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 25, in-8°, p. 20.
(2) *Manuscrit* 43, p. 10 recto.
(3) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 35, in-8°, p. 29.
(4) *Manuscrit* 43, p. 2 recto.
(5) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 19, in-8°, p. 15.

sion des lourdeurs et des longueurs qui la chargent ; car cette dernière intention ne va pas sans entraîner par instants le sacrifice de la précision rigoureuse. Ainsi, pour cette version manuscrite : « Le capitaine a déclaré *que nous lutterions en vain et qu'il fallait carguer la voile et mouiller près du rivage dans la baie de Montredon* » (1). Lamartine imprime : « Le capitaine déclare *qu'il faut regagner la côte, et mouiller dans une baie à deux heures de Marseille* » (2). Plus d'expressions techniques, plus de *carguer*, ni de *mouiller* ; la baie n'est même plus nommée ; mais ainsi débarrassée, la phrase qui traînait va courir. De même quand les épithètes, comme il arrive fréquemment, sont venues trop abondantes au premier jet, Lamartine sait en faire le sacrifice : « Où est la vérité parfaite, *pure*, *claire*, évidente, incontestable » (3), avait-il écrit d'abord ; *pure* et *claire* tombent, comme de juste, à l'impression (4). — Comparez encore ces deux expressions si différentes : d'abord, la phrase embarrassée et étouffante du manuscrit : « Mon corps, comme mon âme, est fils du soleil ; il lui faut ce rayon *vivifiant* que cet astre

(1) *Manuscrit* 43, p. 9 verso.

(2) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 26, in-8°, p. 21.

(3) *Manuscrit* 43, p. 4 verso.

(4) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 20, in-8°, p. 16.

darde *voluptueusement*, non pas du sein déchiré de nos nuages *pâles*, mais *du sein profond* de ce ciel de pourpre *dont la couleur, comme celle de la fournaise, explique à l'œil la chaleur et qui, après avoir glissé en s'éteignant par degrés jusqu'aux bords du firmament et calciné en passant les rochers blancs ou jaunes des cîmes de l'horizon, vient* teindre l'Océan *de ses roses, et flotter* comme un incendie dans ses lames » (1). Lisons maintenant la leçon imprimée ; quelle différence ; comme la phrase, heureusement coupée, s'allège et s'anime d'autant : « Mon corps, comme mon âme, est fils du soleil ; il lui faut *la lumière ; il lui faut* ce rayon *de vie* que cet astre darde, non pas du sein déchiré de nos nuages *d'Occident*, mais *du fond* de ce ciel de pourpre *qui ressemble à la gueule de la fournaise ; ces rayons qui ne sont pas seulement une lueur, mais qui pleuvent tout chauds, qui calcinent, en tombant, les roches blanches, les dents étincelantes des pics des montagnes, et qui viennent* teindre l'Océan *de rouge*, comme un incendie *flottant sur* ses lames » (2). La phrase n'a pas seulement gagné en souplesse, en facilité ; elle s'est enrichie d'images ; et la seconde vision est plus éclatante encore que la première : ce *ciel de*

(1) *Manuscrit* 43, p. 3.

(2) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 20, in-8°, p. 15-16.

pourpre qui ressemble à la gueule de la fournaise ; — *ces rayons... qui pleuvent tout chauds...* ; *les roches blanches, les dents étincelantes des pics des montagnes...* ; voilà des images neuves et hardies qui fleurissent dans l'expression renouvelée et mieux allante.

C'est que Lamartine, le plus souvent, ne se résigne à alléger sa phrase qu'en la faisant passer une seconde fois au creuset de son imagination ; elle s'y enrichit, et s'allonge à proportion qu'elle s'émeut. On pourrait en multiplier les exemples ; je n'en citerai qu'un : voici d'abord le texte du manuscrit : c'est l'heure de la prière à bord du vaisseau, et les matelots sont réunis sur le pont : « Le plus jeune ouvre le livre de prières et chante le *Salve Regina* et les litanies sur un mode tendre, plaintif et grave, qui semble *une improvisation naturelle du lieu et de l'heure, tant ce chant vraiment national a été inspiré par la tristesse de la solitude, par l'inquiétude de l'âme au milieu des périls inconnus des flots, et par la gravité de cette heure sublime où* les ténèbres vont redescendre sur *les mers* et engloutir jusqu'au matin, dans leur obscurité *silencieuse*,la route *du navigateur* et la vie de tant d'êtres *ballottés au hasard sur les flots et n'ayant* pour asile que la main invisible *de Dieu, pour lumière que sa providence et sa miséricorde* » (1).

(1) *Manuscrit* 43, p. 26 recto et verso.

La phrase est traînante, surtout à la fin, où elle s'allonge démesurément et s'embarrasse d'incidentes. Lamartine reconnaît la nécessité de l'alléger ; mais il ne néglige par pour cela de la compléter et de l'enrichir :

« Le plus jeune *d'entre eux* ouvre le livre de prières et chante l'*Ave Maris stella*, et les litanies, sur un mode tendre, plaintif et grave, qui semble avoir été inspiré *au milieu de la mer et de cette mélancolie inquiète des dernières heures du jour, où tous les souvenirs de la terre, de la chaumière, du foyer, remontent du cœur dans la pensée de ces hommes simples*. Les ténèbres vont redescendre sur *les flots*, et engloutir jusqu'au matin dans leur obscurité *dangereuse* (plus juste que : *silencieuse*), la route *des navigateurs* et la vie de tant d'êtres *qui n'ont plus pour phare que la Providence*, pour asile que la main invisible *qui les soutient sur les flots* » (1).

La vision intérieure, de la première à la seconde rédaction s'est précisée : aux expressions vagues et abstraites, *la tristesse de la solitude*, ou *l'inquiétude de l'âme*, ou *la gravité de cette heure sublime*, le poète a substitué les souvenirs autrement concrets et vivants *de la terre, de la chaumière, du foyer*.

(1) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 41, in-8°, p. 34-35.

Preuve qu'il est un imaginatif autant et plus qu'un observateur; ou plutôt, la vision première, dans le souvenir, s'enrichit, s'agrandit d'apports innombrables ; pour les esprits de cette trempe, la présence actuelle ou trop récente du spectacle décrit fait obstacle au libre jeu des combinaisons nouvelles qui viennent achever le tableau. Voici, par exemple, quelques-unes de ces retouches généreuses qui illuminent la toile et la font resplendir ; la première rédaction ne manque pourtant pas d'éclat : « Plus près de nous cette réverbération s'étend et roule *des lames* d'argent *sur les lames* d'azur » (1). Mais la seconde épreuve fait pâlir cette première venue : « Plus près de nous cette réverbération s'étend *et se prolonge* et roule *un fleuve d'or et d'argent entre deux rivages d'azur* » (2). Ainsi l'image appelle l'image plus riche et plus achevée qu'elle produit : voyez comme Lamartine la suit, et la prolonge, et lui fait donner toute la substance, toute la puissance de vie qu'elle renferme. « Laboureurs de mer, *innocents et doux comme les miens* » (3), avait-il noté en parlant des matelots. Il reprend maintenant la comparaison, la brise, en fait jaillir le contenu : « Laboureurs de

(1) *Manuscrit* 43, p. 17 recto.
(2) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 33-34, in-8°, p. 28.
(3) *Manuscrit* 43, p. 18 verso.

mer, *paisibles et chantants comme les hommes de nos vallées, suivant aux rayons du soleil du matin leurs longs sillons fumants sur les flancs de leurs collines* » (1). Presque toujours, c'est d'un mot qui, à la seconde lecture, a frappé l'imagination à laquelle il s'est imposé, que sortent en flots pressés les images qu'il évoquait ; dans l'exemple qui précède, l'expression : *laboureurs de mer* a fait surgir toute la suite ; même source d'inspiration ici : « Jeune, j'avais entendu *cette parole silencieuse* dans les montagnes » (2), a-t-il écrit. Voyez comme il va rompre cette antithèse obscure — V. Hugo en aurait-il eu le courage ? — pour en éclairer le contenu : « Jeune, j'avais entendu *ce verbe de la nature, cette parole formée d'images et non de sons*, dans les montagnes... » (3). Mais à cet égard, voilà, je crois, une des corrections les plus caractéristiques. Il s'agit des montagnes de la Grèce ; Lamartine a noté sur son album : « Les montagnes *même* de Rome et de la Sabine *ne* les surpassent *pas* en *harmonie de couleur, eu chaleur de ciel, en pittoresque et grandiose variété de lignes et de contours :* mais pour être *contemplées dans leur véritable jour et sous leur aspect le plus idéal, elles ont*

(1) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 35, in-8°, p. 29.

(2) *Manuscrit* 43, p. 2 recto.

(3) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 19, in-8°, p. 15.

*besoin d'être vues sous les premières ombres du soir qui les revêt de bois et de verdures imaginaires,*comme l'histoire des hommes qui les ont illustrées a besoin des nuages du passé pour *enchanter et pour* attacher *nos âmes* » (1). — C'est autour des mots : « *qui les revêt* de bois et de verdures » que la cristallisation des images va se faire à la seconde rédaction : « *J'ai vu longtemps, et sur toutes leurs faces,* les montagnes de Rome et de la Sabine ; *celles-ci* les surpassent en *variété de groupes, en majesté de formes, en splendeur éblouissante de teintes ; leurs lignes sont infinies* ; *il faudrait un volume pour décrire ce qu'un tableau dirait d'un regard ;* mais pour être *vues dans toute leur beauté imaginaire, il faut les apercevoir ainsi au tomber du jour* ; *alors on les voit vêtues, comme dans leur jeunesse, de forêts et de verts pâturages, et de chaumières rustiques, et de troupeaux, et de pasteurs ; les ombres les vêtent ; elles n'ont pas d'autres vêtements, de même que* l'histoire des hommes qui les ont illustrées a besoin des nuages du passé *et des prestiges de la distance* pour attacher *et séduire nos pensées* » (2). Sans aucun doute, l'expression *les revêt* a évoqué toute la description ajoutée dans le texte

(1) *Manuscrit* 44, p. 5 recto et verso.

(2) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 83, in-8°, p. 73.

imprimé : la répétition des mots *vêtues, les vêtent, vêtement*, témoigne avec évidence du fait.

Ailleurs, et toujours à propos des montagnes de la Grèce, nous saisissons sur le vif le même effet d'une véritable auto-suggestion : « Une entre autres, dit le manuscrit, *forme* un *large* croissant renversé et se creuse pour ouvrir un *large et éclatant* sillon au disque du jour qui le touche » (1). Comparez à la rédaction définitive : « Une *de ces montagnes*, entre autres, présente à nos yeux la forme d'un croissant renversé ; *elle semble* se creuser à *mesure* pour ouvrir un sillon *aérien* au disque du jour *qui roule dans la poussière d'or de la vapeur qui monte à lui* » (2).

Ici nous pouvons rétablir les démarches de la pensée de Lamartine : son attention a été attirée par la répétition du mot *large*. En relisant et en cherchant le moyen de le faire disparaître, c'est l'expression *disque du jour* qui s'est emparée de l'imagination du poète, et a provoqué l'étincelante addition qui termine désormais la phrase. La suite montre que la palette de l'écrivain n'était pas épuisée pour si peu ; il avait noté : « *Les montagnes moins éloignées* que le soleil a déjà franchies, se teignent *d'une va-*

(1) *Manuscrit* 44, p. 4 verso.

(2) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 82, in-8°, p. 72.

peur lilas *et semblent nager* dans une atmosphère *colorée* » (1). Le poète n'est pas satisfait; il corrige : « Les *crêtes plus rapprochées*, que le soleil a déjà franchies, se teignent *de violet pourpré ou de couleur* lilas *pâle ; elles nagent* dans une atmosphère *aussi riche que la palette d'un peintre...* » (2).

Ce coloriste, le fait est remarquable, apparaît dans beaucoup de ses remaniements comme un auditif, dont l'oreille est facilement choquée des consonances fâcheuses qui échapperaient à d'autres : « la vague, avait-il écrit, babillait doucement sous ma fenêtre avec un bruit *varié et* confus » (3) ; il remplace par : « c'était le bruit inégal, varié, confus... » (4). Il a la mémoire et même l'imagination des sons, et les images qu'il développe de la manière indiquée plus haut, sont souvent auditives. Abrité dans une baie, après une orageuse traversée, il avait noté : « Nous y sommes ballottés doucement par la vague à la crête blanche qui vient de la haute mer et qui parle comme disent les matelots » (5). L'image visuelle banale, *la vague à la crête blanche*, tombe, et autour de l'ex-

(1) *Manuscrit* 44, p. 4 verso.
(2) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 82, in-8°, p. 72.
(3) *Manuscrit* 43, p. 13 verso.
(4) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 30, in-8°, p. 24.
(5) *Manuscrit* 43, p. 9 verso.

pression *qui parle* se produit le développement de l'image qui la remplace : « Nous y sommes ; la vague nous berce doucement ; la mer parle, comme disent les matelots ; *on entend venir de loin un murmure semblable à ce bruit qui sort des grandes villes...* » (1).

On reconnaît, à de semblables retouches, la main de l'artiste qui subordonne ses corrections à l'effet qu'il veut obtenir. A l'expression : « une image vivante et colorée de sa création visible » (2), Lamartine substitue : « une image *visible*, vivante, *animée* et colorée de sa création visible » (3) ; multiplication heureuse d'épithètes qui rend mieux l'impression de la vie innombrable. Et ce n'est pas seulement, nous le verrons, dans la perfection de l'image, mais encore dans la recherche de l'effet et dans l'art de composer que se retrouve l'artiste de génie, qui sait, à l'occasion, dominer et maîtriser la plus riche, la plus féconde des inspirations.

(1) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 26, in-8°, p. 21.

(2) *Manuscrit* 43, p. 9 recto.

(3) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 25, in-8°, p. 21.

III

LA COMPOSITION ET L'EFFET

Lamartine recherche surtout le pittoresque, et cette préoccupation dominante est sensible dans ses corrections. A sa première rédaction : « Une lune splendide *s'élevait hier soir* entre les mâts... » (1) il substitue celle-ci : « Une lune splendide *semble se balancer* entre les mâts... » (2). Comparez encore à ce point de vue les deux leçons suivantes du même passage ; d'abord, celle du manuscrit : Lamartine vient de débarquer sur la côte de Sardaigne : « Du sable blanc, des chardons, quelques touffes d'aloès *et* çà et là quelques buissons d'un arbuste *bas* et pâle dont la feuille ressemble à celle du cèdre, des chevaux

(1) *Manuscrit* 43, p. 11 recto.

(2) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 27, in 8°, p. 22.

sauvages *en grands troupeaux* paissant librement et sans conducteurs dans ces bruyères ; à *une demi-lieue*, des montagnes grises, nues... » (1). Voici maintenant la rédaction définitive du même passage : « Du sable blanc, de grands chardons, quelques touffes d'aloès, çà et là quelques buissons d'un arbuste à l'écorce pâle et grise dont la feuille ressemble à celle du cèdre, *des nuées de chevaux sauvages*, paissant librement dans ces bruyères, *qui viennent en galopant nous reconnaître et nous flairer, et partent ensuite en hennissant, comme des volées de corbeaux ; à un mille de nous*, des montagnes grises, nues... » (2). Voilà qui est autrement pittoresque et vivant que les *grands troupeaux* dont parlait le manuscrit.

Cette préoccupation est si vive chez lui qu'elle l'entraîne, pour dramatiser le récit, à ajouter des anecdotes, comme celle du pirate grec, dans laquelle le poète montre son navire menacé d'une attaque, les passagers se préparant au combat, le pont jonché de fusils et de pistolets, et, sur le brick grec, les pirates dont les visages portent le crime, le meurtre, le pillage, gravés en hideux caractères (3). On chercherait vainement rien de semblable dans le

(1) *Manuscrit* 43, p. 33 recto.

(2) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 46, in-8°, p. 39.

(3) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 78-79, in-8°, p. 69-70.

manuscrit, où ce morceau, manifestement introduit ici pour l'effet, ne figure pas.

Quand il ne va pas jusqu'à composer de toutes pièces le récit d'un incident dramatique, Lamartine ajoute, à l'occasion, des détails adroitement placés pour éveiller l'attention et même susciter l'émotion du lecteur. Le voilà mouillé après la tempête dans le golfe de Palma ; il note : « *Un bâtiment armé de canons détaché* de l'île de Saint-Antioche, à deux lieues de nous, *vient nous interroger et nous ordonner* d'aller à terre : nous délibérons ; je me décide à accompagner le capitaine du brick. Nous mettons à la voile dans le petit canot... » (1).

Il imprime :

« Une embarcation *armée de deux pièces de canon* (cela est plus fort dans sa précision que : armé de canons) *se détache* de l'île de Saint-Antioche, à deux lieues de nous, *et semble s'approcher. Nous la distinguons bientôt mieux ; elle porte des marins et des soldats ; elle est en peu de temps à portée de la voix* ; *elle* nous *interroge* et nous *ordonne* d'aller à terre : nous délibérons ; je me décide à *y* accompagner le capitaine du brick. *Nous nous armons de plusieurs fusils et de pistolets pour résister si l'on voulait employer la*

(1) *Manuscrit* 43, p. 32 recto.

force pour nous retenir. Nous mettons à la voile dans le petit canot... » (1).

Déjà ces additions ont assombri la situation et l'ont fait paraître périlleuse à souhait. Arrivé à terre, Lamartine avait montré « dans le lointain une ou deux maisons solitaires, vastes, et n'ayant pas d'autre caractère que nos larges fermes de la Beauce ou de la Brie » (2). Il supprime ce passage dans la rédaction définitive : point de maison, afin d'accroître l'inquiétante désolation du paysage qu'il décrit.

Avions-nous tort, de signaler chez Lamartine le souci d'accroître le pittoresque et le dramatique de ses notes ? Préoccupé de l'effet qu'il veut obtenir, il s'efforce de composer en vue de ce résultat les morceaux auxquels il tient le plus dans son récit. Décrit-il par exemple la lutte que soutient son navire pendant plusieurs heures contre le vent et la mer déchaînée pour gagner l'abri du golfe de Palma ? Tandis que le manuscrit tournait court, après l'entrée dans le golfe (3), Lamartine ajoute en 1834 une page dans laquelle il décrit l'impression délicieuse du navigateur échappé à la tourmente, et qui goûte dans tout

(1) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 46, in-8, p. 39.
(2) *Manuscrit* 43, p. 33 recto.
(3) *Ibid.*, p. 32 verso.

leur charme les scènes paisibles qui l'entourent (1). Ainsi le contraste entre cette conclusion sereine du morceau et l'agitation de ce qui la précède se trouve nettement accusé, et le tableau est vraiment composé, achevé.

Un des morceaux les plus travaillés, et l'un par conséquent des plus curieux à étudier au point de vue de la composition et de l'effet, est celui de l'ermite du cap Malia (2). Je voudrais terminer ces quelques observations sur les corrections de style en notant les remarques les plus frappantes qu'il peut suggérer.

On devra noter d'abord que, pour donner plus de relief à ce récit très soigné, pour le détacher davantage, Lamartine, par une série d'additions, le sépare de ce qui le précède immédiatement dans la rédaction manuscrite. Le texte primitif est le suivant :

« Il ne faut rien voir au grand jour du soleil, à la lumière du présent ; dans ce triste monde, il n'y a de complètement beau que ce qui est idéal ; l'illusion en tout est un élément *indispensable* du beau, *je dis en tout*, excepté en vertu et en amour.

« Nous voguons par une mer douce et murmurante

(1) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 45-46, in-8°, p. 38-39.
(2) *Ibid.*, in-16, p. 84-87, in-8°, p. 74-76.

à l'embouchure du golfe d'Argos. A l'extrémité du cap Malia, premier cap du Péloponèse, qui s'avance dans la mer... (1) (Ici commence la description de l'ermitage).

Rédaction définitive :

Il ne faut rien voir au grand jour du soleil, à la lumière du présent; dans ce triste monde, il n'y a de complètement beau que ce qui est idéal ; l'illusion en *toutes choses* est un élément du beau, excepté en vertu et en amour.

Même date, huit heures du soir.

Le vent devient plus frais ; nous voguons par une *jolie* mer *devant* l'embouchure *de différents golfes ; nous approchons du cap San Angelo, ancien cap Malia : nous y toucherons bientôt.*

8 août, le matin.

Le vent a manqué ; nous avons passé la nuit sans avancer, à peu de distance du cap Malia.

Même date, midi.

La brise est douce et nous jette sur le cap. La frégate qui nous remorque creuse devant nous une route

(1) *Manuscrit* 44, p. 5 verso.

plane et murmurante, où nous volons sur sa trace dans des flocons d'écume, que sa quille fait bondir en fuyant. Le capitaine Lyons, qui connaît ces parages, veut nous faire jouir de la vue du cap et des terres en passant à cent toises au plus de la côte.

A l'extrémité du cap *San Angelo* ou Malia, premier cap du Péloponèse, qui s'avance beaucoup dans la mer... (1) (Ici commence la description de l'ermitage).

Point de doute sur les intentions de Lamartine : ces additions sont destinées à séparer le récit, du morceau, très travaillé également, sur les montagnes de la Grèce, qui le précède immédiatement dans le manuscrit. Elles ont donc pour but de mettre en valeur ces deux récits à effet qui, trop rapprochés, se seraient nui l'un à l'autre. Et l'on voit, par conséquent, avec quel soin discret Lamartine encadre ses tableaux et sertit ses pierres précieuses.

Passons maintenant de ce vestibule du récit, à l'étude de la narration même. Il s'agit d'y opposer la sérénité courageuse de l'ermite au désordre, à la fureur des éléments, à l'horreur sauvage de la nature. Aussi, dans sa rédaction définitive, Lamartine accentue-t-il cette hostilité des choses.

(1) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 84, in-8°, p. 73-74.

Rédaction primitive :

A l'extrémité du cap Malia,*premier cap du Péloponèse*, qui s'avance dans la mer *et qu'on nomme aujourd'hui le cap san Angelo. Cap terrible* pour les matelots grecs, et dont le vent tombe sur la mer avec tant de fougue, qu'il lance des pierres de la montagne jusque sur le pont des navires *surpris par ses bourrasques* (1).

Dernière rédaction :

A l'extrémité du cap *san Angelo ou* Malia, qui s'avance *beaucoup* dans la mer, *commence le passage étroit que les marins timides évitent en laissant l'île de Cérigo sur leur gauche. Ce cap est le cap des Tempêtes* pour les matelots grecs. *Les pirates seuls l'affrontent, parce qu'ils savent qu'on ne les y suivra pas.* Le vent tombe *de ce cap avec tant de poids et de fougue* sur la mer, qu'il lance *souvent* des pierres *roulantes* de la montagne jusque sur le pont des navires (2).

Ce *passage étroit que les marins timides évitent*, ce *cap des Tempêtes* que *les pirates seuls affrontent*, nous est présenté dans la rédaction définitive d'une manière autrement dramatique que dans les notes,

(1) *Manuscrit* 44, p. 5 verso.

(2) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 84, in-8°, p. 74.

où les mots *cap terrible* tenaient lieu de tout ce développement pittoresque. La même intention est sensible encore dans les corrections et additions de la suite ; Lamartine va jusqu'à modifier l'image primitive au point de lui substituer une image toute contraire, pour donner plus d'unité au récit. Comparez les deux leçons successives ; d'abord, celle du manuscrit :

« Sur la pente escarpée et inaccessible *de rochers taillés à pic par les vents et par les* flots, le hasard a suspendu trois rochers détachés du sommet et *les a suspendus* comme un nid d'oiseaux de mer sur *l'écume bruyante de la mer qui ronge l'extrémité du cap*. Un peu de terre rougeâtre arrêtée par ces trois *pierres dans sa chute*, y donne *la vie* à cinq ou six figuiers *d'une belle venue penchés* eux-mêmes sur l'*abîme qui gronde* à leurs pieds (1). »

Sans doute les négligences, la répétition du mot *suspendu*, ont provoqué la revision de ce passage ; mais la transformation dépasse de beaucoup ce que le simple souci de la correction imposait ; qu'on en juge :

« Sur la pente escarpée et inaccessible du rocher *qui forme la dent du cap, dent aiguisée par les ouragans et par l'écume des flots*, le hasard a suspendu trois ro-

(1) *Manuscrit* 44, p. 5 verso, 6 recto.

chers détachés du sommet, et *arrêtés à mi-pente dans leur chute. Ils sont là* comme un nid d'oiseaux de mer *penché sur l'abîme écumant des mers.* Un peu de terre rougeâtre, arrêtée *aussi* par ces trois *rochers inégaux*, y donne *racine* à cinq ou six figuiers *rabougris qui pendent* eux-mêmes, *avec leurs rameaux tortueux et leurs larges feuilles grises,* sur le *gouffre bruyant qui tournoie à* leurs pieds (1). »

Combien cette *dent du cap aiguisée par les ouragans et par l'écume des flots* est plus hostile que *les rochers taillés à pic par les vents et par les flots* ! Mais surtout, voyez comme Lamartine n'hésite pas à altérer la vision primitive selon les intentions de l'effet qu'il recherche : ces figuiers d'*une belle venue penchés sur l'abîme* deviennent des figuiers *rabougris qui pendent... avec leurs rameaux tortueux et leurs larges feuilles grises,* sur *le gouffre bruyant qui tournoie* à leurs pieds. — Comme toujours avec lui, la seconde vision, la vision intérieure, plus intense que la première, la rectifie et la parfait. Car ne nous y trompons pas, ce qu'il cherche, c'est une vision plus précise, plus satisfaisante que celle qu'il a hâtivement notée. Par exemple, il avait écrit :

Au-dessus de la maison s'élève *un petit mur ouvert*

(1) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 84-85, in-8°, p. 74-75.

au milieu comme *les clochers des chapelles dans les monastères* d'Italie; *quelques* ruines antiques *à demi emportées par le temps et les tempêtes se distinguent encore à leurs rangées* de briques *rougeâtres et portent* trois arcades *modernes ouvrant sur une espèce* de terrasse (1).

Il substitue :

Au-dessus du *toit plat* de la maison s'élève *une petite ogive vide*, comme *au dessus de la porte des couvents* d'Italie : *une cloche y est suspendue*; *à droite, on voit des* ruines antiques *de fondation* de briques *rouges, où* trois arcades *sont ouvertes*; *elles conduisent à une petite* terrasse *qui s'étend devant la maison* (2).

La maison a *un toit plat*; plus de briques *rougeâtres* : des briques *rouges*; le mur ouvert au milieu devient une *ogive vide*, et Lamartine y suspend une cloche; la situation des ruines est précisée, elles sont *à droite*, ainsi que la situation de la terrasse : elle s'étend devant la maison.

Et toujours, il pousse à l'effet de contraste entre la violence naturelle et l'homme assez audacieux pour vivre dans cette solitude :

(1) *Manuscrit 44*, p. 6 recto.

(2) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 85, in-8°, p. 75.

Rédaction primitive.

Un aigle aurait craint de bâtir son aire *en* un pareil lieu, sans *une touffe de lentisque ou de myrte* pour s'abriter du vent *toujours grondant du cap, constamment frappé du soleil brûlant, du bruit et de l'écume des vagues*. Eh bien ! un homme a choisi cet asile *et* vit là : nous *le vîmes*, c'est un ermite (1).

Rédaction définitive :

Un aigle aurait craint de bâtir son aire *dans* un *tel endroit*, sans *un tronc d'arbre, sans un buisson* pour s'abriter du vent *qui rugit* toujours, *du bruit éternel de la mer qui brise, de son écume qui lèche sans relâche le rocher poli, sous un ciel toujours brûlant*. Eh bien ! un homme a *fait ce que l'oiseau même aurait à peine osé faire* : *il a* choisi cet asile. *Il* vit là : *nous l'aperçûmes*; c'est un ermite (2).

Le lecteur attentif qui voudra bien étudier le texte critique publié plus loin et l'analyser avec le soin qu'il mérite pourra trouver sans peine à multiplier les observations du genre de celles que je viens d'indiquer. Mon intention, dans ce chapitre sur les corrections de style, comme dans les suivants, n'est

(1) *Manurcrit* 44, p. 6 verso.

(2) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 85, in-8°, p. 75.

pas d'épuiser le sujet, mais, en l'effleurant, de faire sentir quelles en sont les richesses, et combien on doit revenir sur la légende qui nous montre Lamartine, génie trop facile, et publiant ses brouillons.

IV

LA TENUE

Il y aurait un joli chapitre à écrire sur *la tenue* dans les écrits de Lamartine; j'entends cet instinct d'élégance, de bon ton, de correction parfaite, qu'expliquent les origines et les attaches aristocratiques du poète. Cette préoccupation, qui semble aller quelquefois jusqu'au scrupule, est sensible à chaque instant dans ses œuvres; sans doute, elle ne l'inspire pas toujours de la façon la plus heureuse, et lorsque, par exemple, elle lui suggère d'affecter à l'égard de son génie poétique ces allures détachées qui choquaient si violemment — et pour cause — un Sainte-Beuve, on peut regretter qu'elles se traduisent sous une pareille forme. Au moins ne saurait-on sans inexactitude en méconnaître l'exis-

tence, ni se dispenser d'en étudier les effets. C'est à une pareille étude que les remarques qui vont suivre pourront servir de contribution.

Et d'abord, il ne faudrait pas croire que Lamartine n'ait pas l'intention de s'effacer — autant du moins que leur caractère le permettait — dans ses œuvres. Il s'était déclaré dans le manuscrit « poète, c'est-à-dire *intelligent* de cette belle langue que Dieu parle à tous les hommes (1) ». Modestement, il remplace à l'impression *intelligent* par *plus ou moins intelligent* (2). Dès les premiers mots du manuscrit les mêmes susceptibilités se révèlent : « *Pour s'expliquer* comment... j'ai quitté ma belle et paisible existence ... » (3), avait-il écrit. Mais n'était-ce pas imaginer que le lecteur se poserait la question ? Et comment croire sans fatuité qu'il s'arrêterait sur votre personnage, et chercherait à *s'expliquer* les raisons de votre voyage ? Voilà pourquoi, sans doute, l'expression : *Pour m'expliquer à moi-même* (4) remplace celle du manuscrit.

Si Lamartine sait à l'occasion s'oublier lui-même en homme du monde, il sait aussi tenir son rang, et

(1) *Manuscrit* 43, p. 2 recto.

(2) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 19, in-8°, p. 15.

(3) *Manuscrit* 43, p. 1 recto.

(4) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 19, in-8°, p. 15.

lorsque, par inadvertance, il lui est échappé dans ses notes une expression équivoque le concernant, il s'empresse de la supprimer : « Je ne suis rien qu'un *pauvre homme* » (1), avait-il dit en 1832 ; image triviale et basse qu'il ne peut souffrir et remplace : « Je ne suis rien qu'un *de ces hommes sans effigie* » (2). Et pareillement, il lui arrive de revenir sur les erreurs de sa jeunesse : « Les jours *les plus nébuleux* et les moins purs de ma première jeunesse, *jours qui me font rougir devant Dieu et devant les hommes quand ils repassent devant moi* » (3), a-t-il noté. Mais n'est-ce pas trop insister sur ce sujet délicat ? Il imprime : « les jours les moins bons et les moins purs de ma première jeunesse » (4), et passe.

Quelquefois il y a dissonance entre les intentions du récit et telle anecdote familière qui s'y insinue. Telle, à l'heure du départ pour ce voyage auquel Lamartine veut donner une allure de pèlerinage, l'évocation d'un déjeuner d'adieu sur le pont : « *Une table était dressée sous une tente sur le pont, un déjeuner apporté par nos amis s'y préparait, pendant ce temps ils me lisaient quelques vers, poétiques adieux*

(1) *Manuscrit* 43, p. 8 verso.

(2) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 25, in-8°, p. 20.

(3) *Manuscrit* 43, p. 4 verso.

(4) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 20, in-8°, p. 16.

de ce rivage qui sera éternellement cher au poète »...(1). Il est clair que ce déjeuner qu'on prépare, que cette sorte de pique-nique manque de noblesse et de la solennité nécessaire ; puis, Autran n'est pas assez loué : Lamartine supprime donc les préparatifs du festin, et imprime : « *Un jeune homme de Marseille nous récitait des vers admirables où il confiait ses vœux pour nous aux vents et aux flots »*... (2). De même, s'il visite la maison du capitaine qui commande son brick, la leçon du manuscrit est toute différente de la leçon publiée ; voici la première rédaction : « La maison ressemblait à une maison flamande *tapissée* des portraits de vaisseaux que *le mari* avait commandés. *On nous y servit des rafraîchissements offerts avec grâce et cordialité, des vins exquis de Chypre et du Levant*... Je fus bien aise d'avoir vu l'établissement *pour la vie de ce brave* homme *qui* méditait *déjà* son repos et son bonheur *futurs. On aime* à connaître le foyer, les circonstances domestiques de ceux avec qui *on doit passer de longues journées* (3) ». Ce petit alinéa contenait plusieurs fausses notes qu'avec son tact très finement aiguisé, Lamartine n'a pas manqué d'apercevoir. D'abord

(1) *Manuscrit* 43, p. 8 verso.
(2) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 24, in-8°, p. 20.
(3) *Manuscrit* 43, p. 18 recto.

ces rafraîchissements offerts avec grâce, ces vins exquis, toute cette mise en scène s'accorde mal avec l'expression : *ce brave homme,* qualifiant celui qui vous en faisait les honneurs. Ensuite, la réception même ainsi décrite semblait impliquer trop de familiarité dans les rapports entre le poète et son capitaine, en même temps que *ce brave homme,* d'une hauteur un peu méprisante, accusait trop violemment les distances. Enfin l'expression : *ceux avec qui on doit passer de longues journées,* pouvait paraître, par contre, trop familière. Lamartine corrige donc ainsi : « La maison ressemblait à une maison flamande; *ses murs étaient tapissés* des portraits de vaisseaux que *le capitaine* avait commandés... Je fus bien aise d'avoir vu l'établissement *champêtre où cet* homme méditait *d'avance* son repos et son bonheur *pour sa vieillesse. J'ai toujours aimé* à connaître le foyer, les circonstances domestiques de ceux avec qui *j'ai dû avoir affaire dans le monde* » (1). Ces quelques retouches sauvent toutes les délicatesses et préservent toutes les susceptibilités, mais en maintenant les distances.

C'est surtout à propos des passages où sa fille Julia entre en scène, que ce tact sans cesse en éveil

(1) *Voyage en Orient,* t. I, in-16, p. 34-35, in-8°, p. 29.

trouve à s'exercer d'une manière quelquefois touchante. Depuis qu'il l'a perdue, le poète ne veut plus environner son image que de représentations idéales, pures et toutes nimbées comme elle. Il lui arrive donc de substituer au véritable tableau, à celui qu'il avait copié, un tableau qu'il croit plus gracieux ; il avait montré dans ses notes sa fille jouant « avec le chat *du vaisseau et* avec *deux beaux lévriers qui se disputent ses caresses et mordillent son cou et ses bras* (1) ». Mais, auprès de ce visage charmant, et à jamais disparu maintenant, auprès de ces cheveux d'or et sous le regard de ces yeux limpides, à côté de cette enfant, ange à présent, il faut des ailes. Lamartine imprime : « avec le chat *blanc du capitaine, ou avec une nichée de pigeons de mer pris la veille, qui se couchent sous l'affût d'un canon, et auxquels elle émiette le pain de son goûter* (2). »

La maladie de cette fille chérie, et sa mort en Orient, sont un côté douloureux et bien délicat du voyage. On sait qu'à la veille du départ, prise d'un catarrhe aigu, elle avait été quelques jours entre la vie et la mort ; à peine convalescente, le poète l'avait cependant emmenée ; et combien, autour de lui,

(1) *Manuscrit* 43, p. 25 verso.
(2) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 40, in-8°, p. 34.

dut-on l'accuser d'imprudence ! L'événement devait donner, en apparence au moins, raison à ceux qui l'avaient alors averti. Et qui sait si Lamartine lui-même, ne se reprochait pas par instants d'avoir exposé cette existence si frêle aux hasards de son incommode traversée ? Il semble qu'en France comme en Orient, les jours de Julia de Lamartine fussent comptés, et que son père n'eût aucun reproche à s'adresser réellement de ce fait. Néanmoins, bien des apparences, de ces apparences dont le cœur souffre après l'événement, comme de remords, bien des apparences étaient contre lui. Comment être parti, la sachant si gravement atteinte ? Comment surtout n'avoir pas rebroussé chemin, lorsque des crises violentes de son mal l'ont prise en Italie ? Le dénouement fatal attribue plus tard à certaines notes qui concernaient la santé de l'enfant, une portée cruelle :

Malte, 28, 29 et 30 juillet.

Séjour forcé à Malte par *la maladie* de Julia. *Nous hésitons, nous délibérons si nous ne retournerons pas à la côte de France ou d'Italie. Une considération nous détermine. Il faut avec la quarantaine quinze à vingt jours pour être rentré en France. Il n'en faut que six pour toucher aux côtes de la Grèce, et de là quatre*

pour Smyrne. A Smyrne, beau climat, air doux et pur, campagnes riantes et éloignées de la mer à louer. Nous nous décidons *pour* Smyrne. Nous levons l'ancre... » (1)

Ces hésitations font trop sentir la gravité du mal dont souffrait Julia, et les responsabilités engagées dans la décision prise. Le passage est donc ainsi transformé :

Séjour forcé à Malte par *une indisposition* de Julia. *Elle se rétablit ;* nous nous décidons *à aller* à Smyrne *en touchant à Athènes. Là, j'établirai ma femme et mon enfant ; et j'irai seul, à travers l'Asie Mineure, visiter les autres parties de l'Orient.* Nous levons l'ancre... » (2)

La même préoccupation, sans aucun doute, enentraîne Lamartine, en rédigeant ses notes, à supprimer le long fragment qu'on trouvera plus loin, où sont mentionnées toutes les offres aimables d'hospitalité qu'avait provoquées dans la colonie Maltaise l'annonce de la maladie de Julia (3). De telles corrections font sentir combien vive était encore chez le poète la blessure que la perte de son enfant lui avait faite au cœur. Elles montrent aussi, croyons-

(1) *Manuscrit* 43, p. 57 verso.

(2) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 65, in-8°, p. 56.

(3) *Manuscrit* 43, p. 59 verso, 60 recto.

nous, comme celles qui précèdent, avec quel tact, quelle délicatesse sans cesse attentive, Lamartine savait esquiver ces fausses notes que d'autres, à côté de lui, poètes aussi grands sans doute, mais d'une moindre hauteur d'âme, ne savaient pas toujours éviter.

V

LE SENS

Quelque chose, de la première à la dernière rédaction du *Voyage*, s'est modifié d'une façon plus sensible et plus curieuse encore que la forme : c'est la pensée. Les ambitions poétiques de Lamartine, de 1832 à 1834, ont fait progressivement place à des ambitions d'une autre nature, et celles-ci ont, avec elles, entraîné de profonds bouleversements dans le domaine des croyances. On a montré ailleurs quel guide, depuis si longtemps écouté, a continué de diriger alors l'évolution doctrinale de l'écrivain et de l'homme politique (1) ; on n'y reviendra pas maintenant. Mais, à l'appui de cette opinion, on voudrait reproduire ici la plupart des textes qui démontrent avec surabondance combien les idées de Lamartine pendant ces deux ans ont changé.

(1) Cf. *Lamennais et Lamartine* (Paris, Bloud).

Absorbé déjà par le rôle actif qu'il entrevoit, par cette poésie en actes qui sera bientôt sa vie même, il renonce progressivement à son poème, à cette grande œuvre d'ensemble qui jusqu'alors avait été l'objectif et comme le centre de ralliement de tous ses efforts d'écrivain. En 1832, alors que ses premiers essais électoraux, malgré leur échec, commençaient à le détourner de sa première voie tracée, il écrivait, parlant de son poème : « J'esquisserai quelques scènes, je murmurerai quelques chants, et tout sera dit » (1). Maintenant, en juillet 1834, nous lisons : « j'esquisserai *peut-être* quelques scènes... » (2). Le détachement des projets longtemps caressés s'accentue. Un peu plus loin, au moment de faire voile pour l'Orient, il demandait à Dieu un poème selon son cœur, une parole qui ranimerait le monde pour un siècle : « O que *je puisse* la dire ! » (3) s'écriait-il alors. Au retour, l'expresssion s'est modifiée, et non pas dans le sens de l'affirmation : « O, que *ne puis-je* la dire ! » (4) corrige-t-il.

L'obstacle, ce sont les projets politiques qui, au souffle des premiers succès parlementaires, ont

(1) *Manuscrit* 43, p. 9 recto.

(2) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 25, in-8°, p. 20.

(3) *Manuscrit* 43, p. 9 recto.

(4) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 26, in-8°, p. 21.

surgi ; Lamartine devenu homme public ajoute des professions de foi politiques destinées à dessiner son personnage devant l'opinion, qui ne sont pas dans la rédaction manuscrite de 1832, et pour cause. Il ne songeait pas, alors, à afficher le programme du parti social ; maintenant, c'est une autre affaire : il loue la génération nouvelle « qui n'a ni préjugés ni vengeances dans l'esprit. Elle se présente pure et pleine de force à l'entrée d'une nouvelle carrière, avec l'enthousiasme d'une idée... L'heure serait venue d'allumer le phare de la raison et de la morale sur nos tempêtes politiques, de formuler le nouveau symbole social que le monde commence à pressentir et à comprendre : le symbole d'amour et de charité entre les hommes, la politique évangélique !... Que le ciel suscite des hommes ! » (1) Lui-même a bien la prétention d'être un de ces hommes suscités du ciel, et de rallier autour de lui cette génération nouvelle à laquelle, par les fenêtres de la Chambre, et par-dessus les têtes des députés, il ne cessera pendant 14 ans de parler.

Il élargit donc maintenant ses apostrophes à la mesure de ses ambitions nouvelles, qui ont grandi : il avait noté, encore tout enthousiasmé de l'admi-

(1) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 22-23, in-8°, p. 18.

rable accueil qu'il avait reçu à Marseille avant son départ : « O Marseille ! tu méritais mieux : ton enthousiasme était digne d'un véritable poète, d'un de ces hommes qui gravent un monde, une époque dans leurs vers » (1). Mais combien, au retour, ses vœux dépassent le cercle trop étroit pour lui désormais, de Marseille : il corrige : « O Marseille ! *O France !* tu méritais mieux : *ce temps, ce pays*, ces jeunes hommes étaient dignes de contempler un véritable poète, un de ces hommes qui gravent un monde et une époque dans la mémoire harmonieuse du genre humain (2) ». Par delà Marseille, il s'adresse à toute la France, et déjà prend l'attitude qu'illustrera si brillamment toute sa carrière d'orateur.

Aussi, tandis qu'en 1832, il faisait la leçon au pays et ménageait le pouvoir, en 1834, c'est le pouvoir qu'il flétrit et le pays qu'il ménage : « On faisait une prière le soir à bord des vaisseaux, lisons-nous dans le manuscrit. La prière est morte sur *nos* lèvres. Ce *vieux* souffle de l'homme, que les fils d'Adam s'étaient transmis jusqu'à nous avec leurs joies ou leurs douleurs, s'est éteint *dans ce pays*

(1) *Manuscrit* 43, p. 8 verso.

(2) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 25, in-8°, p. 20.

d'orgueil et de calcul net ; cela ne produit pas son escompte visible, ni un écu, ni un grade. Et puis cela fait sourire ces superbes enfants du siècle impie à qui Voltaire et le CONSTITUTIONNEL *ont enseigné leur sublime sagesse.* L'ombre de Dieu *leur* fait peur (1)... »

Il imprime :

« On faisait une prière le soir, à bord des vaisseaux ! *Depuis la révolution de Juillet on n'en fait plus.* La prière est morte sur *les* lèvres *de ce vieux libéralisme du* XVIIIe *siècle qui n'avait lui-même rien de vivant que sa haine froide contre les choses de l'âme.* Ce souffle *sacré* de l'homme, que les fils d'Adam s'étaient transmis jusqu'à nous avec leurs joies ou leurs douleurs, *il* s'est éteint *en France, dans nos jours de dispute et d'orgueil ; nous avons mêlé Dieu dans nos querelles.* L'ombre de Dieu fait peur *à certains hommes* (2). »

La nuance qui sépare les deux rédactions est sensible : en 1832, il reprochait son matérialisme au pays, qu'il rêvait de moraliser, maintenant c'est le régime de Juillet dont il condamne les tendances en homme politique qui prélude à son attitude d'opposant.

(1) *Manuscrit* 43, p. 11 verso et 12 recto.

(2) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 28, in-8°, p. 22-23.

Si la pensée politique de Lamartine s'est transformée, sa pensée religieuse, sous des influences que nous avons étudiées ailleurs, ne s'est pas modifiée d'une façon moins sensible ; il sort maintenant sans scrupule des bornes de l'orthodoxie. Le pèlerinage chrétien qu'était avant tout son voyage en 1832 devient, dans sa pensée, en 1834, un pèlerinage poétique. « Ce pèlerinage, *sinon du poète, du moins du chrétien*, aurait plu à ma mère ! » (1), écrivait-il spontanément, et très exactement aussi, le jour même de son départ. Nul doute en effet que Mme de Lamartine, dont on connaît la solide et tendre piété, se fût surtout intéressée au côté religieux de cette aventureuse entreprise. C'est donc au prix d'une altération de la vérité que Lamartine substitue aux expressions du manuscrit, celles-ci, qui dénotent un changement bien complet dans l'ordre des croyances : « Ce pèlerinage, *sinon de chrétien, au moins d'homme et de poète*, aurait tant plu à ma mère » (2). Ces lignes ne sont plus de l'époque où il déclarait être de ceux dont l'esprit meurt sous le doute : « Mes yeux sont de l'Orient, notait-il en 1832, mon âme est amour, et mon esprit est *de la nature* de ceux *qui meurent sous*

(1) *Manuscrit* 43, p. 5 recto.

(2) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 21, in-8°, p. 17.

le doute, mais qui portent en eux un instinct de lumière... » (1). En 1834, il supprime les mots soulignés, et pour cause (2) : car le doute ne l'a pas tué. Du moins l'entraîne-t-il à faire disparaître les manifestations trop expressives de sa foi passée : il avait noté qu' « une femme de Marseille, accompagnée *de sa famille et de quelques amis* », était montée à l'heure du départ, sur une hauteur qui dominait la mer, afin d' « *assister au sacrifice qu'elle faisait offrir* » (3) pour les voyageurs. Il imprime : « Une femme de Marseille, accompagnée *de ses enfants, a devancé le jour et est allée prier pour nous au sommet de cette montagne* » (4). Le saint sacrifice se transforme en une prière moins compromettante ; et l'assistance se réduit maintenant aux enfants. Ailleurs, il avait montré « la chapelle de Notre-Dame de la Garde, pèlerinage des marins provençaux ; *idée touchante d'une amitié bien vraie, puisqu'elle ose parler à Dieu d'elle-même* » (5). Le joli commentaire pieux disparaît à l'impression, et Lamartine le remplace par une platitude : « pèlerinage des marins provençaux *avant*

(1) *Manuscrit* 43, p. 45 recto et verso.
(2) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 56, in-8°, p. 48.
(3) *Manuscrit* 43. p. 10 recto.
(4) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 26, in-8°, p. 21.
(5) *Manuscrit* 43, p. 10 recto.

le départ et au retour de tous leurs voyages » (1).

Ce sont là seulement les indices d'un renversement religieux dont les précisions qui vont suivre feront mieux sentir la gravité. Comparez ces deux rédactions successives du même passage à propos de la suppression de la prière du soir à bord des vaisseaux, depuis la révolution de Juillet :

1832	1834
O démence! rendons grâce à Dieu. Cette génération s'en va, et celle qui lui succède, si elle ne confesse pas son Dieu dans la même langue que nous, le sent, le proclame et l'adore au moins dans ses œuvres. Elle n'est pas toute chrétienne, mais elle est presque toute religieuse (2).	Heureusement le XIX[e] siècle passe, et j'en vois approcher un meilleur, un siècle vraiment religieux, où, si les hommes ne confessent pas Dieu dans la même langue et sous les mêmes symboles, ils le confesseront au moins sous tous les symboles et dans toutes les langues ! (3)

Rien de plus caractéristique que ces deux expressions si différentes : en 1832, Lamartine remarque que la jeune génération ne confesse pas Dieu tout entière dans la même langue que lui, c'est-à-dire n'est pas toute catholique ; en 1834, il remarque que tous ne confessent pas Dieu *dans la même langue et*

(1) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 26, in-8°, p. 21.

(2) *Manuscrit* 43, p. 12 recto et verso.

(3) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 28, in-8°, p. 23.

sous les mêmes symboles, et laisse entendre que tous les symboles se valent pour confesser Dieu.

Une impression analogue résulte de la comparaison des deux textes suivants :

1832	1834
Je me suis promené une heure sur le pont *solitaire en* faisant ces tristes ou consolantes réflexions, *et en murmurant* toutes les prières que ma mère *m'a apprises* quand j'étais enfant; les lambeaux de psaumes remontaient dans ma mémoire,	Je me suis promené une heure sur le pont *du vaisseau, seul, et* faisant ces tristes ou consolantes réflexions ; *j'y ai murmuré du cœur et des lèvres* toutes les prières que *j'ai apprises de* ma mère quand j'étais enfant; *les versets,* les lambeaux de psaumes que *je lui ai si souvent entendu murmurer à voix basse en se promenant le soir dans l'allée du jardin de Milly,* remontaient dans ma mémoire,
et j'éprouvais une volupté *secrète* et profonde à les jeter à mon tour à l'onde, au vent, à cette oreille toujours ouverte pour laquelle *rien des bruits* du cœur ou des lèvres n'est jamais perdu !	et j'éprouvais une volupté *intime* et profonde à les jeter à mon tour à l'onde, au vent, à cette oreille toujours ouverte pour laquelle *aucun bruit* du cœur ou des lèvres n'est jamais perdu. *La prière que l'on a entendu proférer par quelqu'un qu'on aima et qu'on a vu mourir est doublement sacrée. Qui de nous ne préfère le peu de mots que lui a enseignés sa mère aux plus belles hymnes qu'il pourrait composer lui-même? Voilà pourquoi, de quelque religion que notre raison nous fasse à l'âge de raison, la prière chrétienne sera toujours la prière du*

J'ai fait seul la prière du soir [et de la mer] pour cette femme, pour cette belle enfant qui jouait pendant ce temps sur le pont dans la chaloupe avec la chèvre qui doit lui donner son lait. *Mes compagnons de voyage, tous hommes de Dieu, de foi, d'espérance, priaient aussi séparément dans leur chambre* (1).

genre humain. J'ai fait seul *ainsi* la prière du soir et de la mer pour cette femme *qui ne calcule aucun péril pour s'unir à mon sort*. pour cette belle enfant qui jouait pendant ce temps sur le pont dans la chaloupe avec la chèvre qui doit lui donner son lait, *avec les beaux et doux lévriers qui lèchent ses blanches mains, qui mordillent ses longs et blancs cheveux* (2).

Cette insistance, dans la dernière rédaction, sur les enseignements maternels, sur la préférence qu'on accorde au *peu de mots* ainsi appris, par rapport aux plus belles hymnes que l'on pourrait composer ; toute cette préparation à la phrase : « de quelque religion que votre raison vous fasse à l'âge de raison », prend évidemment l'allure d'une excuse pour la faiblesse de s'être laissé aller à répéter ses prières. Je n'insiste pas sur la haute signification qu'on est en droit d'attribuer à la suppression du passage qui nous montrait tous les compagnons de Lamartine, agenouillés en vrais pèlerins dans leurs chambres. Mais que l'on compare les deux rédactions suivantes, et que l'on dise si, de l'une à l'autre, la décadence religieuse n'apparaît pas en pleine lumière :

(1) *Manuscrit* 43, p. 12 verso, 13 recto.

(2) *Voyage en Orient*, t. V, in-16, p. 28-29, in-8°, p. 23-24.

1832	1834
Je ne voulais pas mourir... sans avoir remué dans mes mains un peu de cette *poudre* qui fut la terre de notre première *mère*, la terre des prodiges : *sans avoir baisé surtout les murailles écroulées de cette Jérusalem du Christ où le Verbe divin se révéla à la pensée humaine : Berceau de nos croyances, source de notre morale, espérance de notre destinée* (1).	*J'avais besoin de remuer, de pétrir* dans mes mains un peu de cette *terre* qui fut la terre de notre première *famille*, la terre des prodiges*; de voir, de parcourir cette scène évangélique, où se passa le grand drame d'une sagesse divine aux prises avec l'erreur et la perversité humaines; où la vérité morale se fit martyre pour féconder de son sang une civilisation plus parfaite!* (2)

Que de nuances, distinguant ces deux fragments, accusent de l'un à l'autre la disparition de la foi! « *Notre première mère* » devient : « *Notre première famille* », expression dont le caractère plus vague peut s'entendre symboliquement de la famille humaine. Il y a moins de tendresse et d'amour dans le besoin de voir la Terre Sainte, et plus de curiosité. Le *Verbe divin* devient la *sagesse divine;* plus de révélation : les mots *se révéla* disparaissent; aux termes : *berceau de nos croyances*, se substitue une *vérité morale* qui n'a plus rien de spécifiquement catholique ni même, à vrai dire, de chrétien. Mais continuons à comparer les deux versions successives de ce passage ; en voici la suite :

(1) *Manuscrit* 43, p. 4 recto et verso.

(2) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 20, in-8°, p. 16.

1832

Ma mère m'avait fait *chrétien ;* j'avais quelquefois cessé de l'être, dans les jours les *plus nébuleux* et les moins purs de ma première jeunesse, *jours qui me font rougir devant Dieu et devant moi-même quand ils repassent devant moi* ; l'amour m'avait rappelé au Christianisme, à ce culte de l'espérance et de l'immortalité, le bonheur et le malheur m'avaient également repoussé dans ce premier asile *de mon cœur, enfin une haute Philosophie m'avait plus tard confirmé dans le Christianisme de sentiment par la raison et la logique.* Je m'étais dit à moi-même : « Où est la vérité parfaite, *pure, claire,* évidente, incontestable? Nulle part, elle est avec Dieu et non avec nous ; *insectes à* l'œil étroit *qui ne pouvons* en absorber un seul rayon. *Mais la* vérité relative, *celle qui est proportionnée à nos ténèbres, à notre ignorance, à notre bassesse, où est elle? Elle est pour moi dans la seule doctrine révélée qui par sa pratique produit tout bien ici-bas, promet et assure toute félicité ailleurs. Ce qui est tout bon est tout vrai. Voilà toute ma polémique religieuse. Or, essayez d'être chrétien parfait et dites s'il restera en vous ou hors de vous qui ne soit pas le bien*

1834

Et puis, j'étais, j'avais été, presque toujours, chrétien par le cœur et par l'imagination ; ma mère m'avait fait *tel* ; j'avais quelquefois cessé de l'être dans les jours les *moins bons* et les moins purs de ma première jeunesse ; *le malheur et* l'amour, *l'amour complet qui purifie tout ce qu'il brûle,* m'avaient également repoussé *plus tard,* dans ce premier asile *de mes pensées, dans ces consolations du cœur qu'on redemande à ses souvenirs et à ses espérances, quand tout le bruit du cœur tombe au dedans de nous, quand tout le vide de la vie nous apparaît après une passion éteinte, ou une mort qui ne nous laisse rien à aimer ! Le Christianisme de sentiment était redevenu une douce habitude de ma pensée ;* je m'étais dit *souvent* à moi-même : « Où est la vérité parfaite, évidente, incontestable? *Si elle est quelque part, c'est dans le cœur, c'est dans l'évidence sentie, contre laquelle il n'y a pas de raisonnement qui prévale. Mais la vérité de l'esprit n'est complète* nulle part ; elle est avec Dieu et non avec nous ; *notre* œil *est trop* étroit *pour* en absorber un seul rayon ; *toute* vérité *pour nous n'est que* relative ; ce qui sera le plus utile aux hommes sera donc le plus vrai aussi ; la doc-

et le bon parfait? il faut donc être chrétien si l'on veut poursuivre le bien, le bon, le beau parfaits, car ce qui est parfait ne peut être qu'un don de Dieu, et toute perfection de morale prouve la divinité et son émanation. Je suis donc chrétien de cœur, et par le cœur chrétien d'esprit. Comment chrétien ne pas chercher et adorer les pas du Christ sur ces collines calcinées où ses pas divins semblent avoir tout dévoré jusqu'à la pierre? comment ne pas étendre ses bras vers lui du haut du calvaire? comment ne pas visiter d'avance la funèbre vallée où viendront comme un reflux de la mort, se presser toutes les générations écoulées, muettes devant le juge dont le Verbe les jugera et nous juge chaque jour d'avance par le retentissement de l'évangile dans nos cœurs? (1)

trine la plus féconde en vertus divines sera *donc celle qui contiendra le plus de vérités divines, car ce qui est bon est vrai ». Toute ma logique religieuse était là; ma philosophie ne montait pas plus haut; elle m'interdisait les doutes, les dialogues interminables de la raison avec elle-même; elle me laissait cette religion du cœur, qui s'associe si bien avec tous les sentiments infinis de la vie de l'âme, qui ne résout rien, mais qui apaise tout* (2).

Eh bien, je dis que celui qui examinera ces deux textes si différents, reconnaîtra sans peine combien, de l'un à l'autre, la pensée de Lamartine s'est modifiée, et comment sa foi religieuse est tombée. « *Ma mère m'avait fait chrétien* »; cela est net et catégorique, nul ne peut s'y méprendre; cela veut dire :

(1) *Manuscrit* 43, p. 4 verso, 6 recto.

(2) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 20-21, in-8°, p. 16-17.

je suis catholique. Mais si nous lisons : « *J'étais, j'avais été, presque toujours chrétien par le cœur et par l'imagination* », oh alors, nous n'aurons pas tort d'apercevoir un christianisme déjà honteux et qui cherche dans les entraînements du cœur et les caprices de l'imagination des excuses à sa foi passée. Je dis que s'il renonce à parler de cette haute philosophie — celle de Lamennais — qui l'avait plus tard confirmé dans le Christianisme de sentiment par la raison et la logique, c'est que cette *haute philosophie* l'emporte aujourd'hui dans une voie tout opposée à celle du catholicisme. Et c'est pour cela qu'il efface la profession qu'il faisait en 1832 de se rattacher à « *la seule doctrine révélée qui par sa pratique produit tout bien ici-bas, promet et assure toute félicité ailleurs* ». Pareillement, si aux expressions presque mystiques qui terminent le fragment dans le manuscrit, à cette adoration « *des pas du Christ sur ces collines calcinées où ses pas divins semblent avoir tout dévoré jusqu'à la pierre* », à ces bras étendus « *vers lui du haut du calvaire* », Lamartine substitue « cette religion du cœur... *qui ne résout rien*, mais qui apaise tout » ; qui donc à cette correction, ne reconnaîtrait la chute ?

Non moins caractéristique est la comparaison de ces deux leçons du passage qui fait suite immédiate au précédent :

1832	1834
Et encore je me *disais* — ce pèlerinage *sinon du poète, au moins du chrétien* aurait plu à ma mère *pendant qu'elle vivait!* c'est elle dont l'âme se fût exaltée devant ce théâtre sacré et vide du grand drame *où la divinité et l'humanité jouèrent chacune leur rôle — l'homme* crucifiant, *le Dieu* crucifié... (1)	Je me *dis:* « Ce pèlerinage, *sinon de chrétien, au moins d'homme et de poète,* aurait *tant* plu à ma mère! *Son âme était si ardente, et se colorait si vite et si complètement de l'impression des lieux et des choses!* c'est elle dont l'âme se serait exaltée devant ce théâtre vide et sacré du grand drame *de l'Evangile, de ce drame complet, où la partie humaine et la partie divine de l'humanité jouent chacune son rôle, l'une* crucifiant, l'autre crucifiée... (2)

Non, encore une fois, ce n'est pas le pèlerinage de l'homme et du poète, c'est celui du Chrétien que Mme de Lamartine aurait suivi de l'œil le plus attendri. Et par conséquent lorsque Lamartine, à la rédaction primitive : *ce pèlerinage sinon du poète, au moins du chrétien,* substitue celle-ci : *ce pèlerinage, sinon de chrétien, au moins d'homme et de poète,* — c'est au prix d'une altération du vrai qu'il atténue la trop vive expression de sa foi déjà passée. Et voyez comme, un peu plus loin, avec un sens infiniment délicat des nuances et des susceptibilités de notre langue, à la formule primitive qui opposait si nette-

(1) *Manuscrit* 43, p. 6 recto.

(2) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 21, in-8°, p. 17.

ment et si chrétiennement la divinité à l'humanité, l'homme à Dieu, il substitue cette formule bizarre qui confond *la partie humaine et la partie divine de l'humanité* — et qui *divinise* l'humanité plus qu'elle n'*humanise* le Christ.

C'est qu'en vérité, du catholicisme de Lamartine il ne reste maintenant que bien peu de chose ; cette discipline qu'il s'était imposée a fini par céder au pouvoir dissolvant du siècle. Lisez plutôt, pour vous en convaincre, ces lignes qui terminent les pages qu'il ajoute, en août 1834, au récit de sa visite au Parthénon (1) : « A mesure que les religions se spiritualisent, écrit-il, les temples s'en vont ; le christianisme lui-même, qui a construit le gothique pour l'animer de son souffle, laisse ses admirables basiliques tomber peu à peu en ruine ; les milliers de statues de ses demi-dieux descendent par degrés de leurs socles aériens autour de nos cathédrales ; il se transforme aussi, et ses temples deviennent plus nus et plus simples à mesure qu'il se dépouille lui-même des superstitions de ses âges de ténèbres, et qu'il résume davantage la grande pensée qu'il propagea sur la terre, pensée du Dieu unique prouvé par la raison et

(1) *Manuscrit* 45, p. 19 recto, 21 verso, et *manuscrit* 53, p. 1-9.

adoré par la vertu » (1). Combien ces lignes sont loin, par la pensée qu'elles expriment, de celles-ci, supprimées, bien entendu, en 1834, de la conversation avec lady Stanhope, et que nous retrouvons dans le manuscrit telles que, en 1832, le poète catholique les y avait jetées : « *Une fois cette conviction entrée dans mon cœur,* écrivait-il alors, *je soumets ma conviction de détail à ceux que le Christ a faits les héritiers de sa doctrine, à ceux à qui il a dit : Je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles*; *et je crois cette humiliation volontaire de notre intelligence individuelle un sacrifice d'aussi bonne odeur à Dieu qu'une pratique utile à la paix et à la résignation de notre pensée ici-bas* » (2). Oui, ces lignes-là sont bien de l'homme qui invoquait à la même époque son *humble Christianisme.* Mais quel changement depuis ! Ce qu'il appelait en 1832 *mon humble Christianisme* (3) devient désormais : *mon rationalisme chrétien* (4) ; et à l'expression : *le sauveur des hommes* (5), il substitue maintenant celle-ci, plus dégagée des

(1) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 114, in-8°, p. 101.

(2) *Manuscrit* 46, p.

(3) *Manuscrit* 46, p. 14 recto.

(4) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 177, in-8°, p. 158.

(5) *Manuscrit* 46, p. 29 recto. Cf. le mot *régénéré*, appliqué au monde, qui disparaît à l'impression.

croyances traditionnelles : *le Fils de l'Homme* (1).

Si les catholiques qui continuaient alors à fonder quelque espoir sur l'avenir littéraire de Lamartine avaient pu comparer, comme nous l'avons fait, le manuscrit primitif au texte qu'on leur livrait, que d'illusions les plus perspicaces, les mieux avertis n'auraient-ils pas perdues ! Ils auraient vu le mal romantique pénétrer et détruire enfin pour un temps, ou du moins ébranler profondément les fortes assises religieuses selon lesquelles la tradition, l'hérédité, l'éducation avaient ordonné son génie. Il fallait, pour que fût possible le retour véritable à l'ordre dont le jeune et brillant espoir se laisse entrevoir aujourd'hui, que le mal eût développé toute sa virulence, et même aux dépens des meilleurs : Lamartine, comme tant d'autres, fut en cela victime des superstitions et des préjugés de son temps. Qui donc oserait lui en faire un reproche, lorsque nous voyons tant d'intelligences qui se croient et qui se disent libres, attardées et comme enchaînées aux pieds de ces vieilles idoles dont la jeune génération — j'entends celle qui vit et qui pense — a fait le tour et ne veut plus.

(1) *Voyage en Orient*, t. I, in-16, p. 188, in-8°, p. 167.

Bib. nat. mss. n.a.f. Lamartine, 43.

N° 1.

PAYSAGES ET PENSÉES

P. 1.

OU

Notes

pendant un Voyage en Orient.

Ed. Hachette, in-16, t. I, p. 19.

Pour *s'expliquer* comment, touchant à la fin de
m'expliquer à moi-même déjà
ma jeunesse, à cette époque de la vie où l'homme
se retire du monde idéal pour entrer dans *la triste*
le
et pâle région des intérêts matériels, j'ai quitté ma
monde
belle et paisible existence *à* Saint-Point, *des parents,*
de
des amis aimés, et toutes les innocentes délices du
foyer domestique charmé par une femme, embelli
par *une* enfant; pour *s'*expliquer, dis-je, *cette*
un m' à moi-même
aliénation de la ligne vulgaire de l'existence, il
comment je vogue à présent sur la vaste mer vers des bords et un
faut lire les vers qui suivent. Je les écrivis à Marseille
avenir inconnu, je suis obligé de remonter à la source de toutes

quelques jours avant de mettre à la voile — ils
mes pensées, et d'y chercher les causes de mes sympathies et
expriment poétiquement peut-être mais bien moins poé-
de mes goûts voyageurs. C'est que l'imagination a aussi ses
tiquement encore que ma pensée le motif réel de ma
besoins et ses passions !
résolution — (ici l'adieu) — ils sont toute la vérité :

p. 2. *J'étais* poète, c'est-à-dire intelligent de cette belle
Je suis né plus ou moins
langue que Dieu parle à tous les hommes, mais
surtout à quelques-uns, par la voie de ses
plus clairement
œuvres. Jeune, j'avais entendu *cette parole silencieuse*
ce verbe de la nature, cette
dans les montagnes,
parole formée d'images et non de sons
dans les forêts, sur les lacs, aux bords
des abîmes et
des torrents de l'*Europe ;* j'avais *rendu*, traduit
mon pays et des Alpes même
dans la langue *parlée* quelques-uns de ses accents
écrits p. 20.
qui m'avaient remué, et qui à leur tour remuaient
les âmes : mais ces accents ne me suffisaient
d'autres
pas; j'avais épuisé ce peu de paroles divines que
plus
le ciel et la terre, la mer de nos pays jettent à
notre terre d'Europe jette

l'homme ; j'avais soif d'en entendre d'autres sur des
rivages plus sonores et plus éclatants. Mon imagina-
p. 3. tion était amoureuse *du ciel*, de la mer, des déserts,
des montagnes, des mœurs *antiques*, des traces
et
humaines et surtout divines du religieux Orient. Toute
de Dieu dans l'
ma vie l'Orient avait été le rêve de mes jours de
ténèbres dans les brumes *de mon pays*
d'automne et d'hiver de ma
natal. Mon corps, comme mon âme, est fils du
vallée natale.
soleil ; il lui faut *ce rayon vivifiant* que cet
la lumière, il lui faut ce rayon de vie
astre darde *voluptueusement* non pas du sein déchiré
de nos nuages *pâles*, mais du *sein profond* de ce
d'Occident fond
ciel de pourpre *dont la couleur comme celle* de la
qui ressemble à la gueule
fournaise *explique à l'œil la chaleur, et qui après*
; ces rayons qui ne sont pas seulement une lueur, mais
avoir glissé en s'éteignant par degrés jusqu'aux bords
qui pleuvent tout chauds, qui
du firmament et calciné en passant les rochers blancs
calcinent en tombant les roches blanches, les
ou jaunes des cîmes de l'horizon, vient teindre
dents étincelantes des pics des montagnes, et qui viennent
l'Océan de *ses roses et flotter* comme un incendie
rouge

p. 4 recto. *dans* ses lames; *et puis, enfant j'avais tant lu la*
flottant sur

Bible ouverte avec ses gravures enchantées sur les genoux de ma mère, les tentes du patriarche, le chien, le chameau, la vigne, les noms retentissants et doux de cette première famille des hommes, leurs mœurs rustiques, leur[s] *communications de toutes les heures avec le créateur qui traitait encore l'homme en enfant, tout cela s'était gravé en traits si vivants, si ineffaçables dans ma pensée que je ne voulais pas mourir sans avoir dit et moi aussi! — sans avoir remué*
J'avais besoin de remuer, de pétrir

dans mes mains un peu de cette *poudre* qui fut la
terre

p. 4 verso. terre de notre première *mère*, la terre des prodiges :
famille

sans avoir baisé surtout les murailles écroulées
de voir, de parcourir, cette scène évangélique où se passa le grand

de cette Jérusalem du Christ où le Verbe divin
drame d'une sagesse divine aux prises avee l'erreur et la perver-

se révéla à la pensée humaine! Berceau de nos
sité humaine ; où la vérité morale se fit martyre pour féconder de

croyances, source de notre morale, espérance de
son sang une civilisation plus parfaite ! Et puis j'étais, j'avais été,

notre destinée!
presque toujours, chrétien par le cœur et par l'imagination ;

Ma mère m'avait fait *chrétien;* j'avais quelquefois
ma **tel**

cessé de l'être dans les jours les *plus nébuleux* et les
moins bons
moins purs de ma première jeunesse, *jours qui me*
:
font rougir devant Dieu et devant moi-même quand
ils repassent devant moi ; l'amour *m'avait*
le malheur et , l'amour
rappelé au Christianisme, à ce culte de l'espérance
complet qui purifie tout ce qu'il brûle, m'avaient également re-
et de l'immortalité, le bonheur et le malheur
poussé plus tard dans ce premier asile de mes pensées, dans ces
m'avaient également repoussé dans ce premier asile
consolations du cœur qu'on recommande à ses souvenirs et à ses P. 21.
de mon cœur, enfin une haute Philosophie m'avait
espérances, quand tout le bruit du cœur tombe au dedans de
p. 5 recto *plus tard confirmé dans le Christianisme de senti-*
nous, quand tout le vide de la vie nous apparaît après une
ment par la raison et la logique.
passion éteinte, ou une mort qui ne nous laisse rien à aimer !
Ce christianisme de sentiment était redevenu une douce habi-
Je m'étais dit à moi-même :
tude de ma pensée ; je souvent
Où est la vérité parfaite, *pure, claire*, évidente,
incontestable ?
Si elle est quelque part, c'est dans le cœur,
c'est dans l'évidence sentie, contre laquelle il n'y a pas de rai-
sonnement qui prévale. Mais la vérité de l'esprit n'est
Nulle part ; elle est avec Dieu et non avec
complète nulle

nous ; *insectes à l'œil* étroit *qui ne pouvons* en
notre est trop pour
absorber un seul rayon. *Mais la* vérité
Toute pour nous n'est que
relative, *celle qui est proportionnée à nos ténèbres,*
; ce qui sera le plus utile aux hommes sera donc le
à notre ignorance, à notre bassesse, où est-elle? Elle
plus vrai aussi ; la doctrine la plus féconde en vertus divines
est pour moi dans la seule doctrine révélée qui par
sera donc celle qui contiendra le plus de vérités divines, car ce
sa pratique produit tout bien ici-bas, promet et assure
qui est bon est vrai. » Toute ma logique religieuse était là ;
toute félicité ailleurs. Ce qui est tout bon est tout vrai,
ma philosophie ne montait pas plus haut ; elle m'interdisait les
voilà toute ma polémique religieuse. Or, essayez d'être
doutes, les dialogues interminables de la raison avec elle-même ;
chrétien parfait et dites s'il restera en vous ou hors
elle me laissait cette religion du cœur, qui s'associe si bien avec
de vous qui ne soit pas le bien et le bon parfait?
tous les sentiments infinis de la vie de l'âme, qui ne résout rien,
Il faut donc être chrétien si l'on veut
mais qui apaise tout.

p. 5 verso. *poursuivre le bien, le bon, le beau parfaits, car ce qui est parfait ne peut être qu'un don de Dieu, et toute perfection de morale prouve la divinité de son émanation. Je suis donc chrétien de cœur, et par le cœur chrétien d'esprit. Comment chrétien ne pas chercher et adorer les pas du Christ sur ces collines calcinées où ses pas divins semblent avoir tout dévoré jusqu'à la pierre?*

comment ne pas étendre ses bras vers lui du haut du calvaire? comment ne pas visiter d'avance la funèbre vallée où viendront comme un reflux de la mort, se presser toutes les générations écoulées, muettes devant le Juge dont le Verbe nous jugera et nous juge chaque jour d'avance par le retentissement de l'évangile dans

p 6 recto. *nos cœurs?* *et encore* je me *disais* — *ce*

10 juillet, 7 heures du soir dis « Ce

pèlerinage sinon *du poète,* au moins *du chrétien*

de chrétien d'homme et de poète

aurait plu à ma mère *pendant quelle vivait*

tant ! Son âme était si ardente et se co-

c'est elle

lorait si vite de l'impression des lieux et des choses !

dont l'âme se *fût* exaltée devant ce théâtre *sacré* et

serait vide

vide du grand drame *où la divinité et l'humanité*

sacré de l'Evangile, de ce drame complet

jouèrent

où la partie humaine et la partie divine de l'humanité jouent

chacune leur rôle — *l'homme* crucifiant, *le Dieu*

l'une l'autre

crucifié — ce *pèlerinage de son* fils

crucifiée ! voyage du qu'elle aimait tant

doit lui *plaire* encore dans le séjour céleste où je

sourire

la vois, elle se jettera

elle veillera sur nous, comme une se-

entre nous et les tempêtes, entre nous
conde Providence

et *le* désert, *entre nous et l'arabe.* Elle pro-
l'Arabe du

p. 6 verso. tégera son *enfant, celle que son en-* p. 22.
contre tous les périls fils sa fille d'adoption,

fant a choisie pour épouse, et surtout cette petite fille
et sa petite fille, ange visible de notre destinée que nous emme-

sur laquelle ses yeux se reposaient avec tant de com-
nons avec nous partout. Elle l'aimait tant! elle reposait son

plaisance comme sur l'espérance la plus jeune de sa
regard avec une si ineffable tendresse, avec une volupté si péné-

nombreuse génération.
trante, sur le visage charmant de cette enfant, la dernière et la

. *Elle*
plus belle espérance de ses nombreuses générations !

priera là-haut pour nous, elle veillera sur nous et,
Et

s'il y a imprudence dans *mon* entreprise,
cette que nous

elle me la fera pardonner
avions souvent rêvée ensemble,

en faveur des motifs qui sont *tout amour,*
là-haut : Amour,

poésie et *religion.*
Poésie Religion.

Même jour, soir
le

J'ai été accueilli à Marseille comme un frère, un
La politique revient nous assaillir jusqu'ici : la France est

fils, un ami par tous les hommes excellents de cette
belle à voir dans un prochain avenir ; une génération grandit·
p. 7 recto. *grande et belle ville. Chaque jour, chaque heure m'y*
qui aura, par la vertu de son âge, un détachement complet de
apportaient des démonstrations plus touchantes de
nos rancunes et de nos récriminations de quarante ans. Peu lui
sympathie et d'affection. Je crois y avoir passé dix
importe qu'on ait appartenu à telle ou telle dénomination hai-
ans, j'y ai passé 20 jours. Quel pays que la France,
neuse de nos vieux partis ; elle ne fut pour rien dans les que-
et surtout cette Italie de la France ! comme l'homme
relles ; elle n'a ni préjugés ni vengeances dans l'esprit. Elle se
et la femme y sont puissamment doués l'un de beauté
présente pure et pleine de force à l'entrée d'une nouvelle
et d'amour ! l'autre d'imagination, d'âme et d'har-
carrière, avec l'enthousiasme d'une idée ; mais cette carrière,
monie ! J'ai trouvé plus de poésie à Marseille,
nous la remplissons encore de nos haines, de nos passions, de
poésie pensée ou écrite,
nos vieilles disputes. Faisons-lui place.

peu importe, que je n'en connais dans tout le reste de
la France et de l'Italie. — En France elle n'est pas —
p. 7 verso. *En Italie elle est, mais elle dort. — Il faut bien espé-*
rer d'un pays qui produit une pareille jeunesse —
il faut pleurer de le quitter — ce n'est pas ma faute.
J'ai fait ce que j'ai pu pour que l'on me choisit
Que j'aurais aimé à y entrer en son nom ; à mêler ma voix à la
pour son organe, pour élever la voix en son nom
sienne à cette tribune qui ne retentit encore que de redites sans

à cette tribune où rien d'élevé ne retentit plus —
écho dans l'avenir, où l'on se bat avec des noms d'hommes !
où l'on se bat avec des noms d'hommes au lieu
L'heure serait venue d'allumer le phare de le raison et de la
de faire luire le phare des tempêtes politiques, les
morale sur nos tempêtes politiques, de formuler le nouveau sym-
vastes et hauts principes du christianisme politique !
bole social que le monde commence à pressentir et à comprendre :
le symbole d'amour et de charité entre les hommes, la politique
p. 8 recto. *Ma conscience au moins ne me reproche*
évangélique. Je ne me reproche du moins pour ma part
*pas d'*égoïsme à cet égard ! *ce voyage même, je le*
aucun ; j'aurais sacrifié à ce devoir
sacrifiais, ils ne l'ont pas voulu, j'en remercie le ciel.
mon voyage même, ce rêve de mon imagination de seize ans ! p. 23.
Mais qu'un autre soit suscité pour lui, car notre poli-
Que le ciel suscite des hommes !
tique *des deux côtés* fait honte à *notre philosophie,*
l'homme, fait pleurer
honte à notre religion — honte à notre époque —
les anges. La destinée donne une heure par siècle à l'humanité
honte à l'homme, outrage à Dieu.
pour se régénérer ; cette heure c'est une révolution, et les hommes la perdent à s'entre-déchirer ; ils donnent à la vengeance l'heure donnée par Dieu à la régénération et au progrès (1).

(1) Le passage qui suit dans le texte imprimé : *Même jour, toujours à l'ancre. — La révolution de juillet, qui m'a profondément affligé....* à : *tout ce que nous y laissons de cher, d'excellent dans tous les partis,* n'est pas dans le manuscrit.

Même jour, 7 heures.

11 juillet 1832. à la voile. p. 24.

p. 8 verso. *Nous sommes partis de Marseille aujourd'hui*
Aujourd'hui

10 juillet à *5* heures du matin, *sur le brick*
cinq et demie nous avons mis

l'Alceste, capitaine Blanc — armateur Bruno Rostan.
à la voile.

Le temps était superbe. Quelques amis de peu de jours, mais de beaucoup d'affection, *que l'heure matinale n'avait pas effrayés*, avaient devancé le *jour* pour
soleil

nous *donner, pour recevoir un dernier, un long*
accompagner à quelques milles en mer, et nous porter plus loin

adieu. Notre *vaisseau* glissait sur une mer
leur brick aplanie,

limpide et bleue, comme l'eau d'une source
à l'ombre

dans le creux d'un rocher. A peine le poids des vergues, ces longs bras du navire chargés de voiles, faisaient-ils *incliner légèrement* tantôt un bord, tantôt un autre. *Une table était dressée sous une tente sur le*
Un jeune homme de Marseille nous récitait des vers

pont, un déjeuner apporté par nos amis s'y préparait,
admirables, où il confiait ses vœux pour nous aux vents et aux

pendant ce temps, ils me lisaient quelques vers, poé-
flots : nous étions attendris par cette séparation de la terre, par p. 25.

tiques adieux de ce rivage qui sera éternellement cher
ces pensées qui revolaient au rivage, qui traversaient la Pro-
au Poète.
vence, et allaient vers mon père, vers mes sœurs, vers mes amis : par ces adieux, par ces vers, par cette belle ombre de Marseille, qui s'éloignait, qui diminuait sous nos yeux : par cette mer sans limite qui allait devenir pour longtemps notre seule patrie.

O Marseille, tu méritais mieux :
! O France !
ton enthousiasme était digne d'un véritable poète,
ce temps, ce pays, ces jeunes hommes étaient dignes de contempler un
d'un de ces hommes qui gravent uu monde une
et
époque dans *leurs vers.*
la mémoire harmonieuse du genre humain ! Mais
Je ne suis rien qu'un *pauvre*
moi, je le sens profondément, je de ces
homme d'une époque effacée, dont quel-
hommes sans effigie transitoire et
ques *larmes ont été harmonieuses*, dont quelques sou-
p. 9 recto. pirs ont eu *un poétique accent.*
de l'écho, parce que l'écho est plus poétique que le poète.

Cependant
j'appartenais à un autre temps par mes désirs ;
j'ai souvent senti en moi un autre homme ; des horizons immenses, *lumineux, infinis* de poésie philo-
infinis, lumineux

sophique, épique, religieuse, *moderne*, se déchiraient
neuve
devant moi : mais, punition d'une jeunesse
insensée et
perdue ! Ces horizons se refermaient bien vite. Je les
sentais trop vastes pour mes forces physiques ;
je fermais les yeux pour n'être pas tenté de m'y précipiter.
adieu à ces rêves de génie *et* de volupté intellec-
Adieu donc .
tuelle ! Il est trop tard. J'esquisserai quelques
peut-être
scènes, je murmurerai quelques chants, et tout sera
dit. A *un autre aussi !*
d'autres ! et, je le vois avec plaisir, il en vient d'autres. La nature ne fut jamais plus féconde en promesses de génie que dans ce moment. Que d'hommes dans vingt ans, si tous deviennent hommes !

Cependant *encore*, si Dieu voulait m'exaucer, voilà
le don que je lui demanderais : Un poème selon mon
cœur et selon le sien ! une image vivante
visible, animée
et colorée de sa création visible et de sa création
invisible ; voilà *une belle parole* à laisser à ce monde
un bel héritage
de doute et de tristesse, *une parole qui ra-*
de ténèbres, un aliment qui le p. 26.
nimerait pour un siècle ! Oh ! que *je*
nourrirait, qui le rajeunirait ne
puisse la dire ; ou, du moins, me *la dire* à moi-
puis-je le lui donner le donner

même *intérieurement !*

lors même que personne autre que moi n'en entendrait un vers !

p. 9 verso. *A peine* à trois *lieues* en mer, *le* vent d'est, qui
Même jour heures . Le

nous dispute *l'aurore*, a soufflé *violemment*, la mer a
le chemin avec plus de force ;

monté et blanchi ; le capitaine *a déclaré que nous*
déclare qu'il faut regagner

lutterions en vain et qu'il fallait carguer la voile et
la côte, et mouiller dans une baie à deux heures de Marseille.

mouiller près du rivage dans la baie de Montredon.

Nous y sommes *ballottés* doucement *par la vague à*
; la vague nous berce ; la mer

la crête blanche qui vient de la haute mer et qui parle, comme disent les matelots ;

On entend venir de loin un murmure semblable à ce bruit qui sort des grandes villes :

cette

parole de la mer,
menaçante la première que nous entendons,

retentit *fortement* dans l'oreille et dans la poitrine
avec solennité

de *l'homme* qui *va pendant tant de jours et de nuits*
ceux vont

lui parler de si près.

pendant si longtemps.

p. 10 recto. *J'ai à ma gauche* les îles de Pomègue et le château
A notre gauche, nous voyons

d'If, vieux fort *à* tours rondes et grises *couronnant*
avec des qui couronnent

un rocher nu et ardoisé; en face, *une* côte *assez*
sur la

haute couverte de *roches grises et semées çà et là* de
élevée et entrecoupée rochers blanchâtres

nombreuses maisons de campagne dont *le jardin*,
les jardins

entouré de murs *blancs laisse* apercevoir *seulement*
entourés ne laissent que les som-

quelques arbustes ou *quelques treilles vertes ; derrière*,
mités des les arceaux verts des treilles à environ

à une demi-lieue s'élève sur un mamelon isolé et dé-
un mille plus loin dans les terres

pouillé le fort *et* la chapelle de Notre-Dame de
,s'élève de

la Garde, pèlerinage des marins provençaux, *idée*
avant

touchante d'une amitié bien vraie, puisqu'elle ose
le départ et au retour de tous leurs voyages.

parler à Dieu d'elle-même. Ce matin,
à notre insu, à
l'heure même où le vent entrait dans nos voiles

une femme de Marseille, accompagnée de *sa famille*
ses enfants

et de quelques amis a devancé le jour, *a gravi ces ra-*
et est allée prier

vins branlants pour assister au sacrifice qu'elle faisait
pour nous au sommet de cette montagne, d'où son regard ami

offrir pour nous au maître des vents au moment
voyait sans doute notre vaisseau comme un point blanc sur la
même où nous ouvrions nos voiles aux tempêtes. Que
mer.
ces prières leur soient rendues.

Quel monde que *celui* de la prière ! quel lien *ici-* p. 27.
ce monde invi-
bas et ailleurs que celui d'êtres connus ou in-
sible, mais tout-puissant
connus priant les
les uns aux autres, et ensemble ou séparés
uns pour les autres ! *Je crois* que la prière
Il m'a toujours semblé
est la plus grande force et la seule force réelle
cet instinct si vrai de notre impuissante nature, était la seule force réelle, ou du moins la plus grande force
de l'homme ! L'homme ne conçoit pas son effet ;
mais *cet effet est certain — l'instinct de la prière*
que conçoit-il ?
prouve son efficacité, comme l'instinct qui *porte*
. Le besoin pousse
l'homme à respirer prouve que l'air est néces-
lui seul
saire à sa *poitrine. Tout instinct prouve un besoin,*
vie ! L'instinct de la prière prouve aussi à
tout besoin prouve ce qui doit le satisfaire ! C'est la loi
l'âme l'efficacité de la prière :
de la nature, c'est le langage de la raison : prions
donc, *et* Vous
. Et qui nous avez inspiré cette merveilleuse com-

munication avec vous, avec les êtres, avec les êtres invisibles ;
vous,

mon Dieu, exaucez-nous beaucoup ! exaucez-nous au-delà de nos désirs (1) !

Même jour, 11 heures du soir.

Une lune splendide *s'élevait hier soir* entre les p. 11 recto.
semble se balancer
mâts, les vergues, les cordages de deux *vaisseaux* de
bricks
guerre mouillés *entre* nous et les
non loin de entre notre ancrage
belles et noires montagnes du Var ; chaque cordage *des* bâtiments *dont les voiles étaient repliées* se
de ces
dessinait à l'œil, sur le fond bleu et *rose* du ciel de
dessine pourpre
la nuit, comme les fibres *de deux squelettes gigan-*
d'un squelette gigantesque
tesques et décharnés vus de loin, à la lueur im-
et décharné vu pâle et
mobile des lampes de Westminster ou de Saint-Denis. Le lendemain ces squelettes *devaient* reprendre
doivent
la vie, étendre des ailes comme nous, et *s'enfuir*
repliées s'envoler
comme des oiseaux de l'Océan, pour se poser sur
ainsi que aller

(1) Suit une phrase que je n'ai pu lire.

d'autres rivages. Nous *entendions* le *coup*
entendons du pont où je suis

de sifflet aigu du maître d'équipage *comman-*
et cadencé qui com-

dant la manœuvre *de bord*, les roulements du tam-
mande

p. 11 verso. bour, la voix de l'officier. Les pavillons *des-*
de quart.

cendirent du mât; les canots *remontèrent*
glissent , les embarcations remontent
ce bord

comme *par le* geste *volontaire et* rapide d'un
au et vivant

être animé, *et tout fut* silence sur leurs bords et sur
. Tout redevient

le nôtre.

Autrefois l'homme ne s'endormait pas sur *le* lit
ce

mobile et profond de Léviathan sans élever *au moins*
profond et perfide de la mer son âme

sa frêle voix vers le ciel, sans rendre gloire à son su-
et sa voix à Dieu p. 28.

blime Auteur au milieu de tous ces astres, de tous

ces flots, de toutes ces montagnes, de *toutes*
cimes de tous

ces *délices*, de tous ces périls de la nuit *qui le célè-*
charmes

brent ; on faisait une prière le soir, à bord des vais-

seaux ! La prière
Depuis la révolution de Juillet on n'en fait plus.

est morte sur *nos* lèvres.

les de ce vieux libéralisme du XVIII[e] siècle, qui n'avait lui-même rien de vivant que sa haine froide contre les choses de l'âme.

p. 12 recto. Ce *vieux* souffle de l'homme, que
sacré

les fils d'Adam s'étaient transmis jusqu'à nous avec

leurs joies ou leurs douleurs, s'est éteint *dans ce*
il en

pays d'orgueil *et de calcul*
France dans nos jours de dispute et ; nous avons

net ; cela ne produit pas son escompte visible, ni un
mêlé Dieu dans nos querelles.

écu, ni un grade. Et puis cela fait sourire ces superbes enfants du siècle impie à qui Voltaire et le Constitutionnel ont enseigné leur sublime sagesse. L'ombre de

Dieu *leur* fait peur Ces insectes qui
à certains hommes.

viennent de naître, qui vont mourir demain, dont le

vent *secouera* dans quelques jours la stérile pous-
emportera

sière, dont *la vague éternelle secouera* les os blanchis
ces vagues éternelles jetteront

sur quelque écueil, craignent de confesser, par un

mot, par un geste, l'Etre que les cieux et les mers
infini

confessent ;

ils dédaignent de nommer celui qui n'a pas dédaigné de les créer, et cela pourquoi ?

Parce que ces
petits
hommes portent un uniforme, calculent *quelques*
qu'ils jusqu'à une
chiffres et s'appellent Français
certaine quantité de nombres, qu'ils
p. 12 verso. du *dix-huitième* siècle ! *O démence ! rendons grâce à*
dix-neuvième Heureusement le dix-neuvième
Dieu. Cette génération s'en va et celle qui lui succède
siècle passe, et j'en vois approcher un meilleur, un siècle vrai-
si elle ne confesse pas son Dieu dans la même langue
ment religieux, où, si les hommes ne confessent pas Dieu dans
que nous, le sent, le proclame et l'adore au moins dans
la même langue et sous les mêmes symboles, ils le confesseront
ses œuvres. Elle n'est pas toute chrétienne, mais elle
au moins sous tous les symboles et dans toutes les langues !
est presque toute religieuse.

Même nuit.

Je me suis promené une heure sur le pont *solitaire*
du vais-
en faisant ces tristes ou consolantes réflexions
seau seul et
et en murmurant toutes les prières que
; j'y ai murmuré du cœur et des lèvres
ma mère m'a apprises quand j'étais enfant ; les
j'ai apprises de ma mère les versets,
lambeaux de psaumes
que je lui ai si souvent entendu mur- p. 29.

murer à voix basse en se promenant le soir dans l'allée du jardin de Milly,

remontaient dans ma mémoire, et j'éprouvais une volupté *secrète* et profonde à les jeter à mon
intime
tour à l'onde, au vent, à cette oreille toujours ouverte pour laquelle *rien des bruits* du cœur ou des lèvres
aucun bruit
n'est jamais perdu !

La prière que l'on a entendu proférer par quelqu'un qu'on aima et qu'on a vu mourir est doublement sacrée. Qui de nous ne préfère le peu de mots que lui a enseignés sa mère, aux plus belles hymnes qu'il pourrait composer lui-même ? Voilà pourquoi, de quelque religion que notre raison nous fasse à l'âge de raison, la prière chrétienne sera toujours la prière du genre humain.

p. 13 recto. J'ai fait seul la prière du
ainsi
soir et de la mer (1) pour cette femme

qui ne calcule aucun péril pour s'unir à mon sort,

pour cette belle enfant qui jouait pendant ce temps sur le pont dans la chaloupe avec la chèvre qui doit lui donner son lait.
Mes compagnons de voyage, tous hommes de Dieu, de
, avec les beaux et doux lévriers qui lèchent ses blanches mains,
foi, d'espérance, priaient aussi séparément dans leur
qui mordillent ses longs et blonds cheveux.
chambre.

(1) Les mots *et de la mer* en surcharge dans le mss.

Le 12, au matin, à la voile.

Pendant la nuit le vent *changea* et *fraîchit*;
a changé · il a fraîchi

j'entendis les pas, les voix et le
j'entendais de ma cabine à l'entrepont,

chant plaintif des matelots retentir longtemps sur
ma tête avec *le bruit des chaînes* de l'ancre qu'on rat-
les coups de la chaîne

tachait *au bord*. On remettait à la voile; nous par-
à la proue

tions. Je me rendormis. Quand je me réveillai, et que
j'ouvris le sabord pour regarder les côtes de
France que
nous touchions
la veille, je ne vis plus que l'immense mer
légèrement clapotante, *vide et nue*, avec deux voiles
vide, nue,

seulement, montant comme deux
deux hautes voiles

p. 13 verso. bornes, *comme* deux pyramides *blanchies* du dé-
sert dans *le* lointain.
ce sans horizon.

La vague caressait doucement les flancs épais et
arrondis de mon brick, et babillait gracieusement
sous mon étroite fenêtre
, où l'écume s'élevait quelquefois
avec ce bruit varié et
en légères guirlandes blanches. C'était le inégal p. 30.

confus du gazouillement des hirondelles sur une montagne, quand le soleil se lève au-dessus d'un champ de blé. Il y a des harmonies entre la nature matérielle et la nature intellectuelle. Chaque pensée a son reflet dans un objet *créé* qui la répète

visible comme un

écho

p.14 recto. la réfléchit et la rend *avec une com-*

comme un miroir perceptible de deux

plète et admirable analogie.

manières : aux sens par l'image, à la pensée par la pensée ; c'est la poésie infinie de la double création !

C'est ce qu'on appelle

[Les hommes appellent cela

comparaison : la comparaison, c'est le génie. La création n'est qu'une pensée

sous mille formes. Comparer,

C'est l'art ou l'instinct de découvrir *quelques*

c'est divin des

mots de cette langue divine des analogies

plus dans

universelles que Dieu seul possède, mais dont il permet à *l'homme* de *balbutier* quelque chose. Voilà

certains hommes découvrir

pourquoi le prophète, et le poète, pro-

poète sacré,

phète profane, furent jadis *réputés*

et partout regardés comme des êtres

divins. On les regarde aujourd'hui comme
des êtres
p. 14 verso. insensés ou inutiles : cela est logique. Si
tout au moins
vous comptez pour tout le monde matériel et palpable, *celui* qui se résout en chiffres,
cette partie de la nature
en étendue, en argent ou en voluptés physiques, vous faites bien de mépriser ces hommes qui ne conservent que le culte du beau moral, l'idée de Dieu, et cette langue *sacrée et secrète des rapports des choses*
des images, des rapports mystérieux entre
créées entre elles et de leur rapport avec le Créateur.
l'invisible et le visible !
Qu'est-ce *que cela prouve ?* Dieu et *la nature.* Ce
qu'elle prouve cette langue ? l'immortalité !
n'est rien pour vous !

12 juillet, mouillés dans le Golfe de la Ciotat.
14 petit

p. 15 recto. Le vent favorable, *levé un moment,* s'est bientôt
un moment levé
évanoui dans nos voiles. Elles retombaient le long des mâts, et les laissaient osciller au gré des plus *légères* lames. *Image* de ces caractères auxquels
faibles Belle image,
manque la volonté, ce vent de l'âme humaine, caractères flottants qui fatiguent ceux qui les possèdent p. 31.
plus que les cou-
: ces caractères usent plus par la faiblesse

rageux efforts *que la* volonté *vigoureuse inspire*
qu'une rigoureuse imprime
aux hommes d'énergie et d'action.
, comme les navires
La faiblesse lasse et épuise l'homme plus que l'effort,
aussi qui, sur une mer calme et sans vent, se fatiguent davan-
comme le navire sur une mer calme fatigue plus sans
tage que sous l'impulsion d'un vent frais qui les pousse et les
vent qui le pousse et le dirige que s'il fend rapidement
soutient sur l'écume des vagues.
son écumeux sillon.
Soit hasard, soit manœuvre secrète de nos
Nous entrons à trois heures
officiers, nous nous trouvons forcés par le vent à entrer
dans le golfe riant de la Ciotat,
petite ville de la côte de
où notre capitaine et presque tous nos ma-
Provence,
telots ont leurs maisons, leurs femmes, et
leurs mères
leurs enfants. A l'abri d'un petit môle qui se détache
d'une colline gracieuse, de vignes, de
toute vêtue
figuiers et d'oliviers, comme une main amie que le ri-
p. 15 verso. vage tend aux *notoniers,* nous laissons tomber l'ancre
matelots
sur une eau sans ride, et *si pure* qu'à
L' est tellement transparente
vingt pieds de profondeur nous voyons briller les

cailloux et *verdoyer* herbes ma-
les coquillages, ondoyer les longues

rines, et courir des milliers de poissons aux écailles chatoyantes, trésors cachés du sein de la mer, aussi riche, aussi inépuisable que la terre en végétation et en habitants.

La vie est partout comme l'intelligence :

***Toute* la nature est animée.**
toute , toute la nature sent et pense !

Celui qui *le nie* n'a jamais réfléchi à l'intarissable
ne le voit pas

fécondité de la pensée créatrice. *Il n'y a pas une par-*
Elle n'a pas pu, elle n'a

celle d'air, d'eau, de feu, de terre qui ne soit un être
pas dû s'arrêter ; l'infini est peuplé ; et partout où est la vie, là

divisible à l'infini, et chacune de ces divisions un être
aussi est le sentiment ; et la pensée a des degrés inégaux sans

animé encore, organisé, vivant, sentant et pensant !
doute, mais sans vide.

Si on en veut* une démonstration physique, *regardez
En voulez-vous ? Regardez

une goutte d'eau sous le microscope solaire, vous y

verrez *circuler* des mondes *divers* — des
graviter milliers de !

mondes dans une larme *d'eau* ; et si vous *pouviez par*
d'insecte parveniez à

***un instrument plus puissant encore* décomposer**
encore

chacun de ces mondes, des millions d'autres
milliers de

vous apparaîtraient encore !
univers Si de ces mondes sans
bornes et infiniment petits, vous vous élevez tout à coup aux p. 32.
grands globes innombrables des voûtes célestes, si vous plongez dans les voies lactées, poussière incalculable de soleils dont chacun régit un système de globes plus vaste que la terre et la lune, l'esprit reste écrasé sous le poids des calculs ; mais l'âme les supporte, et se glorifie d'avoir sa place dans cette œuvre, d'avoir la force de la comprendre, d'avoir un sentiment pour en bénir, pour en

O mon Dieu, que la nature est une
adorer l'Auteur !

belle prière pour celui qui y cherche *ta grandeur*,
digne t' , qui

et qui *en* comprend
t'y découvre sous toutes les formes,

quelques syllabes.
de sa langue muette, mais qui dit tout !

Golfe de la Ciotat, *12* au soir.

14

p. 16 recto. Le vent est *absolument* mort
et rien n'annonce son retour.

La surface du golfe n'a pas *une ride ; elle* est *telle-*
un pli la mer si

ment aplanie qu'on y distingue l'impression des
plane çà et là

ailes transparentes des moustiques qui flottent sur

ce miroir, et qui seules le ternissent à cette heure. Voilà donc à quel degré de calme et de mansuétude peut descendre cet *Océan* qui soulève *le vaisseau* à
élément les vaisseaux
trois ponts sans connaître *son* poids, qui ronge
leur
des collines et fend les rochers
lieues de rivage, use des
sous les montagnes *de ses eaux* mugissantes ! Rien
brise des sous le choc de ses lames
n'est si doux que ce qui est fort.

Nous descendons à terre, sur les instances *irrésistibles du* capitaine *du navire*, qui veut nous
de notre
présenter à sa femme et nous montrer sa maison. La ville ressemble aux jolies villes du royaume de Naples sur la côte de Gaëte. Tout est rayonnant, *éclatant*, *serein*, *gai* ; l'existence est une fête
gai, serein, continuelle
dans *le* Midi. Heureux l'homme qui *est né*
les climats du naît
et qui meurt au soleil ! Heureux surtout celui qui
habite les bords de
a sa maison, la maison et le jardins de ses pères aux
cette mer dont chaque vague est une étincelle qui
p. 16 verso. jette sa lumière et son éclat sur la terre ! Les hautes p. 33.
montagnes exceptées, qui empruntent *leur lumière*
la clarté de leurs

à la neige et au ciel
cimes et de leurs horizons aux neiges qui les couvrent,
dans lequel elles plongent, aucun site de l'intérieur des terres, quelque riant, quelque gracieux que le fassent *le mouvement du sol, la végétation* et les
les collines, les arbres
fleuves *mêmes,* ne peut lutter *en* beauté avec les sites
de
que *la mer du Midi baigne.* La mer est aux scènes
baignent les mers du Midi
de la *terre* ce que l'œil est à un beau visage ; elle les
nature
éclaire *et* leur donne *le regard et* cette physionomie
, elle ce rayonnement,
rayonnante qui les fait vivre, parler, *attacher,* enchanter le regard qui les contemple.
, fasciner

Même jour.

Il est nuit, c'est-à-dire ce qu'on *est convenu d'ap-*
appelle
peler ici la nuit Combien *j'ai* compté
dans ces climats. n'ai-je pas
de jours moins éclairés sur les *bords* veloutés des
flancs
vertes collines de Richmond dans les
en Angleterre,
brumes de la Tamise, de la Seine, *du Rhône* ou du lac
de la Saône

p. 17 recto. de Genève ! Une lune ronde monte dans le firmament *et semble se balancer entre les mâts de notre*
; elle laisse dans l'ombre notre brick noir, qui repose
brick qui ondule légèrement à quelque distance du
immobile
quai. La lune, en *se levant* a laissé derrière elle
avançant
une traînée de sable *rose* dont elle semble
comme rouge
avoir semé la moitié du ciel ; le reste est bleu, et
s'enflamme à mesure qu'elle approche. A *l'*horizon
blanchit un
à peu près *à une demi-lieue en mer,*
de deux milles
entre deux îles, dont l'une a des *bords*
petites falaises élevées et
jaunis comme le Colisée à Rome, et dont l'autre
jaunies
plus éloignée est *d'un violet pâle* comme *la fleur* de
violette des fleurs
lilas, on voit sur *les flots* le mirage *éclatant* d'une
la mer grande
ville, *d'une Venise de ces passages ;* l'œil y est trompé : on voit étinceler des dômes, des palais aux façades éblouissantes, de longs quais inondés d'une lumière douce et sereine *du matin ;* à droite et à gauche, les vagues *blanches s'étendent et l'entourent comme une*
blanchissent et semblent l'envelopper : on dirait Venise

île. Ce n'est *point* une île,
ou Malte dormant au milieu des flots. ni

ce n'est pas une ville, *ce n'est pas la douce lumière du*
ni

matin, c'est la réverbération de la lune au point où
son disque tombe d'aplomb sur la mer ; plus près de
nous, cette réverbération s'étend et roule
et se prolonge

p. 17 verso. *des lames* d'argent *sur les lames* d'azur. A notre p. 35.
un fleuve d'or et entre deux rivages

gauche, le golfe étend jusqu'*au cap Tellier, la longue*
à un cap élevé la chaîne longue

côte inégalement dessinée et couronnée de roches grises
et sombre de ses collines inégales et dentelées

— à droite, c'est une vallée étroite et fermée, où
coule une belle fontaine *sur un gazon ombragé ;* der-
à l'ombre de quelques arbres

rière une *haute* colline couverte jusqu'au
, c'est plus haute

sommet d'oliviers que la nuit fait paraître *d'une ver-*
dure noire ; *çà et là* depuis la cime jus-
noirs de cette colline

qu'à la mer, des tours grises, des *villas* blanches
maisonnettes

percent l'obscurité *de la teinte générale* et at-
çà et là monotone des oliviers

tirent l'œil *vers* la demeure *des hommes.*
et la pensée sur de l'homme

une partie d'eux-mêmes, c'est une seconde physiono-
p. 18 verso. mie extérieure qui donne la *clé du* caractère et de *la*
clef de leur leur
destinée *d'un homme et ne trompent pas plus que la physionomie de nos traits.*

La plupart de nos matelots *étaient* aussi de *la ville.*
sont ces villages.
Hommes doux, *sages,* pieux, laborieux, maniant
gais, .
le vent et la vague, avec cette régularité
la tempête
calme et silencieuse *du laboureur de mes vallées* ma-
de nos laboureurs de Saint-Point
niant la herse ou la charrue ; laboureurs de mer,
innocents et doux comme les miens.
paisibles et chantant comme les hommes de nos vallées, suivant aux rayons du soleil du matin leurs longs sillons fumants sur les flancs de leurs collines.

16 juillet.

Le matin j'entends sur *ma tête*
Réveillé de bonne heure, ce matin, le pont immobile,
avec le chant *de nos coqs* et le bêlement
la voix des matelots du coq
de nos moutons *et le hennissement de la*
de la chèvre et
chèvre des voix *d'enfants* et *de femmes.*
; quelques de femmes des voix d'enfants complétaient

Je me serais cru, si j'avais voulu, couché dans la
l'illusion ; j'aurais pu me croire

p. 19 recto. chambre de bois d'une *chaumière* sur les bords du
cabane de paysans

lac de *Soleure.* Je montai : c'étaient des enfants
Zurich ou de Lucerne.

des matelots que *les mères amenaient*
de quelques-uns de nos leurs femmes avaient amenés

à leurs *maris*. Ceux-ci les asseyaient sur les canons,
pères.

les tenaient debout sur *la balustrade* du *vaisseau*, les
les balustrades navire

couchaient dans la chaloupe, les berçaient dans le hamac avec cette tendresse dans l'accent et ces larmes dans les yeux, *hommes aux cœurs de bronze et aux*
qu'auraient pu avoir des mères ou

cœurs de nourrices —
des . Braves gens aux cœurs de bronze contre les

rudes et
dangers, aux cœurs de femme pour ce qu'ils aiment,

doux comme l'élément qu'ils pratiquent ! Qu'il soit *berger*, qu'il soit marin, l'homme qui a une famille a
pasteur

un cœur *d'homme, un cœur tendre et* pétri *d'affection*
de sentiments

*et de souvenirs. La famille et l'*esprit de famille voilà
humains et honnêtes. L'

la vertu, la seconde âme de l'humanité ; les législa-

teurs modernes l'ont trop oublié : ils ne songent *qu'à* p. 36.
qu'aux
la masse et *à l'individu* ; ils *oublient* la famille, source
nations aux individualités ; omettent
p. 19 verso. unique *et féconde* des populations *pures* et *fortes*, *foyer*
fortes pures sanc-
des mœurs, où se retrempent toutes les
tuaire des traditions et des mœurs,
vertus sociales, *cent fois plus efficaces que leurs vaines lois*. La législation, même après le christianisme, a été barbare *à cet égard ;* elle repousse l'homme de l'es-
sous ce rapport
prit de famille, au lieu de l'y *appeler*. Elle interdit à la
convier
moitié des hommes, la femme, l'enfant, la possession du foyer et du champ : elle devait ces biens à tous
et ne les interdire qu'aux
dès qu'ils ont l'âge d'homme ; il ne fallait
coupables. La famille *c'est* la société en *petit* ; mais
est raccourci c'est la
plus intime, plus naturelle et plus sainte.
société où les lois sont naturelles parce qu'elles sont des sentiments.
Excommunier de la famille aurait pu, *aurait dû* être la grande réprobation, la *grande* flétrissure de la
plus dernière
loi ; c'eût été la seule peine de mort d'une législation chrétienne et humaine : la mort *réelle* devrait être
sanglante

effacée
depuis des siècles.

p.20 recto. *12* toujours mouillés par vent contraire.
Même jour,

A *une demi lieue* à l'ouest, sur la côte, les montagnes
un mille
sont cassées comme *avec une* massue ; les fragments
à coups de
sont tombés çà et là sur *le rivage et*
énormes les pieds des montagnes ou
sous les flots bleus et verdâtres de la mer La
qui les baigne.
mer y brise sans cesse ; et de la lame qui arrive avec un bruit alternatif et sourd contre les rochers, s'élancent comme des langues d'écume blanche qui *semblent*
vont
lécher les bords salés. Ces morceaux entassés de montagnes (car ils sont *plus vastes que ce* qu'on
trop grands pour les
appelle rochers) sont jetés avec une telle con-
et pilés .
fusion les uns sur les autres, ils forment *un si grand*
qu' une quantité
nombre d'anses étroites, de voûtes profondes, de
innombrable
grottes sonores, *d'interstices mystérieux, que* les en-
de cavités sombres dont
fants de deux ou trois pêcheurs du voisinage
cabanes de

en connaissent seuls les routes, les sinuosités et les
issues. Une de ces cavernes, dans laquelle on pénètre
par l'arche surbaissée d'un pont naturel, couvert
p. 20 verso. *par* un énorme *débris* donne *passage* à la mer et
d' bloc de granit accès p. 37.
s'ouvre ensuite sur une étroite et *sombre* vallée
• obscure que la
qu'elle remplit de ses flots limpides et aplanis
mer tout entière
comme *l'azur d'un beau ciel de* nuit. C'est une ca-
le firmament dans une belle
langue où, pendant que la vague mugit
connue des pêcheurs
et écume au dehors, en *lançant des flots de poussière*
ébranlant de son choc les flancs de
contre les flancs tremblants de la montagne, les plus
la côte,
petites barques sont à l'abri ; *et l'on* aperçoit à peine
; y
le léger bouillonnement d'une source qui tombe dans
ce
une nappe d'eau. La mer y conserve cette belle cou-
leur d'un jaune *vert* et moiré, que *les*
verdâtre voit si bien l'œil des
peintres *aiment et* ne peuvent jamais rendre
de marine, mais qu'ils
exactement, car l'œil voit plus que la main ne peut
imiter.

Des deux côtés de cette vallée marine *s'élèvent* à
Sur les deux flancs montent

p.21 recto. perte de vue deux murailles de rochers à pic,
presque

d'une couleur uniforme *et sombre*, *ressem-*
sombres et pareille

blant à du mâchefer *quelques années* après qu'il est
à celle quelque temps

tombé dans la fournaise. Aucune plante, *aucun lichen*
aucune mousse

n'y trouve même une fente pour se *nourrir et y* sus-

pendre *comme aux rochers des Alpes ses lianes*
et s'enraciner, pour y faire flotter ces guirlandes

flottantes et ses fleurs que Dieu seul respire
de lianes et ces fleurs que l'on voit si souvent onduler sur les parois des rochers de la Savoie, à des hauteurs où Dieu seul

nues, droites, noires, *repoussantes*, elles
peut les respirer : repoussant l'œil

ne sont là que pour défendre de l'air *rongeur* de la

grande mer les *coteaux* de vignes et d'oliviers qui
collines

végètent sous leur abri : images de ces hommes do-

minant une époque ou *un pays*, exposés à toutes
une nation

les injures du temps pour *préserver* des
et des tempêtes protéger

hommes plus faibles. *Du côté de la terre*
et plus heureux Au fond de

la calangue s'élargit un peu, serpente *mollement*,
la mer

p. 21 verso. prend une teinte plus *bleue* à mesure qu'elle *voit*
claire découvre

plus de ciel, et finit enfin par une belle nappe d'eau dormante sur *de petits cailloux* violets, *et des*
un lit de petits coquillages concassés

coquillages de toutes couleurs. Si vous mettez le pied
et serrés comme du sable.

hors de la *barque* qui vous a porté jusque-là, vous
chaloupe

trouvez à gauche, dans le creux d'un ravin, une source d'eau douce, fraîche et pure ; puis, en tournant à droite, *vous gravissez sous les figuiers, les oliviers,*
un sentier de chèvres, pierreux, rapide, inégal, om- p. 38.

les azeroliers un sentier sinueux et rapide qui descend
bragé de figuiers sauvages et d'azeroliers

des terres cultivées vers cette solitude des flots. Peu de sites m'ont autant frappé, autant alléché dans

p. 22 recto. *ma vie*. C'est le mélange de *la* grâce et de *la*
mes voyages. parfait

force qui *fait* la beauté *parfaite* dans *les*
forme accomplie l'harmonie des

éléments comme dans *les êtres animés*. C'est
l'être animé ou pensant.

cet hymen mystérieux de la terre et de la mer, surpris, pour ainsi dire, dans leur union la plus intime et la plus voilée. C'est cette image du calme et

de la solitude *les plus inviolés* à côté *du*
la plus inacessible de cet orageux

vaste théâtre des tempêtes, tout près du *bruit*
et tumultueux reten-

retentissant de ses flots. C'est un de ces *mille* chefs-
tissement nombreux

d'œuvre de la création, que Dieu a répandus partout
comme pour se jouer avec les contrastes, mais qu'il

cache le plus souvent sur les cimes *inaccessibles*
se plaît à cacher impraticables

des monts escarpés, dans *les ténèbres* des *ravines pro-*
dans le fond ravins sans

p.22 verso. *fondes ou dans* les écueils les plus *périlleux* de
accès, sur inabordables

l'Océan. comme des joyaux de la nature qu'elle ne
montre qu'avec épargne et qu'elle réserve aux yeux
découvre que rarement à des hommes simples. à des bergers, à

dignes d'en jouir, aux cœurs simples des montagnards
des pêcheurs, aux voyageurs, aux poètes, ou

et des pêcheurs,et à la pieuse contemplation *du poète ou*
des solitaires

de l'homme religieux.

14 juillet

Même jour

A dix heures, brise de l'ouest qui s'élève ; nous le-
vons l'ancre à trois heures ; nous n'avons plus
bientôt

que le ciel *sur nous et la lame ondoyante* pour ho-
et les flots
rizon ; — mer *éclatante*, — *doux* mouvement
étincelante doux et
murmure de la vague aussi *doux*,
cadencé du brick, —
aussi régulier que la respiration *de la* poitrine hu-
d'une
p.23 recto. maine. Cette alternation du flot, du vent dans
régulière
la voile, se retrouve dans tous les mouvements *et*
,
dans tous les bruits de la nature : est-ce qu'elle ne respirerait pas aussi ? Oui, sans aucun doute, elle respire, elle vit, elle pense, elle sent,
elle souffre et jouit,
elle adore son divin Auteur. Il n'a pas fait la mort ; la vie est le signe de ses œuvres.
toutes

15 juillet, en pleine mer, 8 heures du soir.

Même jour p. 39.

Nous avons vu s'abaisser les dernières mon-
cimes des
tagnes grises des côtes de France et d'Italie, puis la ligne bleue, *noire* de la mer à l'horizon a tout sub-
sombre

mergé : l'œil *alors* par-
à ce moment où l'horizon connu s'évanouit,
court l'espace vide *et* flottant qui l'entoure,
et le
comme un infortuné qui a perdu successivement
tous les objets de ses affections *et* de ses habitudes, et
,
qui cherche *encore* où reposer *ou attacher* son cœur.
en vain

p.23 verso. Le ciel devient la grande et unique scène de contemplation ; puis le regard retombe
sur ce point imper-
sur cet étroit navire *qui est*
ceptible noyé dans l'espace,
devenu l'univers entier pour ceux *qui l'habitent.*
qu'il emporte.

Le maître d'équipage est à la barre : sa figure mâle et impassible, son regard ferme et vigilant, fixé tantôt sur l'habitacle pour y chercher l'aiguille *qui le dirige,* tantôt sur la proue pour découvrir à travers les cor-
y
dages du mât de misaine, sa route à travers les lames ; son bras droit posé sur la barre, et d'un *léger* mouvement imprimant sa volonté à l'immense masse du *navire ;* tout montre en lui la gravité de son
vaisseau
œuvre, le destin du *vaisseau*, la vie de trente per-
navire

sonnes roulant en ce moment dans son large front et
p. 24 recto. pesant dans sa main robuste. *Il représente à merveille la sévère et impassible destinée tenant dans sa main la direction cachée des choses et des hommes.*

A l'avant du pont, les matelots sont par groupes, assis, debout, couchés sur les planches

de sapin luisant,

ou sur les câbles roulés en vastes spirales ; les uns raccommodant avec *leurs fortes* aiguilles

les vieilles voiles de grosses

comme de jeunes filles *qui brodent* le voile de

de fer, brodant

leur tête ou le rideau de leur lit *paisible ;* les autres

leurs noces virginal

se penchant sur les balustrades, *regardent*

regardant sans les voir

les vagues écumantes *sans les voir* comme nous regardons les pavés *de la* route cent fois battue, et

d'une

jettent au vent *les nuages* de fumée de

jetant avec indifférence les bouffées

leurs pipes de terre rouge. Ceux-ci donnent à boire aux poules dans leurs longues auges : ceux-là tiennent à la main une poignée de foin, et font *manger* la

brouter p. 40.

chèvre *blanche* dont ils tiennent les cornes

de l'autre

p.24 verso. ceux-là jouent avec deux beaux moutons qui
main ;
sont juchés entre les deux mâts dans la haute chaloupe suspendue *et qui* élèvent leur tête
: ces pauvres animaux
inquiète au-dessus des bordages, et, ne voyant que la plaine ondoyante blanchie d'écume, bêlent après le
ils
rocher et la mousse aride de leurs montagnes.

A l'extrémité du navire, l'horizon de ce monde flottant, c'est la proue aiguë, précédée de son mât de *misène* incline sur la mer *et qui* se dresse à l'avant du
beaupré ; ce mât
vaisseau comme le dard d'un monstre marin. Les ondulations de *l'abîme*, presque insensibles
la mer au centre de
au milieu du pont, font décrire à *cette* proue
gravité,
p 25 recto. des oscillations lentes et gigantesques *qui tantôt*
. Tantôt elle
semblent diriger la route du vaisseau vers quelque
semble
étoile du firmament, tantôt le plonger dans quelque *profondeur de l'abîme des mers;* car la mer semble
vallée profonde de l'Océan
monter *ou* descendre sans cesse quand on est à
et
l'extrémité *ou au centre d'une de ces vastes demeures*
d'un vaisseau qui, par sa masse et sa longueur,
multiplie

flottantes qui suivent en le multipliant par leur masse et leur longueur l'effet de ses vagues *montueuses*.
ondulées.

Nous, séparés par le grand mât de cette scène de mœurs maritimes, nous sommes assis *le long des*
sur les bancs
balustrades, ou nous nous promenons *sur le pont*
de quart avec les officiers
avec les officiers, regardant descendre le soleil et
sur le pont,
monter les vagues.

p.25 verso. Au milieu de toutes ces figures *sévères, mâles et*
mâles, sévères,
pensives, une *belle* enfant, les cheveux
dénoués et
flottants *en deux longues tresses* sur sa robe blanche, son visage rose *et serein* entouré d'un *chapot*
beau , heureux et gai chapeau
de paille de matelot noué sous son menton, joue avec le chat *du vaisseau et avec deux beaux lévriers qui se*
blanc du capitaine, ou avec une nichée de pigeons de
disputent ses caresses et mordillent son cou et ses bras.
mer pris la veille, qui se couchent sous l'affût d'un canon, et auxquels elle émiette le pain de son goûter.

Cependant le capitaine. sa montre marine
du navire
à la main, et *regardant* en silence à l'occident la
épiant
seconde précise où le disque du soleil, réfracté de la p. 40.

moitié de son disque, semble *tomber sur* la vague et
toucher
p.26 recto. y flotter un moment avant d'y être submergé *en* entier, élève *une* voix *grave* et dit :
la
MESSIEURS, LA PRIÈRE ! Toutes les conversations cessent, tous les jeux finissent, *le matelot jette* à la
les matelots jettent
mer *son* cigare encore enflammé, ils *lèvent* leurs
leur ôtent
bonnets grecs *le* tiennent *respectueu-*
de laine rouge, les
sement à la main, et viennent *tous* s'agenouiller entre les deux mâts. Le plus jeune ouvre
d'entre eux
le livre de prières et chante *le Salve Regina,* et
l'Ave maris stella,
les litanies sur un mode tendre, plaintif et grave, qui semble *une improvisation naturelle du lieu et de*
avoir été inspiré au milieu de la mer et de cette
p.26 verso. *l'heure, tant ce chant vraiment national a été inspiré*
mélancolie inquiète des dernières heures du jour, où tous les sou-
par la tristesse de la solitude, par l'inquiétude de l'âme
venirs de la terre, de la chaumière, du foyer, remontent du cœur
au milieu des périls inconnus des flots, et par la gra-
dans la pensée de ces hommes simples.
vité de cette heure sublime où les ténèbres vont re-
. Les

descendre sur les *mers* et engloutir jusqu'au matin
flots

dans leur obscurité *silencieuse* la route *du navigateur*
dangereuse des navigateurs

et *la vie* de tant d'être *balottés au hasard sur les flots*
les vies qui n'ont plus pour phare que la

et n'ayant pour asile que la main invisible *de Dieu,*
Providence qui les

*pour lumière que sa providence et sa miséricorde.*Si *ja-*
soutient sur les flots.

mais la prière *fut inventée,ce fut en une pareille heure,*
n'était pas née avec l'homme même c'est là qu'elle

p.27 recto. par des hommes *à la merci de l'obscurité*
eût été inventée,

et de l'infini.Seuls avec *leur Pensée* et leurs *vaines forces*
seuls leurs pensées faiblesses,

en présence de l'abîme du ciel où *plongent* leurs regards
se perdent

de l'abîme des mers dont *un faible bois* les sépare,
une planche fragile

du mugissement de l'Océan qui gronde *comme*
; au siffle, hurle, mugit

la voix de mille bêtes féroces, *du vent qui rend*
comme les ; aux coups du vent

dans les cordages des sifflements lamentables, et de la
qui fait rendre un son aigu à chaque cordage ; aux approches

nuit qui *multiplie* tous les périls *en grossissant* toutes
grossit et multiplie

les terreurs ! Mais la prière ne fut jamais inventée;

elle naquit *avec l'homme même, instinct sublime et pri-*
du premier soupir, de la première joie, de la pre-
mitif de cet être presque divin — caractère essentiel qui le
mière peine du cœur humain,
distingue de toute la création. Elle naquit des premières
p.27 verso. *voluptés de son existence et des premiers soupirs de son*
cœur, ou plutôt l'homme ne naquit que pour la
prière : glorifier ou implorer, ce fut sa *plus*
Dieu l'
noble, sa seule mission ici-bas; tout le reste périt
avant lui ou avec lui ; mais le cri de gloire, d'admi-
ration *et* d'amour qu'il élève vers *Dieu* en passant
ou son créateur
rapidement sur *cette* terre, ne périt pas ; il remonte,
la , il retentit
d'âge en âge à l'oreille *du créateur* comme l'écho de
de Dieu p. 42.
p.28 recto. sa propre voix, comme *le* reflet de sa *propre* magnifi-
un
cence; il est la seule chose *divine* qui soit
complètement
en l'homme, et qu'il puisse exhaler avec joie et
divine
avec orgueil, car cet orgueil est un hommage à *ce qui*
celui-là
seul peut en avoir, à l'Etre infini.
qui

A peine avions-nous roulé chacun ces *impressions*
pensées ou

d'autres pensées semblables

dans notre silence *après la prière*, qu'un cri de *l'enfant* s'éleva au bord

Julia du vaisseau

qui regardait l'orient. Un incendie sur la mer! un navire en feu! Nous nous précipitâmes pour voir ce feu lointain sur les flots. En effet, un large charbon de feu flottait à l'orient sur l'extrémité de l'horizon

p.28 verso. *des mers*; puis, s'élevant et s'arrondissant en peu de

de la mer

minutes, nous reconnûmes la pleine lune enflammée par la vapeur du vent d'ouest, et sortant lentement des flots comme un disque de fer rouge que le forgeron tire avec ses tenailles de la fournaise, et qu'il suspend sur l'onde où il va l'éteindre. Du côté opposé

du ciel

le disque du soleil, qui venait de descendre avait laissé à l'occident un banc de sable d'or,

comme

comme le rivage de quelque terre *céleste et* inconnue

semblable au

p.29 recto. Nos regards flottaient d'un bord à l'autre entre ces deux magnificences du ciel. *Puis* les clartés de ce

Peu à peu

double crépuscule *s'évanouirent*, des milliers d'étoiles

s'éteignirent

naquirent au-dessus de nos têtes, comme pour tracer la route *de* nos mâts, qui passèrent de l'une à l'au-

à

tre ; on commanda le premier quart de la nuit, on
enleva du pont tout ce qui *restait des jeux ou des em-*
pouvait gêner la manœuvre.
barras du jour, les matelots vinrent dire
et , l'un après l'autre,
au capitaine : « Que Dieu soit avec nous » !

Je *me promenai longtemps encor sur le pont silencieux*
continuai de me promener quelque temps en silence sur le
entre les pensées du jour et le spectacle de la nuit : puis je
pont.
descendis, *en* rendant grâce à Dieu dans mon cœur
p. 29 verso. d'avoir *vu* encore cette face inconnue de sa
permis que je visse
nature *et du cœur de l'homme*. Mon Dieu, mon Dieu, voir
ton œuvre admirer ta magnificence
sous toutes ses faces,
adorer et bénir ton nom,
sur les montagnes ou sur les mers, p. 43.
qu'aucune lettre ne peut contenir, c'est là toute la
vie ! Multiplie la *mienne*, pour multiplier *l'admiration*
nôtre l'amour
et *l'amour* dans *mon cœur* ! Puis tourne la page, et
l'admiration nos cœurs
fais-nous lire les merveilles sans fin du
dans un autre monde
livre de ta *gloire* et de ta bonté ! — *ailleurs, mais tou-*
grandeur
jours en toi.

16 Juillet

1832, en pleine mer.

Belle, mais
Nous avons eu toute la nuit et tout le jour une belle
forte mer *pendant une partie du jour*. Le soir, le vent
fraîchit, la lame se forme, et *roule* pesam-
commence à rouler
ment sur les flancs du *navire*. Lune éclatante,
brick
p.30 recto. qui prolonge des torrents d'une clarté blanche et on-
doyante dans les larges vallées liquides, creusées
entre les vagues *clartés toutes pareilles*.
grandes Ces lueurs
à des ruisseaux d'eau cou-
flottantes de la lune ressemblent
rante, à des cascades *écumeuses et neigeuses* dans le lit
d'eau de neige
des vertes vallées de la Suisse *ou de nos montagnes*.
Pour la première fois nous entendons les
dans ce voyage
plaintes, les gémissements du bois ; les flancs écrasés
du *vaisseau* rendent, sous le coup de chaque lame, un
brick.
bruit auquel on ne peut rien comparer que les der-
p.30 verso. niers mugissements d'un taureau frappé par la hache,
et couché sur le flanc dans les convulsions de l'agonie.

Ce bruit mêlé dans la nuit aux *coups sourds des*
rugissements de cent mille

vagues, aux bonds aux craquements des
gigantesques du navire

mâts, au sifflement des rafales, à la poussière de

l'écume qu'elles lancent *en jets sonores* sur
et qu'on entend pleuvoir en sifflant

le pont, aux pas lourds et *rapides des matelots* qui
précipités des hommes de quart

courent à la manœuvre, aux paroles rares, fermes et

brèves *du capitaine* qui commande ; tout cela forme un
de l'officier

ensemble de sons signicatifs et terribles, qui ébranlent

bien plus *fortement* l'âme humaine que le coup
profondément

retentissant du canon sur le champ de bataille. *Voilà*
de Ce sont

de ces scènes auxquelles il faut avoir assisté, pour

connaître la face *terrible* de la vie des marins, et pour p. 45.
pénible

mesurer *la force de* sa propre sensibilité morale et

physique.

p.31 recto. La nuit entière se passe ainsi sans sommeil. *Le*
Au le-

matin le vent tombe un peu, la lame ne déferle plus,
ver du jour

c'est-à-dire ne se couronne plus *d'écumes rou-*
qu'elle d'écume

lantes; tout annonce une belle journée ; nous aperce-
vons *déjà dans les brumes colorées* de l'horizon, les
à travers la brume colorée
hautes montagnes de Sardaigne. Le
et longues chaînes des
capitaine nous promet une mer calme comme
et plane
un lac entre cette île et la Sicile. *Nous nous réjouissons*
Nous filons huit nœuds,
de toucher bientôt au terme de la partie la plus pénible de
quelquefois neuf ; à chaque quart d'heure, les côtes éclatantes
notre navigation.
vers lesquelles le vent nous emporte se dessinent avec plus
de netteté ; les golfes se creusent, les caps s'avancent, les ro-
chers blancs se dressent sur les flots ; les maisons, les champs
cultivés commencent à se distinguer sur les flancs de l'île.
A midi, *près de toucher au* golfe de Saint-Pierre ;
nous touchons à l'entrée du mais
un
au moment de doubler les écueils qui le ferment
véritable ouragan de vent du nord éclate
subit tout à
dans nos voiles ; la lame déjà grosse de la nuit
coup
donne prise au vent, et s'amoncelle en véritables
collines mouvantes ; tout l'horizon n'est qu'une
nappe d'écume ; le vaisseau chancelle tour à tour
sur la crête de toutes *ces* vagues, puis se précipite
les
presque perpendiculairement dans les profondeurs

qui les séparent. *Nous demandons*
En vain nous persistons à vouloir chercher
un abri *au* golfe *de Saint-Pierre, petite île à l'extrémité de*
dans le
la Sardaigne. Mais, au moment même où nous doublons
A l'instant
le cap *qui protège le golfe,* un vent *rapide* et sifflant
pour y entrer furieux
comme une *nuée* de flèches s'échappe de chaque
volée
vallon, de chaque anse de *cette* côte, et jette le *vais-*
la brick
seau presque sur le flanc. *Le capitaine, homme de har-*
; on a le temps à peine de serrer
diesse et d'exécution diminue de voile et prend le vent au
les voiles ; nous ne gardons que les voiles basses, où nous serrons
plus près dans ce qu'il en conserve.
le vent : le capitaine court lui-même à la barre du gouvernail.
Le navire alors, comme un cheval contenu par une
main vigoureuse et dont on tient la bride *trop* courte,
semble piaffer sur l'écume du golfe ; les flots rasent
les bords du pont *d'un* côté et
du où le navire est incliné
p.32 recto. tout le flanc gauche jusqu'à la quille est hors de l'eau. p. 45.
Nous *marchons* ainsi vingt minutes dans l'espoir
filons environ
d'atteindre *à force de hardiesse et de vigueur* la petite
rade de la ville de Saint-Pierre *dont* nous voyons
;

les *maisons* blanches à une portée de
déjà les vignes et maisonnettes

canon *de nous* : mais *l'ouragan est plus fort* ;
la tempête augmente, le vent nous
frappe comme un boulet,

nous sommes *forcés à* céder et
contraints de

à virer périlleusement de bord, sous le coup même
de

le plus violent de la *tempête et entre deux côtes étroites.*
rafale

Nous réussissons et nous *ressortons* par la même
sortons du golfe

manœuvre qui nous *a fait entrer* ; nous nous retrou-
y a lancés

vons au large
sur une mer horrible.

Mais l'horrible fatigue de la nuit et du jour
La nous

fait désirer *pour l'enfant et les femmes un asile*
vivement un abri avant une seconde nuit que tout

moins agité. Le capi-
nous fait appréhender comme plus orageuse encore.

taine se décide à tout *tenter*, même la rupture de ses
braver

mâts pour *chercher* un mouillage
trouver sur la côte de Sardaigne.

à trois lieues *de là sur la même côte dans* le golfe de
A quelques du point où nous sommes

Palma. Nous combattons pour y *pé-*
nous en promet un. en-
nétrer le même vent soufflant avec la même furie que dans
trer la même furie des vents qui nous a chassés du golfe
la rade de Saint-Pierre. *Mais après* deux heures de
Après
lutte, nous l'emportons, et nous entrons, comme un
oiseau de mer penché sur ses ailes, jusqu'au fond du
golfe de Palma

p. 32 verso. beau . La tempête n'est point tombée ; nous entendons le mugissement incessant de la pleine mer à trois lieues

où le vent continue à *mugir* dans *les mâts* ;
derrière nous ; siffler nos cordages
mais *où* il ne peut
dans ce bassin cerné de hautes montagnes,
soulever que *des* bouffées d'écume.
dont il arrose et rafraîchit le port, et enfin
Enfin nous mouillons à trois encâblures
de la plage de Sardaigne, sur un fond d'herbes marines et dans des eaux *douces* et *limpides*.

tranquilles à peine ridées. C'est une impression délicieuse que celle du navigateur échappé à la tempête à force de travail et de peine, quand il entend enfin rouler la chaîne de fer de l'ancre qui va l'attacher à un rivage hospitalier. Aussitôt que l'ancre a mordu, toutes les figures contractées des matelots se détendent ; on voit que les pensées se reposent aussi ; ils descendent dans l'entrepont, ils vont changer leurs habits mouillés ; ils remontent bientôt avec leur costume des dimanches, et reprennent toutes les habitudes paisibles de leur vie de terre. Oisifs, gais, causeurs, ils sont assis, les bras croi- p. 46.

sés, sur les balustres du bordage, ou fument tranquillement leurs pipes, en regardant avec indifférence les paysages et les maisons du rivage.

le 17

juillet 1832

Mouillés *à Palma dans ce golfe* paisible, après une
dans cette rade

nuit *sans mouvement et sans bruit,* nous déjeunons sur
de sommeil délicieux

le pont *sous la* tente *en face de*
, à l'abri d'une voile qui nous sert de ;

la côte brûlée mais pittoresque de la Sardaigne
s'étend

Un bâtiment armé de *canons dé-*
devant nous. Une embarcation armée deux pièces de canons

taché de l'île de Saint-Antioche, à deux lieues de
se détache

nous,
et semble s'approcher. Nous la distinguons bientôt mieux ; elle porte des marins et des soldats ; elle est en peu de

vient nous *interroger* et nous
temps à portée de la voix ; elle interroge

ordonner d'aller à terre : nous délibérons ; je me dé-
ordonne

p.33 recto. cide à y accompagner le capitaine du brick.
Nous nous armons de plusieurs fusils et de pistolets pour résister, si l'on

Nous mettons à la
voulait employer la force pour nous retenir.

voile dans le petit canot. Arrivés près *du bâtiment*
de la petite barque

sarde nous descendons sur une plage
qui nous précède

qui borde une *étroite* plaine *maré-*
au fond du golfe. Cette plage in-

cageuse et *inculte*. Du sable blanc, *des* chardons,
culte marécageuse de grands

quelques touffes d'aloès *et* çà et là quelques buissons

d'un arbuste *bas et* pâle dont la feuille ressemble
à l'écorce et grise

à celle du cèdre, *des* chevaux sauvages *en*
des nuées de

grands troupeaux, paissant librement
et sans conducteurs

dans ces bruyères,
qui viennent en galopant nous reconnaître
et nous flairer, et partent ensuite en hennissant comme des vo-
lées de corbeaux ;

à *une demi-lieue*, des montagnes grises, nues, avec
un mille de nous

quelque taches seulement d'une végétation *d'arbustes*
rabougrie p. 47.

sur leurs flancs ; *dans le lointain une ou deux maisons solitaires, vastes, et n'ayant pas d'autre caractère que nos larges fermes de la Beauce ou de la Brie* ; un ciel d'Afrique sur ces *montagnes;* un vaste *et complet* silence *dans la*
cimes calcinées sur toutes

campagne ; un soleil brûlant et cet aspect de désola-
ces campagnes l'
tion, de solitude *et de ruine végétale qui caractérise les*
et qu'ont toutes les plages
côtes de mauvais air dans la Romagne, dans la Cala-
bre, *dans les* marais *de Terracine*, voilà la scène : sept
ou le long des Pontins
ou huit hommes à belle *tête caractériséee, fière*
physionomie, le front élevé, l'œil hardi
et sauvage, *moitié* nus, *moité* vêtus de lambeaux d'uni-
à demi demi
formes, *à dix pieds de la mer, à quelques pas de nous*
armés de *fusils* et *de longues*
longues carabines, tenant de l'autre main des
perches de roseaux
pour prendre nos lettres, ou nous pré-
voilà les acteurs. *Nous ré-*
senter ce qu'ils ont à nous offrir, Je ré-
pondons aux questions qu'on nous fait en mauvais patois
ponds
napolitain *que parle le chef de la bande et*
à leurs questions ; je leur nomme quelques-uns de
qu'heureusement je n'ai pas oublié depuis ma première
leurs compatriotes avec qui j'ai été lié d'amitié en Italie dans ma
jeunesse : ces hommes deviennent polis, *hospitaliers*,
et
obligeants *même* après avoir été insolents et *impératifs*.
impérieux
Je leur achète un mouton qu'ils *tuent et écartèlent* sur
équarrissent

la plage. Nous écrivons : ils prennent nos lettres dans la fente qu'ils ont faite à l'extrémité d'un long roseau, ils battent le briquet, arrachent quelques branches vertes de l'arbuste qui couvre la côte, allu-
p.34 recto. ment un feu, et passent *mes* lettres, trempées dans
nos
l'eau de mer, à la fumée de ce feu, avant de les toucher.

(LA SUITE COMME DANS L'IMPRIMÉ SAUF :)

18

juillet 1832 p. 48.

Sortis du golfe de Palma...
Sortie

19

juillet 1832.

... Je relis l'histoire de saint Louis, pour me rappeler les circonstances de sa mort sur la plage de Tunis, près du cap de Carthage que nous devons voir ce soir ou demain.

p.35 verso. *Paris. Saint-Louis mort dans Michaux.*

Je ne savais pas dans ma jeunesse...

×

p.36 recto. C'est le propre des êtres chez lesquels l'instinct est

prompt, fort, instantané, inflexible. *Je suis de ces êtres tout d'instinct; mais plus tard on réfléchit, on* se de-
On
mande...

×

p.37 verso. Les peuples comme Tyr, Sidon, Car- p. 50.
les Phéniciens,
thage...

×

Ils n'ont travaillé que pour le temps; l'avenir n'a pas à s'en occuper. — RECEPERUNT MERCEDEM *suam, vani vanam*.

×

p.38 recto. ... celles qui ont remué *les* masses *larges et pe-*
des
santes du marbre ou *du* granit pour en construire des
de de
obélisques ou des pyramides, défi sublime jeté par elles au temps, voix muette avec laquelle *ils* parle-
elles
ront à jamais aux âmes grandes et généreuses; — ces nations poètes, comme *l'Egypte, la Judée*, les In-
les Egyptiens, les Juifs
dous, les Grecs...

p.39 verso. La brise tomba, la mer *se* calma, le jour s'écoula p. 51.

à regarder en vain de loin la côte *brumeuse* d'Afrique :
vaporeuse

×

Je passe la nuit sur le pont, le bras *entouré par* un
passé autour d'
câble ;...

×

p. 40 recto. ... Les drames poétiques ou historiques dont ces p. 52.
lieux furent successivement *la scène*.
le théâtre.

×

p. 40 verso. Marius expiant parmi *les* bêtes féroces *des* ruines
des sur les
de Carthage, bête féroce lui-même, les crimes de Rome...

×

p. 42 recto. 20 juillet
1832 p. 54.

C'est là que les empereurs exilèrent successivement
les condamnés politiques.

×

p.43 recto. *Malheur aux* hommes qui en tout genre devancent
Malheureux les
leur temps.

×

p.43 verso. 21 juillet

1832

... cette mer ressemble à un champ de *folle* avoine
belle
ondoyant aux brises d'une matinée de printemps.

22

juillet, arivée à Malte. p. 55.

A mesure que nous approchons de Malte... (ce passage jusqu'à : remorquer dans la rade — n'est pas dans le manuscrit).

×

p.44 recto. *Arrivés à Malte les* pilotes nous annoncent une qua-
Les
rantaine de dix jours...

×

p.45 verso. Mes yeux sont de l'Orient, mon âme est amour, et p. 56.
mon esprit est *de la nature de ceux qui meurent sous le*

doute, mais qui portent en eux un instinct de lu-
de ceux
mière...

×

p.49 recto. 22

24 juillet 1832 p. 59.

×

p.51 recto. Je le quittai avec peine et désir de le revoir *encore*. p. 61.

×

p.52 recto. Il laissa son chef-d'œuvre à Malte, la Décollation de saint Jean-Baptiste (1). p. 61-62.

×

p.52 verso. 23

25 juillet 1832 p. 62.

×

p.57 recto. ... une bonne, belle et divine religion, voilà la politique à l'usage des masses. p. 64-65.

(1) Ici, sur le reste de la feuille, dans le mss. :
A Malte, connu : sir Frederick Ponsomby, général gouverneur ; — Lady Ponsomby (dîner) ; — Lady Hottair, femme de l'amiral. — M. et Mme Nugent — Intendant (diné) ; — M. et Mme Roger, surintendant de la santé ; — M. et Mme Ankey, secrétaire du gouverneur ; — M. Miège, consul de France (dîner) ; — M. Freyre, ancien ambassadeur à Madrid ; — L'abbé Balanti, doyen de la cathédrale ; — Le capitaine Lyons, commandant la frégate anglaise de Madagascar.

24 — toujours à Malte.

Ce principe de vie manque à la nôtre.

×

p.57 verso. Malte, 28, 29 et 30 juillet

1832 p. 65.

Séjour forcé à Malte, par *la maladie* de Julia. *Nous*
une indisposition

hésitons, nous délibérons si nous ne retournerons pas à la côte de France ou d'Italie. Une considération nous détermine. Il faut avec la quarantaine quinze à vingt jours pour être rendu en France. Il n'en faut que six pour toucher aux côtes de Grèce, et de là quatre pour Smyrne. A Smyrne beau climat, air doux et pur, campagnes riantes et éloignées de la mer à louer. Nous nous décidons *pour*
Elle se rétablit ; nous à aller à

Smyrne

en touchant à Athènes. Là, j'établirai ma femme et mon enfant ; et j'irai seul, à travers l'Asie Mineure, visiter les autres

Nous levons l'ancre, nous allons sortir du port.
parties de l'Orient.

Des nouvelles de l'Archipel *arrivent ; elles annoncent*
Une voile arrive elle annonce

la prise de plusieurs bâtiments par les pirates grecs.

Le consul de France, M. Miège,

et le massacre des équipages.

nous conseille d'attendre quelques jours; le capitaine Lyons, de la frégate anglaise LE MADAGASCAR, *a la bonté de nous offrir de convoyer* notre brick jusqu'à
nous offre d'escorter
Nauplie, en Morée, et même de nous remorquer si la marche du brick est inférieure à la marche de la frégate; il accompagne cette offre de tous les procédés
p.58 recto. obligeants, *de toutes les prévenances aimables* qui peuvent *en accroître le* prix...
y ajouter du

×

Je ne connaissais pas le capitaine Lyons, commandant depuis six ans *sur* un des vaisseaux de la station anglaise du Levant...

×

p.59 recto. Concentrés dans la sainte et douce intimité du p. 66.
foyer de famille, quand ils en sortent, ce *ne sont pas*
n'est pas
les plaisirs, ce n'est pas le besoin de communiquer
le plaisir
leur âme ou de répandre leur sympathie ; c'est l'usage, c'est la vanité *seule* qui les conduit.

×

... c'est elle qui *a* construit cette forme de société p. 67.
froide, compassée, étiquetée...

x

p.59 verso. Notre séjour n'y a été qu'une hospitalité brillante et continuelle. — Sir Frédérick Ponsomby, lady Emilie Ponsomby, sa femme, couple fait pour représenter dignement partout, l'un, la vertueuse et noble simplicité *de l'ancien grand seigneur* anglais,
des grands seigneurs
l'autre, la douce et gracieuse modestie des *filles*
femmes
d'Albion. sir
de haut rang dans sa patrie; — la famille de
Hankey, *secrétaire du gouverneur, et lady*
Frédérick
Hankey, M. et Mme Nugent, *M. et Mme* Greig, M. Freyre, ancien ambassadeur en Espagne, nous ont *comblés tour à tour de l'accueil le plus empressé et le*
accueillis moins en voyageurs qu'en amis.
plus gracieux. A peine eut-on connaissance de l'indisposition de Julia que M. et Mme Greig nous envoyèrent offrir leur maison de campagne pour plusieurs mois, pour une année même si elle nous était nécessaire en nous proposant en outre de faire porter de leur maison en ville tous les meubles qui pourraient nous être utiles pour un semblable établissement. Nous les *avions* vus *une seule fois,*
avons huit jours,
nous ne *ne devions selon toutes les probabilités de la vie*
les reverrons peut-être.

nous revoir jamais. *Nous n'avons pas accepté le service,* mais nous *avons accepté la reconnaissance. Et nous*
p. 60 recto. emportons *tous* de *nos trop courtes relations avec la so-*
leur obligeante cordialité
ciété anglaise de Malte une impression qui va jusqu'au fond du cœur *et un souvenir qui nous suivra au delà des mers. C'est* la colonie de l'hospitalité
Malte fut pour nous
et quelques-unes des vertus de l'ordre antique qui s'appelle
; quelque chose de chevaleresque et d'hospitalier, qui rappelle
par excellence l'ordre hospitalier revivent encore dans ces
ses anciens possesseurs, se retrouve dans ces palais, possédés
Palais et dans ces demeures habités par un peuple qu'on
maintenant par une nation digne du haut rang qu'elle occupe
peut ne pas aimer toujours, mais qu'il est impossible de ne
dans la civilisation. On peut ne pas aimer les Anglais, il est im-
pas honorer partout.
possible de ne pas les estimer.

Le gouvernement de Malte *dans sa forme* est *le ré-gime colonial absolu* et étroit; il n'est pas digne *de la*
dur des
grande nation qui *a appris* la liberté au monde, d'avoir
Anglais ont enseigné
comme les Romains deux classes
dans une de leurs possessions
d'hommes, les citoyens et les affranchis.

Le gouvernement provincial et les parlements lo- p. 68.
caux s'associeraient *aisément et heureusement* à la
facilement, dans les colonies anglaises

grande représentation de la mère patrie. Les germes
haute
de liberté et de nationalité *semés ou* respectés chez les
peuples sont pour l'avenir des germes de
conquis,
vertu, et de *dignités humaines. Il serait digne du*
de force dignité pour l'humanité tout entière.
peuple anglais de régner sur ses colonies par des institu-
p.60 verso. *tions plus élevées et plus généreuses que le droit du sabre ;*
*et l'*ombre du pavillon anglais ne devrait *planer* que
L' couvrir
sur des *citoyens* libres.
hommes

1er août minuit
1832, à

Partis ce matin par une grosse mer, un calme absolu nous a surpris à douze lieues en mer *et règne*
; il dure
encore. Aucun vent dans *les voiles*, si ce n'est quelques
le ciel
brises perdues *dans le ciel* qui viennent de temps en
temps *heurter* les voiles des deux vaisseaux *et faire*
froisser ; elles font
rendre à *nos immenses* voiles une palpitation sonore,
ces grandes
un battement semblable *à celui*
irrégulier au battement convulsif

des ailes *de l'*oiseau qui meurt : la mer est plane et
d'un

polie comme la lame d'un sabre : pas une ride : mais,
de loin en loin, *quelques* larges *et rondes* ondulations
de

cylindres qui se glissent sous le navire et *le secouent*
cylindriques l'ébranlent

comme un tremblement souterrain.

Toute la masse des mâts *et* des
, des vergues, des haubans,

voiles *tremble* et frémit alors, ainsi que sous un vent
craque

trop lourd. *Mais point de vent, nous* n'avançons pas
. Nous

d'une ligne en une heure ; *l'écorce* d'orange que
les écorces nous

Julia jette dans la mer *flotte* sans *mouvement*
jetons par-dessus le pont flottent déclinaison

autour du *vaisseau,* et le timonier regarde nonchalam-
brick

p. 61 recto. ment les étoiles, sans que la barre fasse dévier sa main
distraite. Nous avons *quitté la* remorque de
lâché le câble de qui nous atta-
chait à

la frégate anglaise, parce que les deux vaisseaux,
ne gouvernant plus *et balottés seulement au gré de la plus faible lame,* couraient risque de se heurter *et de se briser pendant* les ténèbres.
dans

Nous sommes maintenant à cinq cents pas environ
du vaisseau anglais. Les lampes *s'allument et* brillent
de la frégate. allumées

par les sabords au fond *de ses* larges et belles chambres
des

des officiers qui couronnent sa poupe. Un fanal
d'

qu'on peut *aisément* confondre avec *une étoile* du fir-
que l'œil

un des feux

mament, monte et s'attache *au sommet de son* mât p. 69.
à la pointe du

d'artimon pour nous rallier *durant* la nuit. Pendant
pendant

que nos regards sont attachés *sur* ce phare flottant
à

qui doit nous guider, une musique délicieuse sort
tout à coup des flancs *éclairés* de la frégate, et *retentit*
lumineux résonne

sous son nuage de voiles comme sous *la voûte sonore*
les voûtes sonores
d'une église.

Les harmonies se succèdent ainsi pendant
varient et

plusieurs heures, et répandent au loin sur cette mer
enchantée et *caressante* tous les sons que nous avons
dormante

entendus dans les heures les plus délicieuses de notre
vie *sur la terre. Tous* les *souvenirs retentissants* de nos
Toutes réminiscences mélodieuses

villes, de nos théâtres, de nos *salons* —
airs champêtres, reviennent
porter notre pensée vers des temps qui ne sont plus, vers des êtres séparés maintenant de nous par la mort ou par le temps !

p.61 verso. Demain, dans quelques heures peut-être, les sons terribles de l'ouragan qui fait crier les mâts, les coups redoublés des vagues sur *le bois* du navire, le canon
les flancs creux
, le tonnerre, les voix convulsives de deux
de détresse
éléments en *lutte*, et de l'homme qui lutte contre
guerre
leur fureur *réunie*, prendront la place de cette mu-
combinée
sique sereine et majestueuse !

Ces pensées montent dans tous les cœurs *avec les charmes de ces concerts*, et un silence complet règne sur les deux *vaisseaux*. Chacun se rappelle
ponts
quelques notes significatives
-unes de ces et gravées par
entendues
une forte impression dans la mémoire qu'il a
autrefois dans quelque *heure* heureuse ou som-
ailleurs circonstance
bre de *son existence ;* chacun pense plus tendre-
la vie de son cœur ;
ment à ce qu'il a laissé *sur la terre. Chacun s'alarme*
derrière lui. On s'inquiète

de ce défi que l'homme semble jeter aux tempêtes *de l'abime*. Ce sont de ces moments qu'il faut *graver*
p.62 recto. écrire
dans sa pensée pour toujours ; *car* ils contiennent en quelques minutes plus d'impressions *fortes, vives,*
plus de
douces, tristes, vagues, mystérieuses, poignantes, mélan-
couleurs, plus de vie
coliques, que des années entières *monotonement* écoulées dans les prosaïques vicissitudes de la vie commune. Le cœur est plein et voudrait déborder. C'est alors *qu'on* se sent poète par toutes les
que l'homme le plus vulgaire
fibres ; c'est alors que *la vie et la mort*, le fini et l'infini entrent par tous les pores ; c'est alors qu'on p. 70.
voudrait éclater devant Dieu, ou révéler seule-
veut
ment *aux* hommes
à un cœur sympathique ou à tous les
ce qui se passe *en nous ;*
dans la langue des esprits dans notre esprit
c'est alors qu'on improviserait des chants *sublimes*
dignes
devant la terre et *devant le* ciel ; si l'on avait
de du ah !
une langue ! mais il n'y a pas de langue, surtout pour nous Français ; non, il n'y a pas de langue pour la
p. 62 verso. philosophie, l'amour, la religion, la poésie ; *ce sont*

les mathématiques *qui* sont la langue de ce peuple; ses mots sont secs, précis, *creux*, décolorés, *vides* comme des chiffres. — Allons dormir.

1 heure, même jour

Même date, 2 heures du matin

Je me lève et remonte
Je ne puis dormir : j'ai trop senti : je
sur le pont La lune a disparu sous la
: — peignons. —
brume orangée qui voile l'horizon sans autres limites. Il est nuit, mais une nuit sur mer, c'est-à-dire
bien
sur un élément transparent qui réfléchit la moindre lueur du firmament, et semble garder une lumi-
qui
neuse impression du jour. Cette nuit n'est pas noire, elle est seulement pâle et *grise* comme la couleur
perlée
d'une glace quand le flambeau *qui brillait devant elle* est retiré *de* côté ou placé par derrière. L'air aussi
à
semble mort et dormir sur *ce lit assoupli* des
cette couche assouplie
vagues.

Pas un bruit, pas un souffle, pas une voile même qui batte contre la vergue, pas une écume qui

bruisse et trace *sur les flancs du navire sur les* flancs *du*
le sillage du brick sur ses
p.63 recto. *vaisseau* qui *semble* dormir aussi.
semblent

Je regardais cette scène *de sommeil*, de vide, de silence et de sérénité *et je me disais en moi-même en res-*
: je respirais
pirant cet air tiède et léger dont la poitrine ne sent ni la chaleur, ni la fraîcheur, ni le poids
, et je me disais :
Ce doit être là l'air qu'on respire dans le pays des âmes, dans les régions de l'immortalité, dans cette atmosphère divine où tout est immuable, voluptueux, parfait. *Tout à coup je me retournai machinalement pour contempler une* autre face du ciel. — J'avais oublié
Une
le vaisseau anglais ; *il* était
la frégate anglaise ; je regardais du côté opposé : elle là,
en mer à quelques *pas* de nous. p. 71.
encâblures Je me retournai

Mes yeux tombèrent sur ce majestueux
par hasard ; mes
navire, qui reposait immobile *et* sans le
, immense,
moindre balancement de *ses vergues*, comme sur un
sa quille
piédestal *solide* de marbre poli.

La masse *immense* et noire du corps du vaisseau
gigantesque

se détachait *vivement* de sa base argentée, et se dessi-
en sombre
nait sur *l'horizon pâle et azuré* du ciel, de l'air *et* de la
p.63 verso. le fond bleu ,
mer ; pas un soupir de vie ne sortait de ce *sombre*
majestueux
édifice ; rien n'indiquait à l'œil *et* à l'oreille, qu'il
ni ni
fût animé de tant d'intelligence et de vie, peuplé de
tant d'êtres *vivants*, pensants et agissants. On eût
l'
pu le prendre pour *une de ces grandes masses flottantes*,
pris un de ces grands débris des tempêtes
pour un de ces vaisseaux échoués et abandonnés de leurs
flottant sans gouvernail
équipages, que le navigateur rencontre avec effroi sur
les solitudes de la mer du Sud, *témoins muets d'un*
et où il ne reste pas
grand naufrage, registre mortuaire *de*
une voix pour dire comment il a péri ;
quelques centaines d'infortunés, monument funèbre mais
sans nom et sans date
vide que la mer laisse surnager quelques jours, avant
de l'engloutir *à jamais*.
tout à fait.

Au-dessus *de la masse large et noire du vaisseau*
du corps sombre du bâtiment,
l'immense nuage de toutes ses voiles était groupé
le

pittoresquement, et pyramidait autour de ses mâts. Elles s'élevaient d'étages en étages, de vergues en vergues, découpées en formes *variées*, dérou-
mille bizarres
p.64 recto. lées en plis larges et profonds, semblables aux nombreuses et hautes tourelles d'un château gothique, groupées autour du donjon; elles n'avaient ni le mouvement ni la couleur *blanche ou* dorée des voiles
éclatante et
vues *dans le lointain* sur les flots immo-
de loin pendant le jour;
bi'es, et teintes par la nuit d'un gris *pâle d'ar-*
ternes ardoisé
doise, on eût dit une volée de chauves-souris immense, ou d'oiseaux inconnus des mers *abattues, pressées,*
abattus, pressés,
serrées les *unes sur* les autres *contre* un arbre gigan-
serrés uns contre sur
tesque, et *suspendues* à son tronc dépouillé, au clair
suspendus
de lune *de nos nuits* d'hiver. L'ombre de ce nuage
d'une nuit
descendait d'en haut sur nous, et nous déro-
de voiles
p.64 verso. bait la moitié de l'horizon. Jamais plus colossale et plus étrange vision de la mer n'apparut à l'esprit d'Ossian dans un songe : toute la poésie des flots p. 72.
était là, *et* la ligne bleue de l'horizon se confondait

avec celle du ciel *et donnait à* tout ce qui reposait
;
dessus *ou* dessous l'apparence d'un seul fluide
et avait
éthéré dans lequel nous nagions. Tout
ce vague sans
augmentait . effet de cette
corps et sans limites le magique
apparition etjetait l'âme
gigantesque de la frégate sur les flots
comme l'œil dans *une* illusion *mystérieuse et su-*
avec la même
blime. Il me semblait que la frégate, la pyramide aérienne de (1)...

Bib. nat. mss. n.a.f. Lamartine, 48.

6 août

p. 1 recto. 1832, en mer p. 76.

Le 6 à midi, nous *apercevons* sous les nuages
aperçûmes blancs
les côtes de la Grèce : le
de l'horizon les cimes inégales des montagnes
ciel *qu'on représente comme si transparent et si bleu*
était pâle et gris
sur ces horizons enchantés est sombre, pâle et brumeux

(1) Ici la p. 65 déchirée. Sur la p. 66 aussi déchirée on lit : 4 août.

comme *un ciel de* la Tamise ou *de* la Seine au mois
sur sur
d'Octobre ; un orage déchire *à l'occident* le noir ri-
au couchant
deau de brouillards qui *tombe* sur la mer ; le tonnerre
traîne
gronde, les éclairs jaillissent, et une forte brise du
éclate
sud-est nous apporte la fraîcheur et l'humidité de
nos vents d'automne. *Elle nous écarte*
pluvieux L'ouragan nous jette hors
de notre route *directe entre le cap Matapan et l'île de*
Cerizo et nous *pousse contre* la côte de Na-
nous trouvons tout près de
varin *que* nous distinguons *aux* deux *îles* qui ferment
; les îlots
son port, et *à* la belle montagne aux deux
l'entrée de
mamelles qui *le couvre à l'Orient*. C'est là *qu'a retenti*
couronne Navarin que
naguère le canon de l'Europe *qui criait* à la Grèce
a crié naguère
de ressusciter si elle le voulait : *mais* la Grèce
ressuscitée a mal ré-
aujourd'hui affranchie *de ses maîtres*
pondu ; des Turcs par l'héroïsme de
est
ses enfants et par l'assistance de l'Europe, elle main-
esclave de ses propres *fureurs ;* elle a versé
tenant en proie à ravages

le sang *généreux d'un homme* qui avait dévoué sa vie à p. 77.
de Capo-d'Istria
sa cause. L'assassinat d'un *juste commence*
de ses premiers citoyens ouvre
mal une ère de résurrection et de vertu. Il est
douloureux que la pensée d'un grand crime soit
p. 1 verso. *la première* qui *s'élève devant le voyageur qui vient*
une des premières s'élèvent à l'aspect de cette terre, où
saluer la terre de la gloire et de la vertu antiques.
l'on vient chercher des images de patriotisme et de gloire.

A mesure que le vaisseau se rapproche du golfe de
Modon, les rivages de Péloponèse se détachent *plus*
et
sombres et plus arrêtés du vague horizon de brumes qui
s'articulent ; ils sortent du brouillard flottant
l'enveloppe *aujourd'hui*. Ces rivages, dont les voya-
les
geurs parlent avec mépris, me *paraît* au contraire
semblent
remarquables par la *coupe* de *ses* mon-
très bien dessinés nature : grandes coupes
tagnes et *la* gracieuse ondulation de *ses* lignes. *Je ne*
J'ai
puis en détacher mes *yeux*. La scène est vide, mais
peine à regards
l'ombre de ses héros et de ses sages plane encore sur cette
pleine du passé ; la mémoire peuple tout !
terre de mémoire.

Ce groupe noirâtre de collines, de caps, de *plaines*
vallées
que l'œil embrasse d'ici *d'un regard,*
tout entier comme
imperceptible point sur la carte
une petite île sur l'Océan, et qui n'est qu'un
ou sur les mers, a produit à lui seul plus de bruit,
plus de gloire, plus *de sagesse*, plus de crimes et plus
d'éclat
de vertus que *le reste du monde. La terre qui en-*
des continents tout entiers. Ce monceau d'îles
fantait presque à la fois Mil-
et de montagnes, d'où sortaient
tiade, Léonidas, Thrasybule, Epaminondas, Démosthène, Alcibiade, Périclès, Platon, Aristide, Socrate,
Phidias, *la* terre qui dévorait les armées de
; cette deux
millions d'hommes de Xerxès, qui envoyait ses colonies à Byzance, en Afrique, *et à Syracuse,* qui
en Asie,
créait les arts de l'esprit *ou* les arts de la
ou renouvelait et
p. 2 recto. main et les poussait en un *demi* siècle jusqu'à
et demi
ce point de perfection *qui est devenu type et n'a pu ja-*
où ils deviennent types et ne sont
mais être égalé depuis; *la* terre dont l'histoire est
plus surpassés cette
encore la leçon de tous les peuples modernes et dont les
notre histoire, dont l'Olympe est encore le ciel

héros sont les héros de notre imagination ; *la* terre
cette
d'où la philosophie, la poésie *et la civilisation* ont
et
pris leur vol vers le reste du *monde toujours fidèle à*
globe, et où elles reviennent
l'immortel souvenir de leur berceau, *cette terre ne*
sans cesse, comme des enfants à : la voilà !
peut être aperçue avec indifférence par l'œil d'un homme.
chaque flot me porte vers elle ; j'y touche. Son apparition
qui étudie l'homme, quoique ces souvenirs soient usés pour p. 78.
m'émeut profondément, bien moins pourtant que si tous ces sou-
moi à force d'être vulgaires, quoique ces noms aient de
venirs n'étaient pas flétris dans ma pensée, à force d'avoir été
bonne heure ennuyé ma mémoire comme un livre classique
ressassés dans ma mémoire avant que ma pensée les comprît. La
dont les beautés sont flétries pour nous à l'âge de l'intelli-
Grèce est pour moi comme un livre dont les beautés sont ternies,
gence pour les avoir balbutiées avant de les comprendre.
parce qu'on nous l'a fait lire avant de pouvoir le

Cependant, *je l'avoue, je retrouve à l'aspect de ces*
tout n'est pas désenchanté. Il y a encore à tous
montagnes un écho *retentissant* dans mon
ces grands noms reste d'
cœur ; quelque chose de saint, de doux, de *religieux*
parfumé
monte avec ces horizons dans mon âme. Je *rends*
re-
p. 2 verso. *grâce à* Dieu d'avoir vu *avant de passer de* cette terre,
mercie en passant sur



ce pays, *comme disait Epaminondas*, des FAISEURS DE GRANDES CHOSES.

comme Epaminondas appelait sa patrie.

Toute ma vie j'ai rêvé ces rivages et je les contemple
Pendant toute ma jeunesse j'ai désiré faire ce que je fais, voir

enfin.
ce que je vois. Un désir enfin satisfait est un bonheur.

J'éprouve à *leur* aspect ce que
l' de ces horizons tant rêvés,

j'ai éprouvé dans la possession de tout ce
toute ma vie

que j'ai vivement désiré *en ce monde* : un plaisir

contemplatif et *calme* un
calme contemplatif qui se replie sur lui-même,

repos de l'esprit et de *l'imagination comparable à ce*
l'âme qui s'arrêtent un moment,

repos du cœur dans la jouissance d'un de ses désirs et qu'on
qui se disent : « Faisons halte ici, et jouissons ! » Mais au fond

appelle Bonheur. Mais c'est le bonheur de l'esprit, si fort
ces bonheurs de l'esprit et de l'imagination sont bien froids. Ce

au-dessous du bonheur de l'âme qui ne se trouve que dans
n'est pas là du bonheur de l'âme : celui-là n'est

l'amour humain ou divin, mais toujours dans l'amour (1).

Cependant je fais un triste retour sur mes sentiments
Toutes les fois qu'une forte impression remue mon âme

(1) Le passage : *Nous naviguons délicieusement* — à : *où ils se réfugient toujours en pareille rencontre* — n'est pas dans le manuscrit.



même en jouissant de cette vue si souvent SOSPIRATA, *Je*
je
me sens le besoin de dire *et* d'écrire à quelqu'un ce que
j'éprouve, de trouver *dans un cœur sympathique* une
quelque part
joie de ma joie, un retentissement de *mon bonheur dans*
ce qui m'a frappé.

p. 3 recto. *cette heure notable de mon existence mentale.*
Le sentiment isolé n'est pas complet : l'homme a été créé double.

Hélas ! quand je regarde maintenant autour de moi, il y a déjà bien du vide. Julia et Marianne comblent tout à elle seules ; mais Julia est encore si jeune, que je ne lui dis que ce qui est à la portée de son âge. C'est tout l'avenir, ce sera bientôt tout le présent pour nous ; mais le passé, où est-il déjà ?

La personne qui aurait joui le plus de mon p. 80.
bonheur c'était ma mère. Dans tout ce
en ce moment
que j'éprouve de triste ou *d'heureux mon esprit* se tourne
qui m'arrive d'heureux de triste ma pensée
involontairement vers elle. Je crois la voir,
l'entendre,
lui parler, lui écrire,
. Quelqu'un dont on se souvient tant n'est pas absent ; ce qui vit si complètement, si puissamment
la faire par-
dans nous-mêmes n'est pas mort pour nous. Je lui fais toujours
ticiper *à* mes impressions,
sa part, comme pendant sa vie, de toutes
qui devenaient si *vivement* et si *complètement* les
vite entièrement

siennes ; qui s'embellissaient, se coloraient, s'échauf-
faient dans *sa belle* imagination *de femme, dans son*
son rayonnante imagina-
cœur d'amie et de mère. Je **la cherche en** idée dans
tion qui a toujours en seize ans !
sa modeste solitude de Milly,
la et pieuse où elle nous a éle-
vés, où elle pensait à nous pendant que les vicissitudes de ma
Je la vois attendant, recevant,
jeunesse nous séparaient.
lisant, commentant mes lettres, s'enivrant *de mes*
plus que
descriptions et rendant grâce à Dieu de mes impressions.
moi-même
Vain songe ! elle n'y est plus ; elle habite le monde
des réalités ; nos songes ne sont plus rien pour
fugitifs
elle : mais son esprit est avec nous, nous invite,
il
nous protège ; NOTRE CONVERSATION,
p. 3 verso. il nous suit, il
comme dit saint Paul, EST AVEC ELLE DANS LES RÉGIONS
ÉTERNELLES.

J'ai perdu ainsi avant l'âge de la maturité p. 81.
la plus
presque tout ce que j'ai *le plus aimé* *ici bas*
grande partie des êtres aimés le plus
ou *du moins ce* qui *m'a* aimé *le plus. Excepté*
m'ont le plus ici-bas. Ma vie

quelques êtres où mon cœur s'est réfugié, mon âme ne sait
aimante s'est concentrée, mon cœur n'a plus que quelques cœurs

plus guère
pour se réfugier ; mon souvenir n'a plus guère que des tombeaux

où se poser sur la terre ; *elle est* plus *souvent* avec les
je vis

âmes qu'avec les vivants *et si la mort* frappait encore
morts et si Dieu

deux ou trois coups autour de moi, je me
de ses je sens que

détacherais entièrement de moi-même ; car je ne me contemplerais plus, je ne m'aimerais plus dans les autres ; et *il ne m'est plus* possible de m'aimer
ce n'est que là qu'il m'est

en moi.

C'était
Très jeune, je m'aimais en moi : l'enfance est égoïste.

bon à dix-huit ans, quand je ne me con-
alors seize ou

naissais pas encore, quand je connaissais *moins encore*
encore moins

la vie ; mais à présent *je me connais trop* pour
j'ai trop vécu, j'ai trop connu

tenir à *moi-même.*
cette forme d'existence qu'on appelle le moi humain.

Qu'est-ce qu'un homme, grand Dieu ? Et quelle
p. 4 recto. pitié *que* d'attacher la moindre importance à ce que
je sens, je pense *ou* j'écris ! Quelle place
à ce que à ce que

est-ce que je tiens dans les choses? quel vide laisse-rai-je dans *l'univers?*

le monde? Un vide de quelques jours dans un ou deux cœurs ; une place au soleil ; mon chien qui me cherchera ; des arbres que j'ai aimés, et qui s'étonneront de ne me pas voir revenir sous leur ombre : voilà tout ! Et puis tout cela passera à

On ne commence à sentir *la vanité*, l'inanité
son tour.
de *tout* que du jour où l'on n'est plus nécessaire
l'existence
à personne, que de l'heure *où l'on n'est plus*, où l'on ne peut plus être *aimé*. La seule réalité d'ici-bas, je l'ai
chéri
toujours senti, c'est l'amour.
, l'amour sous toutes ses formes.

7 août au soir, six heures *du soir*.

Les côtes élevées de la Laconie *que nous suivons à*
sont là, à quelques
un quart de lieue de distance
portées de canon de nos yeux. Nous les longeons par une jolie
glissent majestueusement devant nous.
brise ; elles
Accoudé sur la lisse du vaisseau, *les yeux attachés sur*
mes regards saisissent
ces formes *de* montagnes *qui*
pour s'en souvenir classiques des de la p. 82.
se déroulent
Grèce : elles aussi comme des vagues de pierre et

s'élèvent, s'abaissent, se groupent devant
de terre ; elles
moi comme les nuages de *sa* patrie devant
la de son âme
les yeux de l'esprit d'Ossian. Je passe une *heure*
ou deux heures
triste et voluptueuse à faire *ainsi* en silence cette revue
des *tems*, des noms *et des terres du passé*. Les
collines et sonores de cette terre morte
p. 4 verso. monts Chromius, où l'Eurotas prend sa source,
lancent dans les airs leurs sommets arrondis *comme*
des dômes entre lesquels le globe du soleil descend
: y
lentement et
les frappe comme des dômes de cuivre doré ; il
enflamme sa couche de nuages ; ces som-
autour de lui
mets *paraissent* transparents comme *le cristal*
deviennent l'air même qui
on jure-
les enveloppe, et dont on peut à peine les distinguer ;
rait *qu'on* voit, à travers la lueur *dorée* d'un autre
que l'on
soleil ou *la* réverbération d'un in-
déjà couché l'immense
cendie lointain. Une entre autres *forme*
de ces montagnes présente
un *large* croissant renversé *et*
à nos yeux la forme d' ; elle

se *creuse* pour ouvrir un *large et éclatant*
semble creuser à mesure

sillon au disque du jour qui le *touche.*
aérien y roule dans la

Les *montagnes*
poussière d'or de la vapeur qui monte à lui. crêtes plus

moins éloignées que le soleil a déjà franchies, se
rapprochées

teignent *d'une vapeur* lilas *et semblent*
de violet pourpré ou de couleur pâle ; · elles

nager dans une atmosphère *colorée* ;
nagent aussi riche que la palette d'un

plus près de nous d'autres *groupes de*
peintre ; encore

collines, couvertes de l'ombre du soir, semblent
. déjà

vêtues de *sombres* forêts *et* enfin *les dernières et* celles
noires ;

qui forment *pour nous* le premier plan,
celles que nous

p. 5 recto. et dont *la mer baigne* les *bases* sont plon-
touchons l'écume lave falaises toutes

gées *déjà* dans *une* nuit *noire, et ne laissent distinguer à*
la

l'œil que quelques anses où se *cachent* les
n'y distingue réfugient

nombreux pirates de ces bords, et quelques promontoires avancés qui portent, comme Napoli de Malvoisie, des villes *sur un rocher.*
ou des forteresses sur leur sommet

Ces montagnes, vues ainsi à cette
escarpé. du pont du navire

heure *d'illusion entre le jour et* la nuit
où les drape de ses mille

sont les plus belles formes
illusions de couleur peut-être

terrestres que mes yeux aient encore comtemplées.
;

et puis le navire flotte si doucement, incliné comme un balcon mobile sur la mer qui murmure en caressant sa quille ! l'air est p. 83.
si tiède et si parfumé ! les voiles rendent de si beaux sons à chaque bouffée de la brise du soir ! Presque tout ce que j'aime est là, tranquille, heureux, en sûreté, regardant, jouissant avec moi. Julia et sa mère sont accoudées tout près de moi sur les haubans. La figure de l'enfant rayonne à tous les aspects, à tous les noms, à tous les faits historiques que sa mère lui raconte à mesure : ses yeux flottent avec les nôtres sur toutes ces scènes dont les drames merveilleux lui sont déjà connus. Il y a du génie dans son regard ; on y voit la pensée profonde, vivante, chaude, rapide, d'une âme qui éclôt sous l'âme ardente et aimante de sa mère ; elle semble jouir autant que nous, et surtout parce qu'elle nous voit intéressés et heureux : car l'âme de cet enfant vit de la nôtre ; une larme vient dans ses yeux si elle me voit triste et rêveur ; ses traits sont un reflet simultané des miens, et le sourire de toutes nos joies n'attend jamais un sourire pareil sur ses lèvres. Qu'elle est belle ainsi !

Les montagnes
J'ai vu longtemps et sous toutes leurs faces les

même de Rome et de la Sabine *ne* les surpassent
; celles-ci

pas en *harmonie de couleur, en chaleur de ciel, en pitto-*
variété de groupes, en majesté de formes, en splendeur

resque et grandiose variété de lignes et de contours
éblouissante de teintes ; leurs lignes sont infinies ; il faudrait un

mais

volume pour décrire ce qu'un tableau dirait d'un regard :
pour être *contemplées dans leur véritable jour et sous*
vues dans toute leur beauté imaginaire, il faut les

leur aspect le plus idéal, elles ont besoin d'être vues sous les
apercevoir ainsi au tomber du jour ; alors on les voit vêtues,

premières ombres du soir qui les revêt de bois et de verdures
comme dans leur jeunesse, de forêts et de verts pâturages, et de

imaginaires,
chaumières rustiques, et de troupeaux, et de pasteurs ; les ombres

comme
les vêtent ; elles n'ont pas d'autres vêtements, de même que
l'histoire des hommes qui les ont illustrées a besoin
des nuages du passé pour
et des prestiges de la distance

p. 5 verso. *enchanter et pour* attacher *nos âmes.* Il ne
et séduire nos pensées.

faut rien voir au grand jour du soleil, à la lumière
du présent ; dans ce triste monde, il n'y a de com- p. 84.
plètement beau que ce qui est idéal : l'illusion en
tout est un élément *indispensable* du beau, *je dis*
toutes choses
en tout excepté en vertu et en amour !

Même date, huit heures du soir.

Nous voguons par une
Le vent devient plus frais ; nous jolie

mer *douce et murmurante à* l'embouchure *du golfe*
devant de diffé-
d'Argos.
rents golfes ; nous approchons du cap San Angelo, ancien cap Malia : nous y toucherons bientôt.

8 août, le matin

Le vent a manqué : nous avons passé la nuit sans avancer, à peu de distance du cap Malia.

Même date, midi

La brise est douce et nous jette sur le cap. La frégate qui nous remorque creuse devant nous une route plane et murmurante, où nous volons sur sa trace dans des flocons d'écume, que sa quille fait bondir en fuyant. Le capitaine Lyons, qui connaît ces parages, veut nous faire jouir de la vue du cap et des terres en passant à cent toises au plus de la côte.

A l'extrémité du cap Malia, *premier cap du*
San Angelo ou
Péloponèse, qui s'avance dans la mer, *et qu'on*
beaucoup
nomme aujourd'hui le cap san Angelo
commence le passage étroit que les marins timides évitent en laissant l'île de Cérigo sur leur gauche.

cap *terrible* pour les matelots grecs.
Ce cap est le des tempêtes
Les pirates seuls l'affrontent, parce qu'ils savent qu'on ne les
et dont ce vent tombe *sur la mer* avec tant
y suivra pas Le de ce cap

de fougue qu'il lance des
de poids et sur la mer, souvent
pierres de la montagne jusque sur le pont
roulantes
des navires *surpris par ses bourrasques.*

p. 6 recto. Sur la pente escarpée et inaccessible *de rochers*
du rocher
taillés à pic par les vents et par les flots
qui forme la dent du cap, dent aiguisée par les ouragans et
le hasard a suspendu trois ro-
par l'écume des flots
chers détachés du sommet, et
arrêtés à mi-pente dans
les a suspendus comme un nid d'oi-
leur chute. Ils sont là
seaux de mer *sur l'écume bruyante de la mer qui*
penché sur l'abîme écumant des mers. p. 85.
ronge l'extrémité du cap. Un peu de terre rou-
geâtre, arrêtée par ces trois *pierres dans sa*
aussi rochers inégaux
chute y donne *la vie* à cinq ou six figuiers *d'une belle*
racine rabougris
venue penchés eux-mêmes
qui pendent avec leurs rameaux tortueux et
sur *l'abîme qui gronde*
leurs larges feuilles grises, le gouffre bruyant qui tournoie
à leurs pieds. *Au-dessus, au-dessous, et des deux côtés*
la montagne entièrement dépouillée de verdure et de sol
pend à pic sur la mer. L'œil ne peut discerner aucun

sentier, aucun escarpement praticable par où l'on puisse *arriver* à ce petit tertre de végétation. Cepen-
parvenir
dant on *y découvre* une petite maison *entre* les *cinq*
distingue basse sous
figuiers, grise et sombre comme *les trois pierres*
maison le roc
qui lui *servent* de *socle*
sert base et avec lequel on la confond au pre-
mier regard.

Au-dessus de la maison s'élève
du toit plat
un petit mur ouvert au milieu comme les clochers des cha-
une petite ogive vide, comme au-dessus de la porte des couvents
pelles dans les monastères d'Italie ; *quelques ruines anti-*
une cloche y est sus-
ques à demi emportées par le temps et les tempêtes se dis-
pendue ; à droite on voit des ruines antiques de fondation de
tinguent encor à leurs rangées de briques rougeâtres, et
briques rouges, où trois arcades sont ouvertes ; elles conduisent
portent trois arcades modernes ouvrant sur une espèce de
à une petite terrasse qui s'étend devant la maison.
terrasse. Un aigle aurait craint de bâtir son aire *en*
dans
un *pareil lieu,* sans *une touffe de lentisque ou de myrte*
tel endroit un tronc d'arbre, sans un buisson
pour s'abriter du vent toujours *grondant du*
qui rugit , du bruit
cap, constamment frappé du soleil brûlant, du bruit et de
éternel de la mer qui brise, de son écume qui lèche sans relâche

l'écume des vagues. Eh bien ! un
le rocher poli sous un ciel toujours brûlant.

homme a
fait ce que l'oiseau aurait à peine osé faire : il a

choisi cet asile *et* vit là : nous *le vîmes ;* c'est un
. Il l'aperçûmes :

hermite. Nous *distinguions aisément, tant nous doublions*
ermite doublions le cap de si près que nous distin-

le cap de près sa barbe blanche, son *chapelet,* son
guions longue bâton

bâton, *sa robe* semblable *au manteau*
chapelet son capuchon de feutre brun, à celui des

capuchon que les matelots *portent* en hiver. Il se mit à

genoux pendant que nous passions,
le visage tourné vers

comme *pour implorer* le secours du ciel pour
la mer s'il eût imploré

des *inconnus et des* étrangers dans ce périlleux
inconnus

passage. Le vent, qui *sort* avec fureur des gorges de
s'échappe

la Laconie *de l'autre côté du cap Malia,* commen-
aussitôt qu'on a doublé le rocher du cap,

çait à *retentir* dans nos voiles, à faire tour-
résonner chanceler et

noyer les deux bâtiments et à couvrir *d'écume* la
mer

nouvelle mer *qui* s'ouvrait
d'écume à perte de vue. Une

devant nous. *Il* monta, pour nous suivre plus
L'ermite p. 86.

loin des yeux, sur la crête d'un *de ses* trois rochers ;
des

et nous le distinguâmes à genoux et immobile, tant
là,

que nous fûmes en vue du cap.

Qu'est-ce que cet homme ? Il faut une âme *hé-*
lui

roïque, un génie d'une antique énergie
trois fois trempée, pour avoir choisi cet affreux séjour ; il faut

un cœur et des sens avides de fortes et *sublimes im-*
éternelles émo-

p. 7 recto. *pressions* pour *avoir choisi* ce nid de vautour *et avoir*
tions, vivre dans seul avec

confiné sa vie, sa pensée et ses yeux aux plus terribles
l'horizon sans bornes, les ouragans et les mugissements de la

spectacles que la nature puisse donner à l'homme : l'abîme
mer : son unique spectacle, c'est de temps en temps un navire

sous ses pieds, la tempête éternelle sur sa tête, la stérilité
qui passe,

sous ses mains — le craquement des mâts, le déchire-
ment des voiles, le canon de détresse *des navires*, les
clameurs *d'effroi* des matelots *luttant contre le souffle*
en perdition

orageux d'un cap avancé, et pour horizon l'abime sans
limite des mers. Je comprends cette vie — ces trois figuiers,
Ces

cette hutte, ce spectacle *éternellement ora-*
ce petit champ inaccessible, de la lutte convulsive

geux devant les yeux, ces impressions *sévères, âpres,*
des éléments,

méditatives dans l'âme, *c'est* là un des rêves de *ma*
c'était mon

vie, de ma jeunesse *même*.
enfance et Par un instinct que la connaissance des hommes confirma plus tard, je n'ai jamais placé

seulement alors j'y plaçais
le bonheur que dans la solitude ;

l'amour *avec la solitude* : *maintenant j'y placerais*
j'y placerais maintenant l'amour,

Dieu et la pensée. Ce désert suspendu entre le ciel

et la mer, ébranlé par *l'éternelle tempête* des airs et des
le choc incessant

flots, serait un des charmes de mon cœur. C'est
vagues encore

la position de l'oiseau des montagnes *les pieds sur*
l'attitude touchant encore du

la cîme du *dernier* rocher, et battant déjà *de l'aile*
pied aiguë des ailes

p. 7 verso. pour s'élancer dans les régions de la lumière.
plus haut

Il n'y a aucun homme bien organisé qui ne devînt,

dans un pareil séjour *ou* un saint ou un poète ;
grand

tous les deux peut-être. Mais quelle violente secousse

de la vie n'a-t-il pas fallu pour me donner *ces*
à moi-même

pensées et *ces* désirs, et pour jeter là
de pareilles de pareils

cet homme que j'y vois ! Dieu le sait, *mais*
ces autres hommes . Quoiqu'il en

ce ne *doit pas* être *une âme* vulgaire que *celle* qui a
soit peut un homme celui

besoin de se cramponner comme la
senti la volupté et le

liane aux *parois* d'un pareil abîme, et de s'y ba-
pendante rochers

lancer au tumulte des *mers et de*
pendant toute une vie éléments,

s'ennivrer de la terrible harmonie des tempêtes, seul
à

avec *lui-même* devant la nature et devant Dieu.
son idée

8

Nous voici dans le golfe d'Argos — Hydra, Spezio et plusieurs autres iles — Crète avec le sommet d'Ida dans le lointain. Nous entrons vent arrière jusqu'au fond du golfe d'Argos et mouillons devant Nauplie de Romanie, capitale de la Grèce moderne.

p. 8 recto. *Déception et horreur complète, pas un site, pas un édifice pittoresque — excepté le fort Vénitien de Palamidi qui domine le repaire nommé Nauplie — Argos s'étend devant nous dans sa plaine ravagée — son acropole en ruines pend sur Argos comme un nid renversé — plus loin Mycènes, — Tyrinthe et leurs ruines — le tombeau d'Agamemnon —*

le brigandage et la guerre civile qui règnent jusqu'où finit la portée du canon français à Nauplie ne permettent pas de sortir des portes — je m'en afflige peu — que me fait Agamemnon et son empire ? Je ne regrette que l'aspect d'une vallée d'Arcadie. Sans la maladie de Julia je risquerais le coup de fusil pour juger si cette poésie a conservé une trace dans la nature. J'en doute d'après ce que je vois. Rochers nus. Terre rouge et noire — arbustes rampants, poudreux — voilà tout — Linceul d'un Peuple — La Grèce ne semble qu'un vieux sépulcre dépouillé de ses ossements et dont les pierres même sont usées et brunies par les siè-
p. 8 verso. *cles — : où est la beauté, où est la grâce dont on nous parle ? où est surtout ce ciel doré et transparent ? tout est gris et nuageux comme en Savoie aux derniers jours d'automne — Les maisons neuves avec des toits gris et disgracieux rappellent les cabanes du Piémont ou des Apennins dans les gorges sombres de leurs vallées.*

Accueil admirable, cordial, hospitalier de l'amiral anglais Hotham qui nous prévient en tout. Je retrouve là M. Rouen, M. de Rutman, M. Akins, résidents des trois puissances. Le prince Kasadja qui nous offre ses Palikares, l'amiral Hugon me donne pour 20 jours le brick de guerre Eugénie d'escorte — capitaine Cuneo d'Ornano — après huit jours stériles passés à Nauplie — nous partons de nuit pour Athènes — en dix heures par vent du Nord nous sommes dans le canal de Spezia et d'Hydra — Rafale vio-

lente toute la journée pour doubler le cap — impossible — mouillage devant les jardins d'Hydra — les jardins sont un morceau de terrain cultivé en vignes et oliviers sur la lisière du continent du Péloponèse en face d'Hydra — tout ce que nous voyons, continent et îles, est de la même teinte noire de la même nudité, de la même tristesse — Rivages qu'on voit avec chagrin et qu'on désire ne jamais revoir — Journée triste passée à résonner (sic) *sur les souffrances de Julia et à décider si nous irons à Smyrne ou à Beyrouth pour lui faire quitter la mer plus tôt et pour plus* (mot illisible) *Je penche pour Smyrne.*

17 *Août*

Bib. nat. mss. n. a. f. Lamartine, 45.

p. I recto. *Le 16 août parti de Nauplie à minuit par un vent du Nord très violent qui nous chasse du golfe, nous fait traverser le matin le canal de la Spezzia et nous force à relâcher après avoir en vain battu la mer en face de l'île d'Hydra sur la côte du continent nommée les jardins d'Hydra — Jour et nuit d'orage passés là ballottés par la vague. A minuit nous mettons à la voile et à sept heures du matin seulement, après une lutte obstinée avec les vents et une heure de danger grave, nous parvenons à doubler le cap Skilli et à entrer dans le golfe d'Athènes. Nous y sommes assaillis d'une forte tempête qui nous empêche de toucher*

au cap Colonne, ancien cap Sunium, célèbre par les leçons de Platon et par les ruines du temple de Minerve suniate dont huit colonnes couronnent encore le promon-
p. 1 verso. *toire. Nous dérivons du côté de l'île de Zéa, puis virant de bord nous portons sur Egine et nous entrons par une brise insensible et caressante dans la rade de cette île — à 6 heures du soir le 18.*

A notre droite, l'île d'Egine, etc... le gymnase élevé p. 95.
par Capo-d'Istria *s'élève* au milieu...
blanchit

×

p. 3 recto. **l'esprit commercial n'a pas assez de *souffle* pour** p. 96.
vertu
ressusciter un peuple ; je crains pour celui-là...

×

p. 4 recto. **— sa bataille navale et la mémoire de Thémistocle** p. 97.
la font *seule* saluer avec respect...

×

p. 6 recto. **Jérusalem des nations, dans laquelle il n'y a plus** p. 98.
même de *larmes* ; voilà l'impression...
tombeau

×

p. 6 verso. **... nous montons à cheval. — *Julia* trouve un âne,**
Je

où nous plaçons une selle de femme nous
pour Julia ;
partons...

×

p. 7 verso. ... il ne brille point de loin sur la mer et sur les p. 99.
terres, comme un phare *éclatant* qui dit : « Ici c'est Athènes...

×

p. 8 verso. Plus loin, au pied de l'Acropolis, vous passez
sous
une porte obscure et basse, sous laquelle quelques Turcs en *haillons* sont couchés à côté de leurs *belles* et
guenilles riches
riches armes...
belles

×

p. 9 recto. ... un inextricable labyrinthe de sentiers étroits et semés de pans de murs écroulés, de tuiles brisées, de p. 100.
pierres et de marbres jetés *en travers* ; tantôt descen-
pêle-mêle
dant...

×

p. 12 recto. C'était une belle et pure soirée : le soleil dé- p. 102.
moins
vorant descendait noyé dans une brume violette...

×

... nous découvrions une plus vaste étendue de la p. 103.
ville moderne qni *s'étendait* sur notre gauche.
se déployait

×

p. 12 verso. ... de jardins et de cours ravagés, de monceaux de pierres entassées *et* barrant les *routes* et roulant
chemins
sous les pieds...

×

p. 18 recto. ... les temps passent, les langues s'usent; mais il vit toujours tout entier, toujours aussi *saint*, p. 106.
lui
aussi neuf, aussi grand...

×

p. 20 verso. A mesure que l'homme vieillit, il perd la sève, p. 108.
la verve, le désintéressement *de jeunesse* nécessaire pour les arts ! Les Propylées,— le temple d'Erechtée ou celui des Cariatides, sont *jetés* à côté du Parthénon. —

Bibl. nat. mss. n. a. f. Lamartine, 53.

×

le août 1834

p. 1. De tous les livres à faire, le plus difficile, à mon p. 109.
avis, etc...

×

p. 5 recto. Oublions le passé, et regardons maintenant autour p. 112.
de nous, *maintenant* que les siècles, la guerre...
alors

×

p. 5 recto. Elles forment, de ce côté du temple, un chaos ruisselant de marbre de toutes formes, de toutes couleurs, jeté, empilé, dans le désordre le plus bizarre et le plus majestueux : *on dirait de loin* l'écume de
de loin on croirait voir
vagues énormes. —

Bib. nat. mss. n. a. f. Lamartine, 45.

×

p.22 recto. Une fontaine vide était au milieu des écu- p. 114.
de la cour ;
ries tout autour. Je *montai* un escalier de bois
remontai au bas du-
garni de plusieurs spahis, et l'on m'introduisit
quel étaient rangés
chez le bey. Au fond d'un vaste et riche appartement décoré de boiseries à petits compartiments *et peintes*
peints
en fleurs.

×

Le bey me fit demander pardon de *ce que je le sur-* p. 115.
s'être laissé sur-
prenais dans le moment de sa toilette...
prendre

×

p. 24 recto. 22 Août p 116.

1832

×

Bu des eaux du ruisseau bourbeux et infect qui
fut l'Ilissus.
est

×

— aridité, nudité, couleur de *sépulcre* répandue
mâchefer
sur toute cette campagne d'Athènes.

×

p 24 verso. Nuit terrible passée au milieu des *îles de*... — Le p. 117.
Cyclades
vent baisse au milieu du jour ; — belle et douce navigation jusqu'au soir. A la nuit, coup de vent furieux entre l'île d'*Amasgos* et celle de
Armagos Stampalia.

×

p.25 recto. Roulis qui nous jette tantôt sur une vague, tantôt sur *l'* autre.
une

×

... c'est pour celle-là surtout que *ma pensée s'élève à Dieu et que* je prie avec ferveur...

×

p.26 recto. La Grèce est petite ; — *disséquée*, tourmentée, dépouillée. p. 118.

×

p.27 recto. — rue des Chevaliers, où chaque maison garde encore *non brisés* sur sa porte, les écussons des an- p. 119.
intacts
ciennes maisons de France, d'Espagne, d'Italie et d'Allemagne.

×

p.28 recto. ... du silence, et des *maisons de prière* s'éle- p. 120.
mosquées aux légers minarets
vant

×

p.28 verso. ... pour prix d'une vie donnée pour *son âme*, est telle-
sa cause
ment mieux rêvée encore...

×

p. 29 verso. C'est l'œil des femmes d'Italie, mais plus doux, plus timide, plus *humecté* de tendresse et d'amour;
pénétré
— c'est la taille des femmes grecques, mais plus arrondie, plus assouplie, avec des mouvements plus suaves *et* plus gracieux.

p. 30 verso. ... elle a quelque chose de *peiné, de* confus et d'incertain... p. 121.

×

Le 27 août

1832

à midi, nous mettons à la voile...
A

×

p. 31 recto. On m'y *montre* une maison magnifique...
a montré

×

28 Août
1832 p. 122.

×

31

août

Deux jours passés à Chypre; *au* charme du repos

après une longue navigation *joignez* l'hospitalité la
; soins de
plus inattendue et la plus aimable, *l'aspect d'une prochaine arrivée en Syrie et d'un an de voyages plus variés et plus intéressants*, voilà l'état de mon esprit à Chypre.

Bib nat. mss. n. a. f. Lamartine, 46.

p. 2 recto. *13 Septembre 1832. Lady Esther Stanhope*

Le 13 à trois heures p. 169.
Je n'attendis pas longtemps la réponse ; le 30
de l'après-midi, l'écuyer de lady Stanhope, qui est en même temps son médecin, arriva chez moi avec l'ordre de m'accompagner à Dgioun, résidence de cette femme extraordinaire. *J'avais écrit deux jours avant à lady Stanhope la lettre que voici (ci-joint la lettre).*

Nous partîmes...

×

p. 4 recto. ... par les cîmes transparentes des sommets du Liban de l'autre (1). p. 170.

×

p. 4 verso. ... qui frappaient ensuite le rivage en jetant cha-
vers
cune son coup de tonnerre...

(2) En marge, à l'encre : Goldly Libanus — Le Liban d'or, comme l'appelle Salomon.

×

p. 5 recto. ... qui n'est ni le jour ni la nuit, qui n'*a* ni l'éclat p. 171.
est
de l'un ni la sérénité de l'autre...

×

p. 8 recto. Elle avait sur la tête un turban blanc, sur le front p. 173.
une bandelette de laine couleur de pourpre, et retombant de chaque côté de la tête jusque sur les épaules *une large frange* de cachemire jaune. *Une* im-
. Un long châle ,une
mense robe turque de soie blanche à manches flottantes, *enveloppait* toute sa personne.
enveloppaient

×

p. 9 recto. *Il* est vrai, reprit-elle ; je ne sais ni ce que vous êtes p. 173-174.
C'
selon le monde, ni ce que vous avez fait pendant que vous avez vécu parmi les hommes ; mais je sais *déjà* ce que vous êtes devant Dieu *et ce que vous pouvez faire un jour pour sa gloire et pour le bonheur de vos semblables*. Ne me prenez point pour une folle...

×

p. 10 verso. C'est Dieu qui vous *envoie* ici pour éclairer votre p. 175.
amène
âme.

×

p. 12 recto. Voilà pourquoi je suis chrétien, voilà toute ma con- p. 176.
troverse religieuse avec moi-même; avec les autres je n'en ai point: on ne prouve à l'homme que ce qu'il croit déjà. *Une fois cette conviction entrée dans mon cœur, je soumets ma conviction de détail à ceux que le Christ a faits les héritiers de sa doctrine, à ceux à qui il a dit : Je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles;*
p. 12 verso. *et je crois cette humiliation volontaire de notre intelligence individuelle, un sacrifice d'aussi bonne odeur à Dieu qu'une pratique utile à la paix et à la résignation de notre pensée ici-bas.* Mais enfin, reprit-elle, trouvez-vous donc le monde social, politique et religieux, bien ordonné?

×

p. 13 verso. Je crois que Dieu se montre toujours au moment précis où tout ce qui est humain est insuffisant; où l'homme confesse qu'il ne peut *plus* rien pour lui-même.

×

p. 14 recto. Elle sourit; ses yeux, quelquefois voilés d'un peu p. 177.
d'humeur pendant que je lui confessais mon *humble*
rationalisme
christianisme, s'éclairèrent d'une tendresse de regard
chrétien
et d'une lumière presque surnaturelle.

×

p. 15 recto. ... par l'influence maligne d'une étoile *contraire*. p. 178.
opposée.

×

p. 15 verso. Voilà Milady, *lui dis-je*, ce que c'est que la gloire.
— J'ai *fait* quelques vers dans ma vie... —
composé

×

p. 16 recto. ... dont je rougirais dans un salon de la vieille Europe. — *Non*, ce n'est pas cela, reprit-elle encore.
Rien,

×

p. 16 verso. Un esclave noir entra alors, et, se couchant devant elle, le front sur le tapis et les *deux* mains sur la tête... p. 179.

×

p. 18 recto. Circé des déserts, *Cybelle d'Andor dont la grotte est voisine de son séjour*. Il me parut que les doctrines religieuses de lady Esther...

×

... quelques révélations, peut-être, *de l'astrologie* p. 180.
des astrologues
arabe; et vous aurez l'idée...
arabes

×

p. 19 recto. ... il faut le commerce *avec les* astres, les prophéties...
des

×

p. 20 verso. ... et dont je voudrais vous inspirer à vous-même p. 181.
la certitude que vous devez avoir.
en

×

p. 23 verso. Elle causa avec la même force, la même grâce, la p. 184.
même abondance, mais infiniment moins de surnaturel *et* sur des sujets moins sacrés...

×

p. 24 recto. ... je suis homme, et partisan exclusif de ce qui peut
perfectionner et *améliorer* l'homme tout entier...
améliorer perfectionner

×

p. 26 verso. Je pense exactement ainsi, répondis-je. p. 186.
lui

×

p. 27 recto. ... caractère difficile à comprendre à première vue,
combiné d'éléments très divers et voilé sous les appa-
grand, mais
rences les plus *serrées et les plus épaisses.*
de bonhomie simples et les plus séduisantes.

×

(Le passage : Le nom de Bonaparte... à : La nuit s'écoula ainsi à parcourir... — est une addition marginale dans le mss.).

×

p.28 recto. ... que trop de tension et de solitude avaient faussée p. 187.
ou élevée à un diapason trop haut...
du moins

×

VISITE A L'EMIR BESCHIR

×

p.29 recto. ... le tremblement de terre qui secoua le Liban p. 188.
jusque dans ses fondements, quand le *sauveur des*
Fils de
hommes rendant son âme non loin de ces mêmes
l'Homme à Dieu
montagnes, poussa ce dernier soupir qui refoula l'esprit d'erreur *et* d'oppression et de mensonge *jusqu'aux demeures infernales*, et souffla la vérité, la liberté et la vie dans un monde renouvelé *et régénéré*.

×

p.28 verso. Les blocs gigantesques détachés des deux flancs

des montagnes, semés comme des cailloux par la main *d'un enfant* dans le lit d'un ruisseau...
des enfants

×

p.30 recto. ... vagues pétrifiées d'un fleuve *disparu;* pas une
de granit
goutte d'eau...

×

... semblaient prêter le mouvement et la *vie*. Si le p. 189.
fluidité
Dante eût voulu peindre l'enfer...

×

p.31 verso. A midi, nous atteignîmes *le plus haut sommet des* p. 190.
les plus hautes
montagnes que nous avions à franchir.

×

p.32 recto. ... où les pieds de ses chevaux tremblaient sur la pierre roulante *et aiguë* qui nous séparait seule des précipices.

p.33 recto. D'un seul côté l'horizon s'entr'ouvrait, et laissait voir, par-dessus des sommets moins élevés du Liban, la mer de Syrie [Ecce MARE MAGNUM ! dit David. — Voilà là-bas la grande mer bleue, avec ses vagues et ses mugissements, et ses immenses reptiles ! David

était LA, peut-être, quand il jeta cette exclamation poétique,] (1) *et* d'Egypte, teinte
En effet, on aperçoit la mer
d'un bleu plus foncé que le ciel...

×

p.33 verso. ... avec ses tours carrées, percées d'ogives crénelées à leur sommet... p. 191.
et

×

p.34 verso. ... sous tous les costumes variés et pittoresques que les *cinq* populations du Liban affectent... p. 192.
six

×

p.36 recto. Nos chambres, quoique dans ce magnifique palais, auraient paru trop délabrées *et trop nues* au plus pauvre paysan de nos chaumières... p. 193.

×

Des esclaves apportèrent des nattes de jonc, qu'ils étendirent sur *une partie de* ce plancher...

×

p.38 recto. C'était un beau vieillard à l'œil vif et pénétrant, au teint frais et animé, à la barbe *blanche* et ondoyante... p. 194.
grise

(1) Le passage entre crochets est une addition marginale dans le mss.

×

Sur le feuillet 73 verso du même album 46; au crayon :

NOTA — *transportera et déposera à Alexandrie telle quantité de nos provisions, vin, etc... requise — ou je le garderai 8 mois à 1 500 — en tout 12 000 = à mes ordres — au 1er Mai — sauf cas de guerre — auquel cas nul —*

à Beyrouth, Alexandrie ou tel port de Syrie ou de Smyrne que je ferai indiquer à Chypre par M. Mathieu.

Si je ne pars pas — M... recevra 4 000 — et ramènera pour cela mes effets à Marseille avant le 1er septembre. Si je pars, je prendrai — après les six semaines écoulées payées par les 6 000 — le navire à 2 000 pour au moins 3 mois à l'effet de naviguer l'archipel, les côtes de l'Adriatique, de l'Italie, de la Sicile à mon gré laissant le vaisseau où je voudrai sans payer la quarantaine pourvu que je le laisse 15 jours avant la fin du mois commencé — ni le retour du dit à Marseille — A défaut de se trouver le 1er mois, une indemnité de 3 000 fr. payée par l'armateur.

×

A l'encre, sur le verso du cartonnage qui ferme l'album :

Parents de Meydadha venus pour nous inviter — Gehgha dadha à haukfoar — lui à Aramoun —

Bib. nat. mss. n.a.f. Lamartine 47.

×

p. 3 recto. Plus bas, elles s'affaissent sur elles-mêmes, et avancent çà et là *vers* le lac... p. 270, éd. Hachette, in-16.
sur

×

p. 3 verso. C'est le Jourdain qui se précipite de là dans le lac qu'il traverse, *dit-on*, sans y mêler ses eaux.

×

p. 4 recto. Elles règnent uniformément jusqu'à *Nazareth*. Des
Tibériade
avalanches de pierres noires...

×

p. 7 verso. Dormir dans la couche de ses pères : *touchant* témoignage de l'inextinguible amour de la patrie. p. 272.

×

p. 8 recto. ... il y a affinité entre l'homme et la terre dont il fut formé, dont il est *partie*. — Il est bien, il est
sorti
doux...

×

p. 8 verso. Un joli village turc, gracieusement penché sur les

deux bords d'un bassin de terre fertile, entouré de collines couvertes de nopals, de chênes et d'oliviers. ***Une fontaine au fond de cette coupe que forme le contour des collines.*** **Des grenadiers, trois palmiers, des figuiers autour.**

×

p. 9 recto. **Les religieux montrent encore les jarres qui continrent le vin du prodige. Cela fut-il vrai? Improbable. — Broderies monacales qui** ***déchireraient*** p. 273.

déparent partout

l'étoffe, si l'étoffe n'était divine.

la simple et riche étoffe des traditions religieuses.

Il est nuit — Nous marchons trois heures encore dans les ténèbres et arrivons au couvent de Nazareth à 9 heures.

p. 9 verso. *Description de la mer — messe de Génésareth — oubliée — à mettre ici.*

p. 10 verso. *A Nazareth — Nouvelles de la peste de Jérusalem reçues par M. Cattafago — Départ le 10 pour le Mont Carmel.*

Route ravissante à travers la plaine d'Esdraëlon d'abord pendant 3 heures — puis gravir de légères collines ondulées et bien boisées qui se lèvent entre la plaine d'Esdraëlon et celle qui longe le Carmel — De ces collines l'œil plonge sur les premières racines de la montagne du Carmel, elles forment là cinq ou six anses profondes, ténébreuses et

p. 11 recto. *vertes ombragées de chênes et d'arbres verds. On descend*

doucement dans la grande plaine qui mène à la mer en longeant le flanc du Carmel. Là se trouve la petite ville et la jolie rade de Kaïpha, la seule que présente la côte généralement droite de la Syrie. Le Carmel dont le sommet paraît de loin une seule ligne sombre et sans ondulation comme le Jura le long du lac de Genève ou comme le
p. 11 verso. *Mont du Chat le long de la délicieuse vallée de Chambéry, perd à mesure qu'on s'en approche de sa forme sévère, de sa nudité et de sa rudesse. Son sommet s'affaisse çà et là comme les larges lames d'une mer qui se calme, insensibles de loin à l'œil qui regarde du bord, mais sensibles au bateau qui navigue sur la vague même.*

×

p. 16 recto. Le *18* octobre, nous partons, à cinq heures du p. 337.
28
matin...

×

p. 16 verso. ... sur la pointe d'un mamelon très élevé *et dé-* p. 338.
, qui se
pouillé comme tout ce qui l'entoure...
dépouille,

×

p. 17 recto. ... un ou deux térébinthes croissent isolés *sur* ces
dans
débris...

×

Nous laissons derrière nous ces ruines étincelantes *déjà* des rayons les plus hauts du matin...

×

p. 17 verso. ... ils ressemblent à un brillant arc-en ciel, dont le cercle se serait brisé dans le *ciel.* et qui se dis-
firmament
séminerait dans les airs...

×

p. 19 verso. ... ce ne pouvait être que Jérusalem. *Cependant* p. 35c
;
nous nous en croyions plus éloignés encore, et chacun de nous, sans oser rien demander au guide, de peur de voir son illusion détruite, jouissait en silence de ce premier regard jeté à la dérobée sur la ville *de ses pensées.* C'était elle ! (1)
et tout m'inspirait le nom de Jérusalem.

×

p. 20 recto. Le soleil laissait dans l'ombre son flanc occidental ; mais rasant de ses rayons verticaux sa cime, sem-

(1) Les mots : *elle se détachait en jaune sombre et mat, sur le fond bleu du firmament et sur le fond noir du mont des Oliviers* — sont une addition marginale dans le mss.

blable à une large coupole, il *semblait* faire nager son
paraissait
sommet transparent *et indécis* dans la lumière, et l'on ne reconnaissait la limite indécise de la terre et du ciel qu'à quelques arbres larges et noirs plantés sur le sommet *même*, le plus élevé *de la colline*, et à travers lesquels le soleil faisait passer ses rayons. C'était la *colline* des Oliviers...
montagne

×

p. 21 recto. On en distinguait confusément quelques autres p. 340-41.
qui formaient des taches sombres sur *le flanc de la*
ses flancs
montagne ; puis les murs de Jérusalem coupaient l'horizon, et cachaient le pied *et la moitié à peu près* de la montagne sacrée...

×

p. 22 recto. Plus on approche, plus les pierres se pressent et p. 341.
s'élèvent comme des *dunes* éternelles, prêtes à en-
avalanches
gloutir *une côte rétrécie, et les* derniers pas que l'on fait
Les
avant de découvrir Jérusalem sont creusés au milieu d'une avenue immobile et funèbre de ces rochers qui s'élèvent de dix pieds au-dessus de la tête du

passant, et ne *lui* laissent voir que la partie du ciel
voyageur
qui est au-dessus d'eux...

×

p.23 recto. La porte de Bethléem, dominée par deux tours couronnées de créneaux gothiques, mais déserte et silencieuse comme ces vieilles portes de châteaux *gothiques* abandonnés, était ouverte devant nous. p. 342.

×

p.23 verso. ... on ne nous avait reçus au couvent de Saint-Jean-Baptiste du désert que sous la promesse la plus formelle de ne pas entrer dans *Jérusalem*. Nous n'en-
la ville
trâmes pas ; — et, tournant à gauche, nous descendîmes lentement le long des hautes murailles *de la ville*, bâties au revers d'un ravin profond...

×

p.24 verso. ... et chantaient au mort quelques versets de leur complainte, *ou semblaient* lui parler tout bas... p. 343.
paraissant

×

p.26 recto. ... il est interrompu dans sa direction le long des *hautes* terrasses à pic qui portaient le temple de Salomon... p. 344.

×

p. 27 recto. En me *relevant*, j'aperçus derrière moi *un petit*
levant
champ pierreux d'environ un arpent d'étendue...

×

p. 28 recto. Nul bruit ne s'élevait du lit du torrent à sec, nulle p. 345.
feuille ne *bruissait* sur l'arbre...
frémissait

×

p. 29 recto. Et moi, homme misérable, *coupable*, ignorant et p. 346.
faible, je pourrais donc m'écrier aussi...

×

p. 32 verso. ... nulle mousse même n'y peut accrocher ses p. 348.
filaments.

×

A peu près au milieu *de la hauteur* de cette colline...
Vers le

×

p. 34 recto. La mosquée d'Omar, ou El.-Sakara, *qui est au mi-* p. 349.
édifice admirable
lieu et qui est la plus belle, est un bloc de pierre et de
d'architecture arabe
marbre d'immenses dimensions...

×

p.34 verso. Les murs de la mosquée sont *peints en* bleu...
revêtus d'émail

×

p.35 recto. Au delà des deux mosquées et de l'emplacement *vide* du temple, Jérusalem tout entière s'étend et jaillit...

×

... et comme le plan d'une ville en relief que l'artiste étalerait sur une table *préparée devant vous.*

×

p.39 recto. Je ne sais si la peste était la seule cause de la nudité des chemins et du silence profond autour *et dans* p. 352.
de
Jérusalem.
et dedans.

×

p.42 recto. Que ne puis-je l'y retrouver, pour chanter les tristesses de mon cœur et celles du cœur de tous les hommes dans cet âge *décrépit,* comme il chantait ses p. 354.
inquiet
espérances dans un âge de jeunesse et de foi !

X

Note

p.68 recto. *Jaffa — MM. Damiani — Noé bâtit l'arche à Jaffa et
meurt — Délicieux jardins — Le gouverneur de Jaffa —
4 soldats — Départ — en route courses de djérid le long
des jardins — arrivée à Ramlo à la nuit tombante — beau
site tranquille — tout rayonnant des feux du soir au-dessus*
p.69 recto. *d'un bois d'oliviers — Doux et riant horizon — Rachel
plorans — Et la peste y arrive la nuit même — réception
hospitalière chez le vice-consul de Sardaigne — souper (?)
— docteur Génois — et le Révérend père nous reçoit le ma-*
p.69 verso. *tin au couvent — Nous partons le 16 à midi — Campé au
puits de Job après 4 heures de marche — Nuit inquiète à
cause des arabes — Nous tirons des coups de fusil et allu-
mons un grand feu — Parti à 5 heures — Entré dans les
gorges étroites des montagnes des Philistins — Marché là
une heure — Puis la vallée s'élève, s'élargit, la — le soleil*
p.70 recto. *se lève et y descend comme un torrent de feu écumant de
rocher en rocher — Rencontre du gouverneur turc de
Rama accompagné de 3 écuyers — Superbes chevaux, etc...*

*Descendu au village d'Aboughos — envoyé le drogman.
Aboughos et les chefs de tribus arrivent et se rangent sous
un figuier — Conversation — Lady Stanhope lui a en-*
p.70 verso. *voyé un message politique et une veste de drap d'or et
5 bourses ou 1 500 piastres en mon nom — Il me donne son*

frère pour nous mener au couvent de Saint-Jean-Baptiste — Route désolée — Traversé le torrent où David prit la
p.71 recto. *pierre qui tua Goliath — dans la vallée de Thérébinthe ou d'Ella — où Saül vainquit les Philistins — Désert de Saint-Jean-Baptiste — cultivé maintenant — situation du couvent — bons moines espagnols — Montagnes nues au*
p.71 verso. *sommet et plantées de ceps et d'oliviers au pied — culture (?) — villages honnêtes et curieux — renvoyé le frère d'Aboughos.*

Route de Jérusalem par le couvent de Sainte-Croix où l'on voit la place où fut la terre qui nourrit le tronc de l'arbre dont on tailla la sainte croix.

Fontaine de Siloé où le prophète Nathan sacra Salo-
p.72 recto. *mon — Tombeau des Machabées — et lieu de leur naissance — Porte de Bethléem.*

Bib. nat. mss. n. a. f. Lamartine, 48.

Notes

Paysages et pensées en Syrie.

Ed. Hachette, in-16, t. II.

×

p. 1 recto. Le *18* mars, je pars de Bayruth pour Balbek et Da- p. 1.
28
mas...

×

...toutes les formes, *toutes les teintes,* tous les parfums du printemps : nopals, arbustes épineux, aux grappes de fleurs jaunes comme l'or, semblables aux genêts de nos montagnes ; *lianes* se suspendant
vignes
d'arbres en arbres...

×

p. 1 verso. Au point culminant de la plaine de Bayruth, s'étend la magnifique scène *des pins* de Fakar-el-Din..

×

p. 2 verso. ...sont jetés par groupes de deux ou trois arbres... p. 2.
de

×

Ils furent plantés par Fakar-el-Din, dont les merveilleusesaventures ont répandu *le nom* en Europe
la renommée

et gardent encore son nom...
: ils

×

p. 4 verso. ...sur deux ou trois cîmes plus éloignées et plus élevées que le reste de la chaîne libanienne... p. 3.
les autres et que

×

p. 6 recto. Nous étions seuls ; la journée, quoique *de*
nous fussions en
Novembre, était éclatante de lumière...

×

p. 7 recto. ...où la volonté de Dieu l'a *couché* par tant de pertes p. 4.
placé
irréparables...

×

p. 8 recto. ... dont chacune a son verger de mûriers, son pin gigantesque *et* ses figuiers...
,

×

p.10 verso. Nous commençons à le monter par des sentiers de p. 6.
roches jaunâtres et de grès légèrement tachés de
rose, *teinte* qui *donne* de loin à la montagne cette cou-
donnent
leur violette et rosée qui enchante le regard.

×

p.12 verso. ...et les roule en *écumes bruyantes* et *étincelantes*.
écume étincelante bruyante

×

p.13 recto. ...les eaux, étant grandes, tombaient de toutes es p. 7.
corniches des deux montagnes, jaillissaient en
et
p.13 verso. écume de toutes les fentes des rochers, *et entouraient*
entourant
de deux larges bras d'argent ou de neige la belle
plate-forme...

×

p.15 recto. ...comme une anse profonde de la mer entre *des*
les
rochers...

×

... taillée dans le flanc de ces mamelons... p. 8.
deux

×

p.18 recto. ...sept ou huit *larges* marches de pierre circulaire... p. 9.

×

...un ou deux nègres vêtus de *blanc* , quelques
vestes bleues
jeunes esclaves...

×

p.20 recto. Nous repartons le *10* pour traverser la plaine de p. 10.
30
Bkâ...

p.20 verso. Ruines de Balbek
Les

×

En quittant Zaklé, jolie ville *ou village chrétien* au
chrétienne
pied du Liban...

×

p.21 recto. Quelques restes d'arches et de structures antiques, p. 11.
des temps grecs ou romains, confirment ici les traditions, *cette histoire la moins falsifiable des nations.* On voit du moins, que de tout temps ce lieu a été consacré par quelque grand souvenir; la pierre est *le grand* témoin de l'histoire.
là,

×

p.23 recto. ...pour porter la calotte d'une mosquée turque ou p. 12.
le toit d'un santon ; *cela* doit être du temps de Fakar-
ce
el-Din.

×

...des fragments de ruines, rajustés par une main
plus faible, et par un goût *plus* corrompu...
déjà

×

p.23 verso. Impatients de voir ce que l'antiquité la plus reculée
nous a laissé de *plus* grand, de *plus* mystérieux *et de*
beau, de
plus beau, nous pressions le pas...

×

p.24 verso. On se traîne parmi les décombres dans le village
arabe ruiné qu'on appelle *encore* Balbek.

×

p.26 recto. ...c'était le palais de l'évêque de Balbek, qui, re- p. 13.
vêtu de sa pelisse violette, et entouré de quelques
paysans arabes, *venait* au-devant de nous et nous
vint
conduisait à son humble porte.
conduisit

×

p.27 verso. ... la voix grave et sonore de l'évêque murmurait les p. 14.
pieuses oraisons à son troupeau *de quelques pasteurs*
: ce troupeau se compo-
et de quelques femmes.
sait de quelques bergers arabes
Quand ces paysans *arabes* du désert sortirent de l'église...

×

p.30 recto. ...mais d'une insouciance coupable, d'un *fatalisme* 15.
fanatisme
irrémédiable...

×

p.31 verso. On peut, dans *l'activité chrétienne*, tout humaine, p. 16.
la civilisation européenne
toute politique...

×

p.32 verso. Les Arabes *même* du désert seront à lui, le jour
même
où il les pourra solder...

×

p.33 verso. *Le 11 nous* nous levâmes avec le soleil... 17.
Nous

14

×

p.35 verso. ... où les murs de l'Acropolis, réédifiés par Péri- p. 18.
clès, contiennent les matériaux travaillés du temple *primitif* de Minerve.

×

p.36 recto. ... c'étaient partout des portes de marbre, d'une *élévation* et d'une largeur prodigieuses...

×

p.36 verso. ...qu'une merveille *nouvellement découverte* nous atti- p. 19.
nouvelle
rait de l'autre...

×

p.38 recto. Tout autour de cette plate-forme *s'élèvent en forme*
règne
de niches hautes comme des temples même une série de chapelles décorées de niches...

×

p.38 verso. ...tout autre œil serait fasciné par la splendeur des p. 20.
formes et par *l'inappréciable* fini des ornements.
le

×

p.39 recto. ...j'ignore jusqu'au nom que la pierre affecte *à*
dans
telle ou telle place...

×

p. 40 verso. Nous nous arrachâmes lentement à ce spectacle, et nous marchâmes vers le midi où la tête *des cinq* co- p. 21.
de six
lonnes gigantesques s'élevait comme un phare au-dessus *des p...*
de cet horizon de débris.

×

TABLE DES MATIÈRES

—

